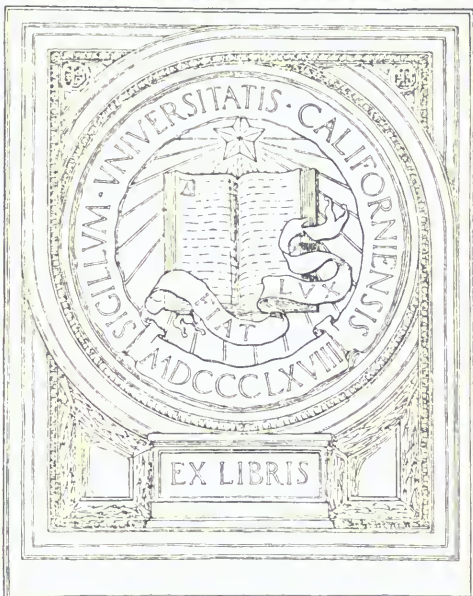


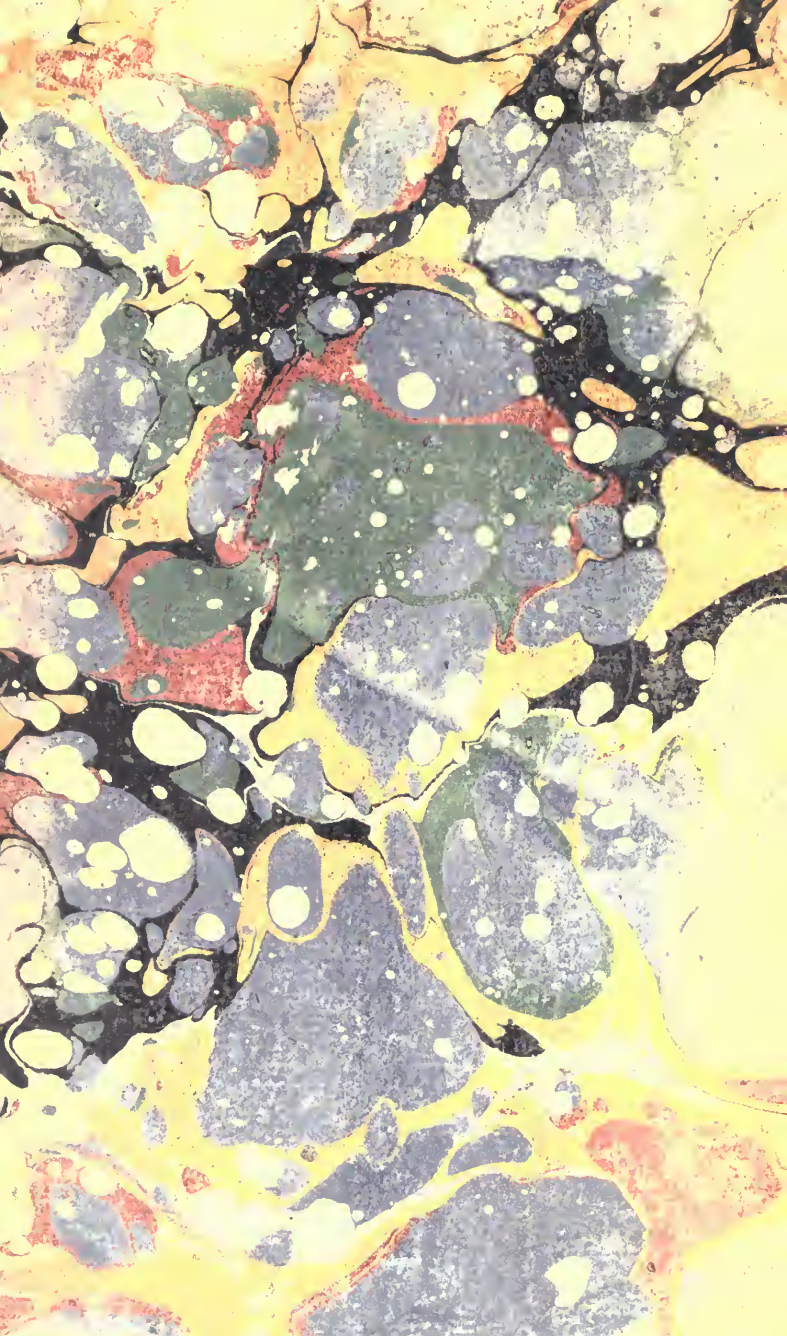


UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
AT LOS ANGELES



EX LIBRIS









ŒUVRES BADINES,

*COMPLETTES,*

DU COMTE DE CAYLUS.

*AVEC FIGURES.*

---

TOME HUITIEME.

---



ŒUVRES BADINES,  
COMPLETTES,  
DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TROISIEME PARTIE.

---

TOME HUITIEME.

---



A AMSTERDAM,

*Et se trouve à PARIS,*

Chez VISSÉ, Libraire, rue de la Harpe, près  
de la rue Serpente.

---

M. DCC. LXXXVII.





Digitized by the Internet Archive  
in 2007 with funding from  
Microsoft Corporation

5  
61  
C4  
1120

NOUVEAUX CONTES  
ORIENTAUX.

---

SECONDE PARTIE.

---







# NOUVEAUX CONTES O R I E N T A U X.

S E C O N D E P A R T I E.

---

## H I S T O I R E

*De Nourgehan & de Damaké, ou des quatre  
Talismans.*

---

**A**B O U A L I N A B U L (1), empereur du Mogol, faisant réflexion sur son grand âge, comprit aisément qu'il n'avoit pas encore long-tems à jouir de la lumière; il fit venir son fils unique & bien-aimé, Nourgehan (2), & lui dit :

Nourgehan, je vous laisse mon trône, je viens d'ordonner que l'on me préparât le breu-

---

(1) Grand-père.

(2) Lumière du monde.

vage de la mort; ainsi vous allez bientôt occuper ma place. N'oubliez jamais de rendre la justice au pauvre comme au riche; soyez content de posséder un royaume florissant; n'enviez jamais les états d'aucun prince; laissez à chacun ce que ses pères lui ont laissé; en un mot, songez toujours que vous devez mourir, & que la clémence & la justice sont les plus beaux titres d'un roi. Après avoir dit ces paroles, sans être touché des larmes de Nourgehan, il descendit du trône, y fit monter son fils, & se retira dans un appartement de délices, où il avoit passé ses plus beaux jours; il prit le fatal breuvage, & attendit, avec la plus grande tranquillité, l'instant qui devoit conduire au ciel sa belle ame blanche, & qui n'étoit tourmentée d'aucuns remords.

Nourgehan, après avoir rendu à un si bon père tous les honneurs que la nature & la reconnaissance pouvoient lui inspirer, ne fut plus occupé que du soin de suivre les derniers conseils qu'il en avoit reçus. Son cœur étoit bon, son esprit étoit juste. Mais si tous les hommes ont besoin de l'expérience pour se former, combien est elle nécessaire à ceux qui sont destinés au trône? Nourgehan, persuadé de cette importante vérité, étoit bien éloigné de la présomption, trop commune aux princes. Un jour qu'il

s'entretenoit avec les courtifans du gouvernement des rois, il fit l'éloge de ceux qui avoient le plus aimé la justice. Salomon fut cité pour avoir été le plus juste. Cet exemple, répondit Nourgehan, ne se peut alléguer; Salomon étoit prophète, & pouvoit apporter des remédes aux maux qu'il prévoyoit; mais un homme ordinaire ne peut employer que sa bonne volonté pour réparer ses foibleffes; & je vous ordonne à tous, non-seulement de m'avertir sans aucune flatterie de mes devoirs, mais encore de prévenir ou réparer mes fautes par vos conseils. Quand un roi aime la vertu, tous ses sujets sont bientôt vertueux. A peine Nourgehan avoit-il achevé de parler, qu'Abourazi se leva, & dit: grand prince, si vous voulez que la justice soit parfaitement exercée dans vos états, il faut que vous fassiez choix d'un vizir désintéressé, & qui n'ait en vue que votre gloire & le bien de l'état. Il faut encore que la satisfaction de faire le bien, lui tienne lieu de récompense. Vous parlez fort bien, Abourazi, reprit Nourgehan; mais la difficulté est de trouver un tel homme. Vous avez, sire, lui répliqua le courtifan, un de vos sujets, que sa modération & sa sagesse ont fait renoncer aux charges, sous le règne de votre illustre père; & V. M. ignore peut-être ce qui lui arriva dans la ville de Chiras. Le roi lui



ayant dit de l'en instruire , Abourazi pouſſuivit ainſi.

Imadil Deulé (1), dans la dernière guerre que nous avons ſoutenue contre la Perſe , porta nos armes triomphantes juſqu'à Chiras qu'il prit , & que , par un ſentiment d'humanité , il préſerva du pillage ; cependant ſes ſoldats lui demandèrent une récompènſe qui pût les dédommager du butin qu'ils auroient dû faire ; ils lui parlèrent de façon qu'il fut obligé de la leur promettre , quoiqu'il ignorât où il la pourroit trouver. Un jour qu'il étoit dans ſon palais occupé de cette idée , il apperçut un trou d'où il vit ſortir & rentrer un ſerpent ; il appella les eunuques de ſon harem , & leur dit : élargiſſez ce trou pour prendre un ſerpent que je viens d'y voir entrer. Les eunuques lui obéirent , & trouvèrent un caveau rempli d'armoires placées le long des murs , & de coffres entaſſés les uns ſur les autres. On les ouvrit , & l'on trouva que les coffres étoient remplis de ſequins , & les armoires , d'étoffes les plus magnifiques. Imadil Deulé remercia Dieu de cette découverte , & distribua ce trésor à ſes ſoldats. Enſuite il ordonna qu'on fit venir un tailleur pour faire des habits de ces

---

(1) L'appui & le ſoutien de la félicité.

étoffes, dont il vouloit récompenser le mérite des officiers qu'il avoit sous ses ordres. On lui présenta le plus habile tailleur de la ville, celui qui avoit habillé le dernier gouverneur. Imadil Deulé lui dit : non-seulement tu feras bien payé si tu fais ces habits avec soin, mais encore je te ferai donner une récompense & de la cassonade (1). Ce tailleur, qui étoit sourd d'une oreille, comprenant qu'on vouloit lui donner la bastonnade, se mit à pleurer ; & se persuadant encore qu'on vouloit lui demander compte des habits de l'ancien gouverneur qu'il avoit en sa garde, il déclara qu'il n'en avoit que douze coffres remplis, & que ceux qui l'accusoient d'en avoir davantage n'avoient pas dit la vérité. Imadil Deulé ne put s'empêcher de rire de l'effet que la crainte avoit produit sur ce pauvre tailleur ; il se fit cependant apporter ces habits, qu'il trouva superbes & tous neufs. Ils lui servirent, avec les étoffes des armoires, à donner des habits à tous les officiers de son armée. Je crois donc qu'un homme aussi désintéressé mérite assurément la confiance de V. M. Abourazi ayant cessé de parler, Nourgehan lui dit : Imadil Deulé ne sera point mon vizir ; je le crois honnête homme, mais il

---

(1) Espece de sorbet, mêlé de caramel.

n'est pas assez prudent , & je ne le trouve pas capable de faire valoir mon autorité ; il avoit les sceaux de l'empire , & il n'a pas su prévoir & ordonner tout ce qu'il falloit pour son expédition ; en un mot , l'argent lui a manqué , & les soldats ont su lui faire la loi. Sans le hasard du serpent , dont tout autre que lui auroit profité , que seroit-il devenu ? Et le tailleur n'est ici qu'un conte inutile. Nourgehan continua de s'entretenir avec ses courtisans , qui lui firent souvent des propositions trop communes pour être rapportées. Mais continuellement occupé de la justice & de l'envie de bien régner , il sortoit souvent de son palais à toutes sortes d'heures pour s'instruire par lui-même de la vérité. Il y avoit un vieux potier de terre qui logeoit auprès de son palais. Nourgehan , frappé de le voir prier Dieu tous les jours avec une ferveur respectable , s'arrêta un jour devant la petite maison qu'il habitoit , & lui dit : demande-moi ce que tu peux désirer , & je te promets de te l'accorder. Ordonnez , lui dit le potier , à tous vos officiers de prendre chacun un de mes pots , & de me le payer ce que je voudrai ; je n'abuserai point de cette permission , d'autant que j'exigerai de celui qui l'aura acheté qu'il garde le pot , & qu'il l'employe pour votre service. Nourgehan



lui accorda sa demande, & donna ordre à sa garde de veiller à l'exécution de la vente & de l'achat des pots, & sur-tout de faire tout ce que le potier lui ordonneroit. Il profita modestement de la grace qu'il avoit obtenue, & content de débiter son ouvrage, il n'en exigeoit que la valeur, trop heureux de s'entretenir dans le travail, en attendant qu'il pût donner des preuves de sa reconnoissance à son souverain. Le vizir de Nourgehan étoit avare ; mais dans la crainte de déplaire à son maître, il cachoit ce vice avec un soin extrême. Il alloit un matin à l'audience de l'empereur, quand le potier lui demanda un sequin d'un pot qu'il lui présenta. Le vizir le refusa, & dit qu'il se moquoit de demander une telle somme d'une chose que la plus petite monnoie payoit suffisamment. Le potier, voyant qu'il ajoutoit la menace au refus, lui répondit, que puisqu'il le prenoit sur ce ton, il vouloit avoir mille sequins de son pot, en ajoutant qu'il n'entre-roit point chez l'empereur qu'il ne le pendît à son col, & qu'il ne le portât lui-même sur son dos à l'audience de l'empereur, pour lui faire ses plaintes du refus & des menaces qu'il lui avoit faits. Le vizir fit beaucoup de difficultés & d'instances pour éviter des conditions aussi fâcheuses qu'humiliantes ; mais l'heure que

L'empereur lui avoit assignée approchant, & la garde ne voulant pas le laisser entrer qu'il n'eût satisfait à la volonté du potier, il fut obligé de se soumettre, de promettre les mille sequins, de pendre le pot à son col, & qui plus est de porter le potier sur son dos, condition dont il ne voulut jamais se désister. L'empereur, surpris de voir arriver son vizir d'une façon si ridicule & si peu conforme à sa dignité, voulut savoir ce qui s'étoit passé. Quand il en fut instruit, il obligea le vizir de payer les mille sequins à l'heure même; & comprenant de quelle conséquence il étoit pour un prince de n'avoir pas un ministre avare, il le déposa, & fut beaucoup de gré au potier de l'avoir éclairci sur une chose, que sans lui il auroit peut-être long-tems ignorée.

Nourgehan établit un conseil qu'il composa des plus honnêtes gens de son empire; il prescrivit des loix sages & prudentes, & partit pour visiter ses provinces, dans la résolution de mettre ses peuples à l'abri d'une autorité toujours dangereuse, quand ceux qui l'exercent sont trop éloignés du souverain. Ce prince, doué de toutes les vertus, n'avoit point d'autre projet que de mériter, après la mort, la belle épitaphe de ce monarque de Perse. On lit simplement sur son tombeau : *C'est dommage de Chahchuia.*



*L'Empereur surpris de voir arriver son  
Visir d'une façon si ridicule, voulut savoir  
ce qui s'étoit passé.*



Nourgehan parcourut les provinces de son empire ; il en avoit déjà vifité la plus grande partie & réparé des défords fans nombre , quand la curiofité l'engagea à faire un voyage chez les Tartares , fes voifins ( 1 ). Se trouvant auffi près qu'il l'étoit de leur pays , il eut envie de voir & de connoître ces Tartares , qui font plus civilifés que les autres , car ils ont des villes & des habitations formées ; de plus , leurs femmes ne font point renfermées comme celles des autres peuples de l'Asie. Les Tartares fâchant l'arrivée de l'empereur du Mogol , vinrent au-devant de lui ; les uns firent des courfes de chevaux pour lui faire honneur , d'autres avec leurs femmes formèrent des danfes , qui , quoiqu'un peu fauvages , avoient cependant une forte de grace , & principalement de l'audace & de la fierté. Dans le nombre de femmes Tartares qui fe préfentèrent devant lui , Nourgehan fut frappé de la beauté d'une jeune perfonne âgée de quinze ans , qui fe nommoit Damaké ( 2 ). Elle réuniffoit la taille , la beauté , la phyfionomie fpirituelle & la modeltie ; Nour-

---

(1) Le royaume de Tangut eft au couchant du Mogol ; il eft partagé en deux parties : la méridionale s'appelle proprement le Tangut , & la feptentrionale le Tibet.

(2) Allégreffe au exur.



gehan rendit hommage à tant de charmes, & lui fit proposer une place dans son harem, elle la refusa; il voulut la séduire par des présens considérables, ses offres ne furent pas seulement écoutées. L'amour cause souvent les plus grands changemens dans les caractères. Ce prince si sage, & jusques-là si modéré, emporté par sa passion, voulut y joindre les menaces; il alla même jusques à dire qu'il entreroit avec une armée formidable, pour obtenir une beauté que ses refus ne lui permettoient pas d'espérer autrement. Il est vrai qu'il ne témoigna cet emportement qu'à la seule Damaké. Si les Tartares, qui sont les peuples les plus jaloux de leur liberté, en avoient eu la moindre connoissance, la guerre eût dès-lors été déclarée; mais Damaké lui répondit toujours avec la plus grande douceur, sans témoigner de crainte, & sans s'éloigner du respect qu'elle devoit à un souverain; & ce fut avec ce ton simple & déterminé qu'inspirèrent toujours le courage & la vérité qu'elle lui conta cette petite histoire.

Un des grands Lamas, lui dit-elle, dont vous connoissez l'autorité suprême dans ce pays, devint amoureux dans ce même endroit d'une fille de la tribu dont je suis. Non-seulement elle refusa tout ce qu'il lui fit offrir, mais elle ne voulut point accepter la proposition qu'il  
lui

lui fit de l'épouser , tant il étoit aveuglé par sa passion. L'amour qu'elle avoit pour un joueur d'instrumens , qui même n'étoit pas trop bien fait , étoit la seule cause de ses refus ; elle en fit l'aveu au Lama , dans l'espérance de lui paroître indigne de son attachement. Mais ce prince ( car ils sont regardés comme tels ) outré de douleur , fit périr son indigne rival ; & sous prétexte qu'elle convenoit au Dalay-Lama , il ne fut pas difficile de la faire enlever elle-même ; car vous savez , seigneur , que tout tremble en ce pays au seul nom d'un homme que l'on regarde comme un Dieu , ( 1 ) ; mais

---

( 1 ) Le Dalay-Lama passe , dans l'esprit des Tartares de ce canton , pour être immortel ; il vit retiré du monde , sans prendre aucun soin du temporel de ses états : deux kans des Calmouks , & qui sont puissans , lui fournissent ce dont il a besoin pour l'entretien de sa maison. Les Tartares de son culte croient qu'il ne meurt jamais , & qu'il se renouvelle comme la lune. Voici l'artifice dont on se sert pour persuader cette fable au peuple. Quand le Dalay-Lama est sur le point de mourir , on cherche dans tout le Tangut le Lama qui lui ressemble le plus , pour le mettre à sa place , après avoir soigneusement caché le corps du défunt ; c'est par ce moyen qu'ils prétendent que le Lama a déjà vécu sept cents ans , & qu'il vivra éternellement. Tous les princes de la Tartarie , qui suivent son culte , lui envoient de riches présens avant que de monter sur le trône , & font assez souvent des pèlerinages , pour lui rendre des adorations comme au Dieu vivant & véritable. Il se fait voir dans un lieu secret de son couvent , éclairé de plusieurs lampes ; et

le Lama ne tira pas grande satisfaction de sa cruauté & de son injustice : car après avoir promis de se rendre aux amoureuses poursuites du Lama , pour obtenir un peu plus de liberté , elle se précipita du haut d'un rocher que l'on apperçoit d'ici , & que l'on montre encore avec soin dans le pays , comme une preuve de la constance & de la résolution dont les filles Tartares sont capables. Ce n'est point , continua Damaké , une semblable prévention qui me fait refuser les offres de V. M. Mon cœur fut libre jusqu'à ce jour ; connoissez-le , seigneur , dans tout son entier : il est fier & digne peut-être des bontés dont vous daignez m'honorer ; mes foibles attraits vous ont séduit ; mais une femme qui n'a point d'autre mérite , est , selon moi , bien peu de chose ! Peut-être , lui dit Nourgehan , que la différence des religions met un obstacle à mon bonheur. Non , seigneur , je

---

ne se montre que tout couvert d'or & de pierreries , élevé sur une espèce de théâtre , orné de riches tapis , & assis sur un coussin , les jambes croisées à la Tartare. On se prosterne devant lui , la face contre terre , sans qu'il soit permis de l'approcher pour lui baiser les pieds ; & les plus grands seigneurs , les kans même , s'estiment heureux quand ils peuvent , à force de présens , obtenir quelques-uns de ses excréments , qu'ils portent pendus au col , dans une boîte d'or , comme un préservatif contre toutes sortes de maux.

*Relation de la grande Tartarie.*

suis musulmane , reprit Damaké ; croyez-vous que j'aye pu soumettre mon esprit aux idées que l'on nous donne du Dalay-Lama ? Peut-on croire qu'un homme soit immortel ? L'artifice dont on se sert pour le persuader , est trop grossier ; en un mot , il est trop démontré , pour qu'il me soit permis de balancer entre des idées fomentées par des prêtres , ou celles que la divinité de Dieu , prêchée par son grand ami , peut & doit donner. D'ailleurs , continua-t-elle , je connois le risque de vos bontés pour moi. Le tems fait gémir le rossignol , cet oiseau si aimable ; il fait habiter la rose , cette fleur si agréable , au milieu des épines ; il laisse briller la lune pendant la nuit pour obscurcir sa lumière dès que le jour est venu ; la nuit fait disparaître le soleil , ce roi du monde ; après avoir élevé un homme à la royauté , il l'abaisse jusqu'à la pauvreté. Malgré toutes ces réflexions , je l'avouerai cependant , seigneur , je serois flattée de plaire à un homme dont j'estime plus les vertus que la grandeur : mais je voudrois lui plaire par d'autres qualités. Je voudrois m'être rendue digne de lui , par des services si considérables qu'un mariage aussi disproportionné , loin de l'exposer à recevoir des reproches , ne servît qu'à faire applaudir son choix. Jugez , seigneur , continua-t-elle si quelqu'un pénétré

de l'exemple que je vous ai rapporté, & que j'approuve, malgré le mépris que l'on doit avoir pour le choix, peut se laisser séduire par les offres, ou soumettre par la violence. Nourgehan, charmé de trouver tant d'esprit & de sentimens dans un objet que la seule figure rendoit si aimable, admira sa vertu, lui donna sa parole royale de ne la jamais contraindre, & ne voulut plus s'en séparer. Il envoya des esclaves & des chameaux à la belle Damaké, qui le suivit avec toute sa famille. Elle n'auroit jamais consenti à cette démarche, si elle avoit été obligée d'abandonner des parens à qui elle étoit attachée, & dont la présence pouvoit empêcher que l'on donnât la moindre atteinte à sa réputation. Le roi la voyoit tous les jours, & ne pouvoit être un moment sans desirer de la voir, & sans l'admirer en la voyant. Cependant les discours du peuple & de la cour parvinrent aux oreilles de Damaké; elle fut le tort qu'on lui faisoit. Pour réparer cet inconvénient, elle résolut de détruire ces idées & de prévenir les esprits en sa faveur. Dans ce dessein, elle conjura Nourgehan de faire assembler les savans de son royaume, pour répondre à leurs questions, & même pour leur en faire peut-être de son côté. Nourgehan, qui craignoit qu'une personne aussi jeune que Damaké, ne

s'exposât trop légèrement, & ne se tirât avec honte d'une pareille dispute, fit tous ses efforts pour ne lui point accorder sa demande : car l'amour-propre que l'on ressent pour ce que l'on aime, est sans contredit plus fort que celui qui peut intéresser personnellement ; ses remontrances furent inutiles. Les savans furent assemblés au nombre de douze ; & dans l'audience qu'il leur donna, le roi étoit placé sur un trône fort élevé avec ses habits de cérémonies ; Damaké étoit plus bas, & vis-à-vis de lui, couchée sur des carreaux, vêtue & coëffée dans la plus grande simplicité, mais brillante de tous les attraits de la jeunesse, & de tous les dons de la nature ; environnée des douze sages, vénérables par leur âge, & par leurs grandes barbes, appuyés comme elle sur une très-grande table, autour de laquelle ils étoient assis. Les sages qui ne savoient à quel dessein Nourgehan les avoit assemblés, furent très-étonnés quand il leur fit part du projet de Damaké ; ils regardèrent l'adversaire qui leur étoit présentée, & ne vouloient pas parler, ne doutant pas que le roi n'eût dessein de les mépriser. Nourgehan leur dit : Je vois ce que vous pensez, mais j'ai donné ma parole royale, c'est à vous de l'acquitter. Faites, sans aucun ménagement, les questions les plus fortes à cette

beauté, qui s'engage à résoudre les difficultés que votre grand savoir vous met en état de lui proposer. Alors un des sages, prenant la parole, & s'adressant à Damaké, lui dit : quel est celui dont la poitrine est étroite, & qui fait cependant le plaisir du monde, dont la tête est remplie de feu, le ventre d'eau, & dont le dos est à l'air ?

Damaké répondit, sans hésiter, c'est un bain (1). Le sage fut aussi confus, que Nourgehan fut transporté de joie.

Le second sage lui demanda : quelle est la chose qui prend la couleur de celui qui la regarde, dont l'homme ne peut se passer, & qui n'a ni corps ni couleur ?

C'est l'eau, répondit encore Damaké.

Le troisième lui dit : pouvez-vous, miracle d'esprit & de beauté, me dire quelle est la chose qui n'a ni porte ni fondement, & qui est pleine en dedans de jaune & de blanc ?

C'est l'œuf, lui dit cette belle lune de félicité.

Le quatrième sage ; après avoir un peu rêvé, dans l'espérance de l'emporter sur ses confrères, car les sçavans du Mogol ont toujours eu beaucoup d'amour-propre, lui dit : Il y a dans un jardin un arbre ; cet arbre porte douze branches ; dessus chaque branche il y a trente feuilles ;

---

(1.) Le lieu où l'on se baigne.



& deffous chaque feuille , il y a cinq fruits , dont trois font à l'ombre , & deux au foleil : quel eft cet arbre ? où fe trouve-t-il ?

Cet arbre , reprit Damaké , représente l'année ; les douze branches font les mois ; les trente feuilles , les jours ; les cinq fruits , les cinq prières , dont deux fe font de jour , & trois de nuit. Le fage demeura confus , & les courtifans , dont un rien change les fentimens , commencèrent à être perfuadés intérieurement de ce qu'ils avoient d'abord feint d'admirer.

Les autres fages , qui n'avoient point encore parlé , voulurent s'excuser de nouveau , & faire paffer leur f Silence à la faveur des éloges qu'ils donnoient au grand efprit de celle qui venoit de confondre ceux qui les avoient précédé. Mais Nourgehan , à la prière de Damaké , leur ayant ordonné de continuer la conférence , l'un lui demanda quelle étoit *la chofe plus pefante qu'une montagne* ; l'autre , quelle étoit *celle plus trançhante qu'un fabre* ; & le troifième , celle qui étoit *plus prompte qu'une flèche*. Damaké , avec une préfence d'efprit toujours égale , répondit que la première étoit *la langue d'un homme qui fe plaint* ; la feconde , *la médifance* ; & la troifième , *le regard*. Il y avoit quatre fages qui ne lui avoient point encore propofé leurs difficultés. Nourgehan craignoit qu'à la fin l'efprit de

Damulé ne s'épuisât, & qu'elle ne perdît l'honneur d'un si grand nombre de belles réponses. Cependant cette belle lune du monde ne paroïsoit ni fatiguée, ni énorqueillie de ce qui auroit satisfait la vanité du plus grand nombre des hommes. Mais le propre de l'amour étant d'être soumis aux volontés de ce que l'on aime, Nourgehan, que les exemples précédens ne rassuroient point encore, plein d'alarmes & d'inquiétudes, leur ordonna de parler par un signe de tête, auquel ils n'osèrent résister. Le premier lui demanda, quel étoit l'animal qui fuit le monde, qui tient de sept animaux différens, & qui habite les lieux inhabités.

Le second voulut savoir quelle est celle dont l'habit est armé de lancettes, qui porte une veste noire, une chemise jaune, dont la mère vit plus de cent ans, & que cependant tout le monde aime.

Le troisième la pria de lui nommer celle qui n'a qu'un pied, qui a un trou à la tête, une ceinture de cuir, & qui élève la tête & se fâche contre elle-même, quand on lui arrache les cheveux, & qu'on lui crache au visage; & le quatrième ajouta la question suivante.

Quelle est la femme de plus de cent ans qui accouche tous les ans de plus de mille filles; qui n'a point de mari, qui jette du venin quand

elle ouvre la bouche , pendant qu'il coule du miel des lèvres de ses filles.

Damaké répondit au premier , que c'étoit la fauterelle , qui tient de sept animaux ; car elle a la tête d'un cheval , le col d'un bœuf , les ailes d'un aigle , les pieds d'un chameau , la queue d'un serpent , les cornes d'un cerf , & le ventre d'un scorpion.

Cette beauté eut plus de peine à répondre à la question du second ; il y eut même un moment où toute l'assemblée la crut vaincue. Cette idée , qu'elle remarqua dans les yeux de tous ceux qui la regardoient , la fit rougir ; elle n'en parut que plus belle , & Nourgehan fut charmé quand il vit le sage , qui avoit proposé la question , convenir qu'elle avoit répondu avec sa justesse ordinaire , en lui disant que c'étoit la châtaigne. Elle répondit au troisième , sans hésiter , que c'étoit la quenouille , & ne fut pas plus long-tems sans assurer le quatrième , que le mot de son énigme étoit le figuier.

Tant de connoissances , tant de présence d'esprit , jointes à tant de graces naturelles , jetèrent les esprits dans une si grande confusion , que , malgré le respect que la présence de Nourgehan devoit inspirer , tout le monde exprimoit la joie , l'admiration & le plaisir qu'il avoit d'avoir été témoin d'une scène si singulière. Alors

Damaké fit signe qu'elle vouloit parler à son tour. On fit silence, & elle pria les sages de lui dire quelle étoit *la chose plus douce que le miel*.

Les uns répondirent que c'étoit la satisfaction de ses desirs ; les autres celle que donne la reconnoissance ; quelques-uns opinèrent pour le plaisir d'obliger.

Quand Damaké les eut laissé parler un tems suffisant, elle donna des éloges à tout ce qu'ils avoient dit de sage & de bien pensé ; mais elle finit par leur demander avec douceur, si elle se trompoit, en croyant que la chose la plus douce étoit *l'amour qu'une mère a pour son enfant* ?

Une réponse aussi convenable à une femme, qui doit toujours paroître attachée à ses devoirs, & faite d'ailleurs avec autant de modestie, acheva de gagner tous les cœurs. Mais Damaké, qui n'avoit d'autre dessein dans cette occasion que de se rendre les esprits favorables, & autoriser les honnes dont Nourgehan l'honoroit, voulut mettre le comble à une scène qu'elle ne comptoit pas répéter, dans le dessein où elle étoit de n'être plus occupée dans la suite que de plus grandes idées. Damaké se fit donc apporter des instrumens, & chanta ; elle joua sur les modes de la musique, nommés *neva* & *irack*, & finit par chanter sur le ton si connu de *'zeaghioulé*, tiré du grand ton *khuicini* la chanson suivante,

qu'elle accompagna de toutes les graces imaginables.

*Je ne suis point lassé de voir ce que j'aime ; si l'on m'en séparoit , j'en mourrois de douleur. Mon cœur & mon corps, enflammés de l'amour que j'ai pour lui, seroient consumés du feu de la séparation. Je l'ai toujours présent à mon esprit, & son nom est continuellement dans ma bouche ; je ne puis vivre sans lui : son amour, son chagrin sont la source & l'essence de mon soulagement.*

Nourgehan, dans les transports de joie que peuvent causer les succès répétés de ce que l'on aime, congédia le plus promptement qu'il lui fut possible l'assemblée ; ce ne fut pas sans avoir fait de grands présens aux sages. Et quand tout le monde fut retiré, il tomba aux genoux de Damaké, en lui disant : vous êtes le flambeau de mon cœur, & la vie de mon ame, faites donc au plutôt mon bonheur. Cette beauté de lumière lui répondit, qu'elle n'étoit pas encore digne de lui. Que voulez-vous de plus, s'écria l'amoureux prince ? Vous avez charmé toute ma cour, vous avez confondu le savoir des hommes les plus célèbres par leur sagesse, & par leur science. La justesse de vos réponses, la modération de vos questions, & la modestie, avec laquelle vous avez remporté l'avantage d'une aussi grande journée, les ont éblouis :

non contente de prouver tant d'esprit, quels talens n'avez-vous pas montrés en touchant les instrumens? Quel goût n'avez-vous pas exprimé dans votre chanson? Qui jamais, comme Damaké, a joint tant de mérite à tant de beauté? Mais je le vois, vous ne m'aimez point, lui dit tendrement ce prince amoureux, puisque vous refusez de vous attacher à mon sort; & vous avez sans doute de l'aversion pour ma personne. Je suis bien éloignée, sire, lui dit cette belle des belles, de mériter ce reproche, vous en allez juger. Le plus grand plaisir & la plus grande satisfaction que j'aie eus dans cette journée, que votre prévention pour moi vous fait trouver si brillante, a été celle de pouvoir exprimer aux yeux de toute votre cour, & d'une façon convenable, les sentimens dont vous avez rempli mon cœur, dans la chanson du célèbre Enneveri. (1) Qu'attendez-vous donc, pour me rendre le plus heureux homme de la terre, s'écria tendrement Nourgehan? Vous m'aimez, & je vous adore. Que faut-il de plus? Mes desirs pour vous sont devenus un océan sans rivage. Je veux vous mériter, sire, lui répondit-elle, par des talens plus recommandables que ceux de la musique, par un esprit

---

(1) Un des plus grands poëtes Persans.

plus utile que celui dont vos sages font tant de cas , & qui n'est qu'une subtilité plus éblouissante qu'essentielle. Je veux m'établir dans votre cœur sur des fondemens plus solides que la beauté & les talens superficiels que vous avez la bonté d'applaudir ; je veux enfin que l'amour ne soit en vous qu'un passage pour arriver à l'estime & à l'amitié que j'aspire à mériter ; obtenez cette grace de votre impatience , elle me coûte peut-être plus à vous demander , qu'à votre majesté de me l'accorder : laissez-moi donc vivre encore quelque tems à l'ombre de votre félicité. Je ne fais plus , lui répondit Nourgehan , que vous aimer , & vous obéir ; mais au moins , ajouta-t-il , permettez-moi de vous donner une preuve éclatante de la justice que je rends à votre esprit ; assistez au divan ; présidez à toutes les affaires , & donnez-moi vos conseils ; je n'en peux suivre ni de plus sages ni de plus éclairés. Le diamant s'étoit vanté , lui répondit Damaké , qu'il n'y avoit point de pierre qui l'égalât en force & en dureté ; Dieu qui n'aime point l'orgueil , changea sa nature à l'égard du plomb , auquel il donna la vertu de le couper. Indépendamment de l'orgueil dont je me rendrois coupable en acceptant vos offres obligantes , poursuivit cette belle rose de beauté , à Dieu ne plaise que je voulusse faire le tort



à mon souverain seigneur, d'autoriser par ma conduite les reproches qu'il pourroit s'attirer; ils seroient fondés, si l'on disoit qu'il est gouverné par une femme. Je conviens, ajouta-t-elle, que votre majesté a besoin d'un vizir, elle ne peut tout faire par elle-même, & je crois pouvoir en indiquer un digne de Nourgehan. Nommez le-moi, lui répondit-il, & sur le champ je lui donne la charge. Il faut que votre majesté le connoisse avant que de l'accepter, reprit la belle Damaké; vous trouverez, je crois, dans celui que je vous propose, les vertus & les talens que doit avoir un homme revêtu d'un si grand emploi. Il est retiré dans la ville de Balk, & se nomme Diafer. La charge de vizir d'un des plus puissans rois des Indes s'étoit conservée depuis plus de mille ans dans sa famille; jugez, seigneur, quelle quantité de mémoires admirables il doit posséder sur le gouvernement. Cependant, un prince, aveuglé par les mauvais conseils de ses favoris, l'a déposé, & il passe à Balk des jours qui seroient heureux, s'il n'avoit pas vécu dans l'habitude du travail & dans celle des grandes affaires, que rien ordinairement ne peut remplacer. Nourgehan lui répondit aussi-tôt: Diafer est mon vizir; Damaké peut-elle se tromper? Sur le champ il écrivit au gouverneur de Balk, & lui fit tenir un billet

de cent mille sequins , pour les remettre à Diafer , & fournir aux dépenses de son voyage ; & il chargea le même courier de lui porter une lettre , dans laquelle il le prioit avec instance d'accepter la charge qu'il lui destinoit. Diafer se mit en chemin ; il fut reçu avec magnificence dans toutes les villes , & l'empereur envoya au-devant de lui tous les seigneurs de sa cour , pour le conduire au palais qu'il lui avoit destiné dans le royaume de Visapour , où il se trouvoit alors. Il y fut traité avec une magnificence incroyable pendant trois jours , après lesquels on le conduisit à l'audience du prince. Il paroïsoit au comble de sa joie de posséder un homme que Damaké estimoit si parfaitement ; mais cette joie ne fut pas de longue durée. Car ce prince , naturellement si doux & si prévenu en sa faveur , entra dans une colère épouvantable aussi-tôt qu'il fut en sa présence. Sortez , lui dit-il , au plutôt , & ne paroïsez jamais devant moi. Diafer obéit , & se retira dans le trouble , la douleur & la surprise d'un semblable accueil ; il revint dans son appartement sans pouvoir imaginer le sujet de la colère du roi , qui tint son conseil , & travailla aux affaires de son royaume , sans rien témoigner de ce qui s'étoit passé , avec celui qu'il destinoit à être son vizir. Il se rendit ensuite auprès de Damaké , qui déjà instruite d'un

événement dont la cour étoit occupée, ne doutoit point qu'il ne fût arrivé quelqu'altération dans l'esprit de celui auquel elle étoit si parfaitement attachée. La douleur que cette idée lui causoit l'avoit plongée dans un abattement qui lui ôtoit l'usage de la parole. Cependant, faisant effort sur elle-même, elle lui dit, après quelques momens de silence : comment se peut-il, seigneur, qu'après toutes les dépenses que vous avez faites, & tous les soins que vous vous êtes donnés pour faire arriver Diafer dans votre cour, qu'après tous les honneurs que vous lui avez fait rendre, & ceux dont vous l'avez comblé, vous l'ayiez aussi mal reçu ? Ah ! Damaké, s'ecria Nourgehan, je n'aurois point eu d'égard à tout ce que j'ai fait pour lui, à l'illustration de sa famille & aux fatigues qu'il a souffertes pour venir ici, si tout autre que vous ne l'avoit recommandé ; je lui aurois fait couper la tête au moment qu'il s'est présenté devant moi, & je me suis contenté uniquement, par rapport à vous, de le bannir pour jamais de ma présence. Mais comment a-t-il pu mériter votre indignation, poursuivit Damaké ? Songez-donc, reprit Nourgehan, qu'il avoit sur lui en paroissant devant moi, le plus subtil de tous les poisons. Puis-je vous demander, seigneur, lui répliqua Damaké, quelle certitude vous

pouvez

pouvez avoir d'un tel fait ; & si vous ne pouvez révoquer en doute la fidélité de celui qui vous en a fait le rapport. Nourgehan lui répondit : je le fais par moi-même ; vous paroissez en douter , je vous permets de vous en éclaircir & vous verrez si je me suis trompé. Quand Nourgehan eut laissé Damaké plus rassurée sur l'esprit de l'empereur , mais allarmée sur les impressions qu'il étoit capable de prendre aussi légèrement ; elle envoya chercher Diafer , qui lui parut accablé du plus violent chagrin. Elle s'entretint quelque tems avec lui ; & voyant combien le mauvais traitement qu'il avoit reçu du roi , avoit plongé dans son cœur le glaive de douleur , elle lui dit , qu'il avoit tort de s'affliger , que la colère de Nourgehan ne seroit pas de durée , & que bientôt il fauroit réparer l'affront qu'il lui avoit fait. Elle ajouta , que les princes avoient souvent des instans qu'il falloit leur passer , & même excuser. Quand elle eut un peu calmé ses chagrins , elle finit par lui dire : si j'ai mérité votre confiance , & si vous croyez que je doive chercher à réparer la peine que vous souffrez , puisque c'est moi qui , rendant justice à vos talens , suis la cause innocente de ce qui vous est arrivé ; si donc je mérite encore quelque chose auprès de vous , daignez m'apprendre pourquoi vous aviez dit

poison sur vous, quand on vous a présenté à Nourgehan ? Diafer , surpris de cette question , après avoir réfléchi un moment , lui répondit : il est vrai que j'en avois , mais mon cœur étoit pur en le portant , comme la rosée du matin ; j'en ai même encore , au moment que je vous parle : aussi-tôt il tira une bague de son doigt , & lui dit : la monture de cet anneau renferme un poison des plus subtils ; c'est un meuble qui se conserve de père en fils dans notre famille depuis mille ans ; mes ancêtres l'ont toujours porté pour se soustraire à la colère des princes qu'ils ont servi , au cas qu'ils eussent le malheur de leur déplaire , en exerçant leurs charges de vizir. Vous croyez bien , continua-t-il , que le roi m'envoyant chercher sans me connoître pour exercer cet emploi , & sachant quels sont les ennemis qu'un étranger s'attire ordinairement ; je n'ai pas oublié de prendre ce trésor. La douleur que me cause le cruel procédé de Nourgehan , & la honte dont il vient de me couvrir , me le rendent d'autant plus précieux , que je ne ferai pas long-tems sans le mettre en usage. Damaké obtint de lui qu'il suspendroit au moins pour quelques jours un si funeste dessein , & le pria d'attendre de ses nouvelles dans son palais.

Elle vint promptement rendre compte à Nour-

gehan de ce qu'elle avoit appris. Ce prince, voyant par son récit que Diafer n'avoit aucun mauvais dessein, & que la cruauté des princes en général n'autorisoit que trop cette précaution, se repentit de l'avoir aussi mal reçu, & promit à Damaké de réparer le lendemain la peine qu'il avoit pu lui faire. Elle approuva ce dessein; avant que de le quitter, elle le conjura de satisfaire sa curiosité, en lui apprenant comment il avoit pu s'appercevoir du poison que Diafer portoit effectivement sur lui. Nourgehan lui répondit : jamais je n'aurai rien de caché pour la souveraine de mon cœur : je porte toujours un bracelet, poursuivit-il, que mon père m'a laissé; & qui depuis long-tems est dans notre famille, sans que je sache le nom du sage qui l'a composé, ni comment il est tombé dans les mains de mes ancêtres. Il est d'une matière qui ressemble fort au corail, & qui a la propriété de découvrir le poison, même à une distance assez éloignée. Il s'agite, il remue quand il en paroît devant lui; & lorsque Diafer s'est approché de moi, peu s'en est fallu que mon bracelet ne se soit cassé, tant le poison qu'il portoit avoit de force & de violence. J'aurois fait couper la tête, continua-t-il, à tout autre qu'à un homme que vous m'aviez recommandé; & je fais d'autant plus assuré que Diafer portoit ce

dangereux poison, que mon bracelet est demeuré tranquille dès qu'il a été sorti de la salle où je lui donnois audience. Nourgehan le détacha de son bras, & le donna à Damaké. Elle l'examina avec beaucoup d'attention, & lui dit : ce talisman, seigneur, est sans doute admirable ; cependant cette aventure doit vous prouver combien ceux qui ont le souverain pouvoir sont obligés d'être en garde contre les apparences, & de quelle conséquence il est, qu'ils ne jugent pas légèrement. Damaké se retira, & Nourgehan ordonna la plus grande pompe & le plus magnifique appareil pour conduire Diafer le lendemain à son audience. Cet ordre fut exécuté ; Nourgehan le recut avec toute la bonté possible, & lui témoigna beaucoup de regret de ce qui s'étoit passé. Ensuite on lui présenta par son ordre une écriture d'or, une plume & du papier. Aussi-tôt il écrivit dans les plus beaux caractères des choses sublimes sur la manière dont un vizir doit se conduire dans la charge. Nourgehan admira ses talens, lui fit prendre la robe de vizir ; & pour couronner ses biens, il lui confia le secret de son bracelet. Didar conseilla fort à ce prince de ne s'en servir jamais, & dans l'admiration & le plaisir qu'il avoit de posséder un aussi grand officier, il demanda à son nouveau vizir s'il



croyoit que dans tout le monde on pût trouver une chose plus curieuse ? Grand prince , lui répondit Diafer , j'ai vu dans la ville de Dioul (1) une autre merveille , moins utile à la vérité , mais qui pour la force de l'art & du savoir avec lequel un sage l'a composée , peut lui être comparée. Quelle est-elle , reprit Nourgehan ? je serai bien aise de m'en instruire ; & Diafer prit ainsi la parole :

Quand j'eus reçu les ordres de votre majesté pour me rendre auprès d'elle , je partis , & je fus obligé de faire quelque séjour à Dioul , où je passai pour me rendre dans le Visapour , où je savois que je pouvois joindre votre majesté. Malgré mon impatience , j'étois obligé de rassembler plusieurs choses qui m'étoient nécessaires dans mon voyage ; je profitai de ce tems pour considérer les beautés de cette ville. Le gouverneur , dont la richesse & l'opulence m'étonnèrent , vint au devant de moi le jour de mon arrivée , & me conduisit à son palais ; il me combla d'honneurs , & pendant mon séjour , il eut pour moi les attentions les plus recherchées. Cependant elles étoient accompagnées d'une affectation qui me rendroit volontiers sa fidélité suspecte ; parmi les divertissemens qu'il me procura , il fut

---

(1) Autrement appelée Dobil.

m'engager à une promenade sur la mer ; j'y consentis, & nous montâmes le lendemain sur une petite frégate qu'il avoit fait armer à ce dessein ; le tems étoit tel que nous pouvions le desirer, & notre conversation fut très-agréable. Le gouverneur de Dioul étoit assis au haut de la poupe ; j'étois à ses côtés : un jeune garçon, beau comme le soleil, lui chatouilloit les pieds ; les vins les plus exquis étoient servis sur une table que nous avions devant nous ; leur fraîcheur & celle que répandoit la neige, dont tous les fruits étoient environnés contribuoient à la volupté la plus séduisante, quand les belles esclaves donnoient le tems de penser à autre chose qu'à leurs agrémens, ou bien aux talens avec lesquels elles chantoient, & jouoient de différens instrumens. Notre promenade étoit donc accompagnée de tout ce qui pouvoit la rendre délicieuse : & dans le tems que je cherchois à dire au gouverneur quelque chose qui pût lui être agréable, j'apperçus à son doigt un anneau d'or avec un rubis, que je ne pus me dispenser de lui donner des éloges. Le gouverneur tira la bague & me la présenta ; je l'examinai avec soin, & je la lui rendis ; j'eus toutes les peines du monde à l'engager à la reprendre. Je n'en vins cependant à bout ; mais voyant que je relâchois absolument de la garder, il en fut si

fâché, qu'il la jetta dans la mer. Je me repentis alors de n'avoir pas accepté un aussi parfait ouvrage de la nature : je le témoignai au gouverneur, qui me répondit que c'étoit ma faute. Cependant, continua-t-il, si vous me promettez de l'accepter, il ne me sera pas difficile de retrouver cette bague, qui véritablement étoit assez belle pour vous être offerte. Je crus qu'en ayant une autre à peu près pareille, il alloit me l'offrir; mais sans me dire autre chose, il ordonna aussi-tôt que l'on conduisît le bâtiment à terre. Quand il y fut arrivé, il envoya un esclave demander à son trésorier un petit coffre qu'il lui dépeignit; on jetta l'ancre en attendant le retour de l'esclave. Il fut prompt à exécuter les ordres qu'il avoit reçus; & le gouverneur, ayant tiré de sa poche une petite clef d'or, ouvrit le coffre, dans lequel il prit un petit poisson du même métal & d'un travail admirable; il le jetta à la mer. Aussi-tôt il plongea, & se fit voir quelque-tems après sur la surface de l'eau, tenant la bague dans ses dents. Les matelots, qui étoient dans le canot, le prirent à la main, & le portèrent au gouverneur, auquel il remit la bague en remuant la queue; tout autre que lui n'auroit pu la lui arracher. Le gouverneur me l'ayant présentée de nouveau, il ne me fut pas possible de la refuser, sur-tout en voyant qu'il redou-

bloit encore ses instances. On remit le poisson dans son petit coffre , & on le renvoya au trésor.

Diafer, après avoir conté cette histoire , tira la bagne de son doigt , & la présenta à Nourgehan , qui la trouva très-belle , & qui lui dit : ne vous défaites jamais d'une chose plus singulière encore par la vertu du talisman qui vous en rend possesseur que par sa beauté naturelle. Mais , continua-t-il , vous auriez bien dû savoir dans quel tems , comment & par qui ce merveilleux chef-d'œuvre de l'art avoit été construit ? J'ai fait tous mes efforts pour m'en instruire , lui répondit Diafer , mais ils ont été inutiles. Frappé d'un événement si singulier , je ne songeai plus aux plaisirs de la promenade. Et le gouverneur , me voyant tombé dans la rêverie , me dit : la vie est courte , profitez de tous ses momens , & jouissez des plaisirs. Notre ame est comme un oiseau renfermé dans la cage de notre corps ; elle en doit sortir bientôt ; réjouissez-vous pendant que vous le pouvez , vous ne savez pas si vous existerez demain. Je lui avouai que la curiosité n'avoit pénétré le sein ; il me répondit : ne pas au désespoir de ne pouvoir vous instruire , & promena ces paroles du ton dont on parle quand on ne veut pas répondre plus exactement : ne songeons qu'à nous divertir ,

continua t-il ; je suivis ses conseils autant qu'il me fut possible , & je suis parti de Dioul fans avoir pu tirer aucun éclaircissement du gouverneur sur cet article , mais persuadé que ce talifinan étoit la source de tous les trésors dont il est possesseur.

Nourgehan termina l'audience de Diafer , en l'assurant de ses bontés , s'il apportoit tous ses soins à l'administration de la justice ; ensuite il alla rendre compte à Damaké de la conversation qu'il avoit eue avec son vizir , & lui fit le récit du petit poisson. J'aime les talismans , lui dit ce prince , & ce petit poisson me donne une extrême curiosité ; je voudrois du moins en connoître l'auteur. Cette belle étoile du firmament lui promit de faire tous ses efforts pour en être parfaitement instruite. En effet , le lendemain Damaké lui dit , que de tous les talismans que le grand Seidel-Bekir avoit fait , il n'en subsistoit plus que quatre , son bracelet , le petit poisson dont Diafer lui avoit parlé , & qu'elle lui présentoit de la part du gouverneur de Dioul , ajoutant qu'il étoit arrêté par ses fideles sujets , & qu'il le lui présentoit pour obtenir la vie qu'il avoit mérité de perdre , ayant été pris les armes à la main contre lui , & un poignard très-peu orné qu'elle le pria d'accepter. Les autres , continua-t-elle , ou sont épuisés ,

car vous savez, seigneur, qu'ils ne sont établis que pour un tems ; ou bien ils ont été détruits par différens accidens. Pourquoi, reprit Nourgehan, le gouverneur de Dioul n'a-t-il point voulu dire à Diafer, que Seidel - Bekir étoit l'auteur de celui qu'il possédoit ? Il l'ignore, sire, interrompit Damaké ; peut-être que, honteux de n'en point être instruit, il a feint de ne pouvoir le déclarer, comme tant d'autres hommes qui couvrent leur ignorance d'un mystère affecté. Mais quelle est la vertu du talisman que vous m'offrez, lui dit Nourgehan, en acceptant le poignard ? Je vais vous en instruire, seigneur, continua Damaké, en vous rendant compte de ce que j'ai pu savoir du petit poisson. Il peut y avoir environ trois mille ans qu'il parut dans cette partie de l'Asie, que nous habitons, un homme nommé Houna, qui étoit si grand, qu'il fut surnommé Seidel-Bekir. C'étoit un sage qui possédoit parmi tous les talens qui lui attiroient la vénération générale, la science des talismans ; mais à un degré si éminent, que par leur moyen, il commandoit aux étoiles & aux constellations. Malheureusement ses écrits ont été perdus ; ainsi l'on ne peut faire aujourd'hui des talismans pareils aux siens. Antinmour, roi de l'Indoustan, ayant trouvé moyen de lier amitié avec lui, Seidel-Bekir, pour reconnoître ses sentimens,

& quelques petits services qu'il lui avoit rendus , lui fit présent du petit poisson , dont votre vizir vous a rendu compte. Il a demeuré toujours dans le trésor d'Antinmour , tant que sa famille a subsisté. Un des ancêtres du gouverneur de Dioul , se trouvant le vizir du dernier de cette race , quand sa famille fut éteinte par les révolutions que l'histoire des Indes décrit fort au long , & que personne n'ignore , s'empara de cette curiosité , & ses successeurs l'ont gardée avec soin jusqu'à ce jour. Non-seulement ce talisman rapporte tout ce que l'on a laissé tomber dans la mer , à celui à qui il appartient ; mais quand il lui indique des choses que l'on veut faire retirer de cet élément , il va les chercher par son ordre avec la plus grande exactitude. Me voilà satisfait , lui répondit Nourgehan , sur ces deux talismans ; & jamais prince n'a possédé d'aussi grandes richesses , & je puis véritablement me dire le roi de la mer. Que ne vous dois-je point , souveraine de mon ame ! Mais de quelle utilité peut être ce poignard , dont la belle Damaké vient de me faire présent ? Seigneur , lui répondit-elle , en vous disant pour quelle raison il a été composé , vous saurez quelle est sa vertu.

On lit , dans les révolutions de l'Indoustan , qu'Antinmour voulut exiger injustement un tribut de Keiramour. Celui-ci étoit trop foible



pour résister aux forces de son ennemi, ne sachant d'ailleurs à qui avoir recours, il résolut de s'adresser au sage Seidel-Bekir; il lui envoya son vizir, avec des présens magnifiques; le sage les refusa; mais il fut si touché de la situation où le roi son ami se trouvoit réduit, qu'il jura qu'Antimour ne réussiroit pas dans ses desseins. Aussitôt il composa ce même poignard que je viens de présenter à mon souverain, interrompit Damaké, & le donna au vizir. Dites à votre maître de ma part, ajouta-t-il, qu'il choisisse vingt des plus braves soldats de son royaume, & qu'il remette le poignard entre les mains de celui qui les commandera. Ce poignard, ajouta-t-il, a la vertu, quand on le tire, de rendre invisible, non-seulement celui qui le porte, mais tous ceux qu'il a dessein de faire participer à la vertu du talisman: sa volonté seule en décide. Keiramour, continua-t-il, enverra ces vingt personnes à Antimour, avec une lettre par laquelle il refusera de payer le tribut qu'il lui demande. Keiramour, dans l'excès de sa colère, voudra faire arrêter l'ambassadeur. Alors le droit des gens étant blessé, celui qui portera le poignard, se rendra invisible en le mettant à la main; & prenant son sabre de l'autre, aussi bien que sa troupe, il fera tout ce que sa valeur pourra lui inspirer.

Le vizir revint trouver Keiramour, & tout ce que Seidel-Bekir avoit ordonné fut exécuté. Le fils du roi fut chargé du commandement & de l'exécution de cette grande entreprise. Antinmour devint furieux, en faisant la lecture de la lettre qui lui fut présentée. Que l'on arrête, s'écria-t-il, cet ambassadeur insolent. Alors le fils du roi ayant promptement tiré son poignard, & mis le sabre à la main, coupa la tête à Antinmour, & sa suite en fit autant à ceux qui composoient le divan; & courant promptement dans la ville, on voyoit tomber un nombre infini de têtes, sans savoir qui les coupoit. Après cette grande exécution, l'ambassadeur & sa suite se rendirent visibles, & déclarèrent au peuple, dans la place publique, qu'ils n'avoient point d'autre moyen, pour éviter une mort certaine, que celui de se soumettre à Keiramour, ce qu'ils firent avec plaisir. Ce poignard, continua Damaké, a été gardé long-tems dans le trésor des princes de ce pays; peu-à-peu l'on a oublié son mérite, & perdu le souvenir de sa rare propriété; & quand votre majesté a désiré quelque explication sur les talismans, j'ai su qu'il étoit à Balfora, chez un petit marchand juif, qui vend sur le pont de cette ville toutes les fêrailles & les vieilles choses que l'on ramasse; il ne m'a pas été difficile de l'avoir en ma possession; ainsi

je n'ai point de mérite, en donnant à mon souverain seigneur un talisman qui me seroit absolument inutile, pendant que la destinée des rois peut malheureusement leur rendre de pareilles précautions nécessaires. Nourgehan se récria mille fois sur l'océan de ses libéralités, & lui dit : souveraine de mon cœur, pensez-vous bien à tout ce que vous venez de me dire ? Songez-vous que si des talismans considérables par eux-mêmes, mais foibles en comparaison de vous, ont excité ma curiosité, quelle est celle que vous devez me causer ? Non, tous les sages & Seidel-Bekir lui-même, n'ont rien composé de si merveilleux que vous ; vous ne saviez pas hier un seul mot de l'histoire de ces talismans ; aujourd'hui vous en êtes parfaitement instruite. Ce poignard, dit-il, en le montrant, étoit, il n'y a pas encore vingt-quatre heures, à Balsora, malgré l'éloignement où nous sommes de cette ville, vous me le donnez dans ce moment ; n'êtes-vous point fille de Seidel-Bekir, ou n'êtes-vous point un sage vous-même ? Damaké rougit à ce discours ; & Nourgehan l'ayant encore pressée de parler, elle lui dit : seigneur, le meilleur & le plus parfait moyen pour trouver ce que desire l'objet qu'on aime, seroit assurément l'amour, mais je ne dois vous rien cacher.

Peu de tems après que ma mère m'eut mis au monde , elle étoit au pied d'un palmier , jouissant avec moi de la fraîcheur du matin , sans penser à autre chose qu'à répondre , par ses baisers , à mes innocentes caresses , quand tout-à-coup elle se trouva environnée d'une cour qui suivoit une reine , belle , majestueuse , richement habillée , & qui avoit elle-même un enfant dans ses bras. Malgré la pompe de sa suite , & tout l'appareil de la royauté , elle me caressa , tout enfant que j'étois. Et la reine , après quelques momens de séjour , dit à ma mère : il faut absolument que l'enfant que vous voyez , & qui m'appartient , prenne du lait d'une mortelle ; c'est un ordre du grand Dieu qui nous est imposé , & je n'en puis trouver une ni plus modeste , ni plus sage , ni dont le lait soit plus pur ; faites-moi donc le plaisir , ajouta-t-elle à ma mère , de donner , pendant quelques momens , à tetter à mon enfant. Elle y consentit avec plaisir ; & la reine , pour reconnoître sa complaisance , lui dit : toutes les fois que vous aurez quelque peine , ou quelque desir , venez au pied d'un palmier mâle , coupez-en une feuille , brûlez-la & m'appeliez , je me nomme la dive Malikatada , & j'arriverai promptement à votre secours ; au reste , j'accorde le même pouvoir à votre petite fille , quand elle aura l'âge de raison. Ma mère , continua Da-

malé, n'a jamais importuné la dive que pour les soins de mon éducation ; & moi , seigneur , avant que de vous connoître , je ne m'étois point adressée à elle , & mon cœur ne formoit aucun desir. Depuis ce tems , dit-elle en rougissant , je crains de l'avoir importunée , tant les troubles & les inquiétudes se sont emparés de mon ame : c'est elle , comme vous le jugez bien , qui m'a fait connoître Diafer , qui m'a dicté les réponses que j'ai faites aux sages , qui m'a instruit des talifmans , & qui m'a remis celui-ci. C'est elle encore qui a fait arrêter le gouverneur de Dioul , & qui vous demande sa vie , en reconnoissance du poisson que je vous donne de sa part ; elle a résolu de vouloir... Achevez donc , belle Damalé , lui dit tendrement Nourgehan : pouvez-vous , si vous m'aimez , me cacher quelque chose ? Elle a vaincu , reprit Damalé , me donner un talifman de sa composition , pour être toujours aimée de votre grandeur ; mais je l'ai refusé : est-il en amour d'autre talifman que le cœur ? Nourgehan , frappé de plus en plus de tant de vertus & de tant de preuves de son dévouement , ne voulut plus différer son bonheur. Il fit ses préparatifs , & alla rendre toute sa cour , & les grandeurs de son royaume. Je puis me vanter , lui dit-il , d'être le prince le plus heureux de la terre : je possède un bracelet qui me préserve de tous les poisons ; tous les trésors de

de la mer font à moi, par le moyen d'un poisson qui les va chercher à ma volonté dans le fond des eaux, & c'est un présent que m'a fait Damaké; quelle est la princesse qui peut apporter une semblable dot? Ce n'est pas tout encore; elle m'a donné ce poignard, qui rend invisible; l'épreuve que je puis faire à vos yeux de ce magnifique talisman, vous convaincra de la vertu du petit poisson d'or, dont il seroit plus long & plus difficile de vous convaincre; alors il tira son poignard, & disparut à leurs yeux. L'étonnement des spectateurs n'étoit pas dissipé, qu'il voulut disparaître avec tous ses officiers de guerre, & il disoit à ses magistrats: voyez-vous mon général un tel, & en un mot, tous ceux qui me servent dans mes armées? Non, lui répondoient-ils à chaque question. Il cessa alors d'être visible aux yeux de ses guerriers, & disparut avec les vizirs & tous ses gens de loi, voulant, par ce moyen, les convaincre pleinement, & ne point faire de jaloux. Remerciez-donc avec moi le grand Dieu & son prophète, leur dit-il ensuite, de m'avoir rendu le plus puissant prince de la terre; il fit son action de grâces avec une ferveur digne des bontés que le ciel avoit pour lui, & tous ses courtisans suivirent son exemple. Quand il eut rempli cet important devoir, il leur dit: le plus grand vice du cœur humain est assurément l'in-

gratitude ; c'est à Damaké que je dois d'aussi grands trésors ; sa beauté seule , son esprit & ses vertus , mériteroient la reconnoissance que je conserverai toute ma vie pour elle ; mais la reconnoissance doit être accompagnée de preuves ; je veux donc en ce jour l'unir à moi pour jamais. Toute la cour & les grands applaudirent à son choix ; & Nourgehan ayant ordonné qu'on allât chercher Damaké , elle parut avec toutes les graces modestes dont la nature l'avoit ornée. Quand le prince lui eut donné la main en présence du grand Iman , Damaké , qui s'étoit prosternée devant son époux , lui dit à haute voix : en vous rendant compte des talismans du grand Seidel Bekir , je vous ai dit , seigneur , qu'il en existoit quatre dans le monde ; cependant vous n'en avez que trois. Ne suis-je pas assez riche en vous possédant , lui répondit Nourgehan ; vous vous comptez apparemment pour le quatrième , mais vous les valez tous. Non , seigneur , lui répliqua Damaké , en baissant les yeux , celui-ci vous manque ; c'est une bague d'acier qui sert à lire dans le fond des cœurs. D'autres à ma place regarderoient ce talisman comme un danger , mais je le regarderai comme un bonheur , si vous daignez long-tems vous intéresser aux sentimens que vous avez gravés dans le mien ; & si j'ai le malheur de ne pas



mériter cette intéressante curiosité, il saura du moins vous faire connoître, sans aucun doute, le caractère & la fidélité de vos sujets.

Dans cet instant, la dive Malikataba parut avec toute sa cour, & pria le roi de passer dans un jardin, que par son pouvoir & celui des génies, elle avoit orné avec une magnificence & un goût achevés. Elle honora les noces de sa présence, & Nourgehan vécut heureux, plutôt par l'amour & par les conseils de Damaké, que par tous les talismans qu'il auroit pu joindre à ceux dont il étoit possesseur.

Moradbak ayant cessé de parler, Hudjiadge lui dit : voilà de beaux présens ceux-là ; une fille qui peut les donner en mariage, doit choisir aisément son mari. Damaké étoit heureuse, lui répondit Moradbak, d'avoir la protection d'une dive qui la mit en état de prouver ses sentimens d'une façon si peu douteuse.

Je ne ferois pas le cas qu'on pourroit s'imaginer de tous ces talismans, dit Hudjiadge ; il faut avoir une furieuse crainte du poison, pour porter le bracelet, & cette crainte est elle-même le plus cruel poison. Je ferois peu sensible aux richesses que me procureroit le petit poisson, je n'aime pas les biens si faciles ; le nombre & la valeur de mes troupes valent mieux que le

poignard; & la bague ne serviroit qu'à montrer que personne ne vaut rien. Conte-moi demain une histoire moins merveilleuse, tous ces événemens sont trop difficiles à croire, & les plus simples conviennent beaucoup mieux à mon état. Moradbak lui obéit, & conta le lendemain l'histoire suivante.



---



---

# HISTOIRE

## *De Jahia & de Meimouné.*

Sous le règne de Selim II, & dans le tems de ses plus grandes prospérités, il y avoit à Constantinople un jeune corroyeur, qui se nommoit Ismené-Jahia. Il logeoit auprès de la porte de Narli, qui conduit aux sept tours, & vivoit avec sa mère, à laquelle il étoit fort soumis. On le connoissoit autant par son habileté dans sa profession, que par les agrémens de sa figure. Il étoit beau & bien fait; & son cœur, sensible à l'amitié, l'engageoit à aller, le plus souvent qu'il lui étoit possible, passer quelques jours à Scutari, pour voir son ami Muhammed, & se réjouir avec lui. Il entreprit un jour ce petit voyage, après avoir baisé la main de sa mère, & lui avoir laissé presque tout l'argent qu'il avoit gagné. Il se mit dans un bateau; & quand il fut arrivé à Scutari, il courut à la maison de son ami, qui fut charmé de le voir, & qui lui dit : vous arrivez à propos, mon cher Jahia; on m'a prié d'aller ce soir à la noce d'un de mes voisins; vous y viendrez avec moi, & nous nous y réjouirons. Puisqu'on vous a invité, lui dit Jahia, c'est la même chose que si l'on

m'avoit prié moi-même, tout le monde nous connoît pour être amis; ainsi l'on ne fera point étonné de me voir arriver. Ils partirent sur le champ: ils furent bien reçus; & l'heure de la prière du soir étant venue, ils suivirent la mariée à la mosquée, & la précédèrent à son retour, selon l'usage des musulmans. Ceux qui chantent les prières, l'accompagnèrent avec les imans jusqu'à la porte, où toute l'assemblée lui dit adieu. Après les prières ordinaires, la mariée fut introduite dans la chambre de son époux; on servit le cherbet à tous les assistans, & tout le monde se retira.

Jahia & Muhammed allèrent avec quelques jeunes gens de leur connoissance, dans une maison particulière, pour se divertir & boire du vin. Leurs têtes commençoient à s'échauffer, quand celui qui s'étoit chargé de leur verser le vin, leur dit: que ferons-nous à présent, mes amis? Nous venons de boire le dernier coup. Cette nouvelle les affligea, d'autant plus qu'il étoit fort dangereux d'aller chercher du vin (1), & la défense d'en porter est si forte, qu'on a tout à craindre, même pendant le jour. Et si on a le malheur d'être rencontré la nuit sans lumière, & portant

---

(1) On n'en vend que sur les bords de la mer. Ils en étoient fort loin.

du vin, par ceux qui gardent la ville, & qui veillent pour sa sûreté, on ne doit pas espérer la moindre grace. Après avoir rêvé à tous ces inconvéniens, il y en eut un de la compagnie qui répéta plusieurs fois, sans que personne lui répondît : se peut-il qu'aucun de nous n'ait assez de courage pour aller chercher du vin ? Jahia, frappé de ce discours, dit en lui-même : je suis ici le seul étranger ; ce discours ne peut s'adresser qu'à moi ; & se levant aussi-tôt, il s'offrit pour leur rendre ce service. Muhammed témoigna sur son visage la peine que cette réponse lui faisoit ; & prenant la parole : avez-vous jamais vu, lui répliqua-t-il, qu'un étranger soit employé à faire les commissions des gens du pays ? Ainsi, mon cher ami, je ne consentirai jamais à ce que vous proposez. D'ailleurs ne sachant pas les chemins, vous courez encore plus de risque qu'un autre. Toute la compagnie en convint ; on le pria de ne point prendre cette peine ; mais en louant son courage, en admirant sa générosité, ces jeunes gens firent tout ce qu'il falloit pour l'engager à soutenir ce qu'il avoit avancé, quoiqu'ils parussent lui dire le contraire. Jahia, comme un jeune homme, ne douta point que son honneur ne fût engagé à faire cette démarche. Il redoubla donc ses instances ; & ceux-ci, qui ne pensoient qu'aux moyens d'avoir du vin, voyant qu'il ne

s'en présentoit point d'autre pour en aller chercher, dirent enfin à Muhammed : ne vous opposez pas à son dessein, il a du courage & de l'adresse, sûrement il réussira. Muhammed se vit obligé d'y consentir, & Jahia prit deux cruches, avec lesquelles il arriva très-heureusement au cabaret; il les fit emplir, & revint sur ses pas, dans le dessein de retrouver ses amis.

Il y avoit déjà long-tems que l'heure de la prière du soir étoit passée; ainsi les rues étoient désertes. Cependant Jahia apperçut de loin une lanterne, au moment qu'il entra dans une petite place qui est auprès de la Validé. Cette lumière venoit à lui, de façon qu'il ne pouvoit ni fuir, ni se détourner; car en revenant sur ses pas, le bruit qu'il auroit fait, auroit non-seulement engagé à le poursuivre; mais il auroit bientôt été arrêté par les bords de la mer. D'un autre côté, il ne pouvoit abandonner les cruches dont il étoit chargé; c'étoit ne pas s'acquitter d'une commission qu'il avoit entreprise, & il auroit été honteux de paroître devant ses amis, sans leur apporter du vin. Pendant qu'il faisoit ces réflexions, & qu'il craignoit que cette lanterne ne fût celle du guet, celui qui la portoit approchant toujours, il remarqua que c'étoit un jeune homme qui précédoit un vieillard, suivi d'un autre esclave. La physionomie de ce vieillard

marquoit une grande sagesse ; sa barbe blanche pendoit jusqu'à sa ceinture ; il avoit un bâton d'une main , & un chapelet dans l'autre. Jahia se colla contre le mur pour les laisser passer , dans l'espérance qu'ils ne l'appercevraient pas. Mais , quand ils furent auprès de lui , il entendit que le vieillard prioit Dieu , & qu'il disoit : seigneur , au nom de tous les cieus , des sept terres d'Adam & d'Eve , des heureux prophètes , des saints , des justes , & des vertueux , je suis arrivé aujourd'hui à la quatre-vingtième année de mon âge ; le plus beau tems de ma vie est passé , & vous m'avez fait jusqu'ici la grace de ne me laisser jamais manquer d'hôte. C'est aujourd'hui la première fois que j'aurai soupé seul ; vous le savez , grand Dieu , combien cela m'est impossible ! Je supplie donc votre divine majesté , si elle est contente des hommages que je lui ai rendus pendant un si grand nombre d'années , de me faire trouver quelqu'un avec qui je puisse souper , & m'entretenir. Jahia le regardoit avec une frayeur qui le rendoit immobile ; & ce genre de prières le faisoit trembler. Ne seroit-ce point là quelque grand prophete , disoit-il en lui-même ? Que deviendrai-je , s'il peut s'appercevoir que je porte du vin ! Ces réflexions le tourmentoient , quand il remarqua que le cheik , ( car il le reconnut pour tel ) cherchoit à décou-



vrir les objets, malgré l'obscurité de la nuit ; & que l'ayant apperçu lui-même, il dit aussi-tôt à celui qui l'accompagnoit d'approcher la lanterne ? Pour lors il le regarda avec beaucoup d'attention ; & Jahia, quelque desir qu'il en eût, ne pouvoit se jeter à ses genoux, à cause des cruches dont il étoit chargé. Le cheik commença par remercier Dieu de la rencontre qu'il avoit faite, & lui dit ensuite : vous voyez, jeune-homme, quelle est ma reconnoissance pour le grand Dieu, & combien je lui suis obligé de m'avoir accordé la grace de vous trouver ici. Sans vous, je n'aurois pas soupé ; venez donc dans ma maison ; ne refusez pas quelqu'un qui vous invite avec instance. Ces paroles redoublèrent l'embarras de Jahia ; assurément, disoit-il en lui-même, ce vieillard est un saint ; j'ai déjà mérité la colère de Dieu en portant du vin : si je vais m'attirer la sienne en le refusant, j'augmenterai encore mes fautes. Cependant si j'accepte sa proposition, je n'oserai jamais paroître devant ceux qui m'attendent. Dans cette incertitude, il gardoit un profond silence ; & le cheik, voyant qu'il avoit toujours les mains sous son habit, se douta qu'il cachoit quelque chose ; & pour terminer son embarras, il avança la main, souleva la robe de Jahia, & lui dit, en voyant les cruches : je me suis bien douté que le vin

vous faisoit rougir ; mais ce n'est point avec moi que vous devez être embarrassé. De quel côté voulez-vous aller ? Je vous accompagnerai , ou du moins je vous suivrai de loin , pour vous servir d'escorte : en un mot , je ferai tout ce qu'il vous plaira ; mais je vous déclare que je ne veux point retourner chez moi sans vous. Jahia , rassuré par la douceur du vieillard , & charmé de ne point essuyer de reproches sur une chose aussi défendue , lui conta naturellement pourquoi il s'étoit chargé de cette commission : mes amis m'attendent avec impatience , ajouta-t-il ; jugez vous-même de ce que je puis faire , & ordonnez. Le vieillard lui répondit : mon fils , votre parole me fait autant de plaisir à entendre , que la plus belle perle pourroit m'en faire à voir. Vous devez séduire tout le monde , & vous avez gagné mon cœur ; sachez donc que celui à qui vous inspirez tant d'estime , est le cheik Ebulkiar , né à Magnésie. Depuis l'âge de sept ans que je suis établi à Scutari , je suis parvenu à celui de quatre-vingts ans , sans avoir jamais soupé seul ; & par une grace particulière de Dieu , on fait tant de vœux & de sacrifices , que j'ai de quoi donner à manger à ceux qui viennent chez moi. Quand par hasard il ne s'est point présenté d'étrangers , lorsque la prière du soir est finie , & que je n'ai plus d'espérance d'en voir arriver , j'entre dans

la mosquée ; je choisis celui qui me convient le plus : je l'engage à me suivre , & je le reçois du mieux qu'il m'est possible. Non-seulement il ne m'est venu perfonne aujourd'hui ; mais tous ceux que j'ai invités dans la mosquée , m'ont donné des raisons qui les difpenfoient de fe rendre à mes prières. Me voyant fans efpérance , je me fuis adreffé au grand Dieu ; il m'a exaucé , en m'accordant , felon mon defir , un hôte auffi agréable que vous. Mais , continua-t-il , il n'est pas juſte de vous faire perdre le mérite que vous avez eu , à vous acquitter d'une commiſſion fi difficile ; je vous attendrai ici , vous demanderez à vos amis la permission de les quitter ; vous pouvez leur dire que vous craignez que le vin ne vous incommode , & que vous en avez trop pris. Vous viendrez me rejoindre , & vous ne vous repentirez pas du plaifir que vous me ferez. Je vous jure , par le grand Dieu , que je demeurerai ici juſqu'à votre retour. Je compte fur votre parole ; ainſi vous êtes le maître de m'y faire paſſer la nuit. Alors il ſ'aſſit fur une pierre : vous me trouverez à cette même place , lui dit-il encore , en lui faiſant ſigne de ſ'éloigner. Jahia , de plus en plus raffuré , ne pouvoit ſ'empêcher de dire en lui-même : je dois remercier Dieu d'avoir rencontré un homme fi obligeant , & qui paroît ſ'intéreſſer autant à moi.

Ainsi prenant congé du cheik, il lui dit : je vais m'acquitter de ma commission. Je vous promets de vous rejoindre aussi-tôt que je le pourrai ; & , sans avoir parlé à mes amis de l'heureuse rencontre que j'ai faite , je compte ne vous plus quitter , vous consacrer le reste de mes jours , baiser vos mains , me conduire mieux que je n'ai fait par le passé , & m'attachant pour ma vie à votre service , mériter d'entrer en paradis avec les musulmans. En achevant ces mots , il le quitta.

Il eut bientôt rejoint ses amis : son premier soin en arrivant, fut de remplir leurs verres , & de placer les cruches sur la table : la joie de son retour fut d'autant plus grande , qu'ils avoient perdu toute espérance de le revoir. Son ami Muhammed , qui avoit été le plus inquiet de tous , ne fut pas des derniers à l'embrasser : on lui donna des éloges , qui l'élevoient au-dessus des plus grands hommes. Mais quelques instances qu'ils lui fissent , pour l'engager à reprendre sa place , ils ne purent y réussir. Tout ce que je vous demande , leur dit-il , pour récompense du petit service que je vous ai rendu , c'est la permission de me retirer. Non-seulement je me trouve fatigué ; mais quelques-uns de mes amis étoient dans le cabaret où j'ai été , ils m'ont fait boire avec tant de précipitation , que j'en ai la tête

un peu embarrassée ; ainsi je vais , avec votre permission , me reposer chez mon ami Muhammed. Ils eurent beaucoup de peine à consentir à son départ ; cependant ils le pressèrent d'autant moins , qu'il affecta d'être troublé par le vin ; mais il ne lui fut pas aisé de se défendre des empressements de son ami , qui vouloit l'accompagner. Dès qu'il les eut quittés , il se rendit promptement au lieu où il avoit laissé le cheik qui l'attendoit , comme il le lui avoit promis. Pénétré de ses bontés , & dans la résolution d'être son disciple , il se prosterna devant lui , & lui baïsa les pieds. Le cheik le releva , & le ferra contre son sein , en lui disant : ô mon fils , pourquoi en usez-vous ainsi ? Ensuite il loua son exactitude , & le prit par la main : allons promptement au couvent , lui dit-il , avec une tendresse infinie. Ils sortirent de Scutari ; & , passant au-dessous de l'hôpital des lépreux , ils arrivèrent à un jardin , dont la porte ressembloit à celle du palais d'un roi , & dont les murs étoient d'une hauteur prodigieuse. Nous sommes enfin arrivés au couvent , lui dit le vieillard , & nous n'avons plus que du plaisir à attendre. Alors il frappa à la porte : une fille demanda qui frappoit ; elle ouvrit à la voix du cheik. Jahia fut transporté hors de lui-même , en la voyant sans voile ; car elle étoit jeune & jolie : elle les éclaira avec une

lampe d'argent , dans laquelle brûloit une huile remplie de parfums agréables.

Cette maison parut à Jahia un lieu de délices. On voyoit à chaque coin de ce vestibule , éclairé par un grand nombre de lampes d'argent , un grand sofa , avec un chanzichin ( 1 ) ; le milieu étoit occupé par un bassin , revêtu de marbres les plus rares , & rempli d'une eau si claire , que l'on découvroit sans peine une infinité de poissons , dont le mouvement réjouissoit la vue. Le tour de ce bassin étoit orné de différentes fleurs charmantes , & par leur émail , & par leur odeur. Jahia prit place sur le sofa ; cependant , son esprit étoit frappé de tous les objets qui se présentoient à lui ; il ne pouvoit concevoir pour quelle raison le cheik , qui ne lui avoit parlé que d'un couvent , le conduisoit dans un palais si magnifique. Le vieillard , qui s'aperçut de son étonnement , lui dit : confiez-moi le sujet de vos réflexions ; ne vous ai-je pas dit que je vous regardois comme mon fils ? Croyez qu'il est peut-être plus heureux d'être adopté par un cheik , que d'être en effet son fils ; l'adoption est libre , elle vient du cœur ; ainsi l'on doit en être flatté. Soyez donc tranquille , vous êtes dans ma maison , vous me tiendrez compagnie ,

---

( 1 ) Ou fenêtre en saillie.

nous passerons une partie des nuits à nous divertir. Je vous laisserai tout mon bien, en attendant que l'ange de la mort vienne m'enlever, rien ne vous manquera. Mais comme vous êtes, selon mon cœur, ajoura-t-il, tout ce que je desire, c'est que vous occupiez ma place, & que l'on vous voie rétablir les anciens usages de notre sublime religion. En achevant ces mots, il passa dans une chambre voisine, d'où il sortit quelque tems après avec un habit si couvert d'or & d'argent, qu'on l'auroit pris pour celui d'un roi. Quand il se fut placé aux côtés de Jahia, les esclaves apportèrent de grands plats de porcelaine, garnis de pierreries magnifiques, & remplis des mets les plus exquis, parfumés d'ambre & de musc. Jahia fut étonné de cette magnificence; & la surprise de tous ses sens l'empêchoit de parler. Le cheik lui dit : je suis arrivé à la vieillesse où vous me voyez, sans m'être jamais habillé de cette façon; j'ai toujours prié Dieu de me donner un fils; mon grand âge m'empêche d'en espérer. Je lui ai demandé ce matin un homme aimable que je puisse adopter; il a exaucé mes vœux, en vous envoyant vers moi; ainsi je fais tout ce que j'imagine qui peut lui témoigner la joie & la reconnoissance du bonheur que j'éprouve. Au reste, les cheiks sont si fort dans l'habitude

d'examiner



d'examiner les étrangers qu'ils reçoivent, que j'ai connu sans peine toutes les bonnes qualités qui font en vous. J'ai vu que vous avez de la foi, & de l'amour pour la vertu. Mais apprenez, pour diminuer l'étonnement où je vous vois, que nous sommes, dans notre état, au-dessus de toutes les magnificences que vous voyez, par le peu de cas que nous en faisons. Au surplus, si vous aimez le vin, vous pouvez vous satisfaire; vous savez qu'il est permis aux derviches d'en faire usage; le scandale public est la seule chose que l'on doit éviter. Regardez-moi donc comme votre père en toutes choses, & suivez le genre de vie que j'ai embrassé dès mon enfance.

Ce discours rappella à Jahia la première idée qui s'étoit présentée à son esprit, quand le cheik l'avoit abordé. Il le prit pour un prophète, & plutôt pour le prophète Elie (1), que pour tout autre, à cause des rapports qu'il lui trouvoit avec ce saint homme. Cependant ces lieux de délices, ces richesses, ces pierreries, & le grand nombre de femmes esclaves qu'il voyoit aller & venir pour le servir, s'opposoient à cette idée, aussi bien que le vin que l'on avoit apporté en très-grande quantité. Quelquefois il

---

(1) Les turcs le reconnoissent pour prophète.

s'imaginait que le cheik étoit un enchanteur, qui prenoit à son gré toutes sortes de figures. Mais quel peut avoir été son dessein, en me conduisant ici, disoit-il en lui-même ? Quelle raison auroit-il de me tromper ? Que puis-je craindre ? Mon argent & mes richesses ne peuvent tenter personne ; & je ne suis pas assez beau pour qu'il ait quelque autre dessein : voyons comment tout ceci finira. Le vin, qui étoit défendu sous peine de la vie dans les couvens, étoit ce qui surprenoit le plus Jahia ; par conséquent, il regardoit toujours les vases brillans qui le renfermoient. Le cheik se doutant de sa pensée, lui dit : ne croyez pas, mon fils, que je sois capable de boire du vin, je n'en ai fait apporter que pour vous. Le vin que nous buvons, nous autres cheiks, est un vin du paradis. Qu'on en apporte, dit-il. Aussi-tôt on lui présenta une bouteille d'or. Ce fut alors qu'ils se mirent à table ; & le cheik, au milieu du repas, lui donna de ce vin. Il trouva qu'il ressembloit à un cherbet, composé de sucre, d'ambre & de musc, & qui, par conséquent, avoit une odeur plus agréable que celle du vin. Plus Jahia voyoit de choses surprenantes, plus il étoit persuadé que le cheik surpassoit tous les autres prophètes. Ainsi, rien n'égalait le respect avec lequel il étoit devant lui. Pourquoi, lui dit le cheik,

êtes-vous toujours plongé dans des réflexions ,  
 au lieu de vous livrer au plaisir ?

Seigneur , lui répondit Jahia , l'excès de vos  
 bontés m'étonne ; je crains toujours que mon  
 bonheur ne soit un songe ; & je ne puis m'em-  
 pêcher de me rappeler une histoire , qui a quel-  
 que rapport avec ma situation. J'aime les his-  
 toires , reprit le cheik , & je trouve qu'elles  
 augmentent le plaisir de la table. Il le pressa  
 de la lui raconter , & Jahia commença en ces  
 termes :



## HISTOIRE

*D'un Derviche.*

**M**USTAPHA Pacha Stambol Effendi, ou prévôt de Constantinople, avoit engagé, plusieurs fois de suite, un assez grand nombre de ses amis, à souper chez lui. Il y avoit, dans cette compagnie, un derviche qui paroïssoit homme d'esprit, quoiqu'il n'eût jamais dit un seul mot, quelque propos que l'on eût mis en avant. Son silence parut si singulier, qu'il servit souvent d'amusement à tous les conviés, qui même en firent des plaisanteries. Mais on fut très-étonné, quand, au bout de quelque tems, le derviche éleva la voix, & pria tous ceux qui se trouvoient à table, de choisir un jour pour aller souper & se divertir chez lui. La crainte de faire mauvaise chère, fit balancer la compagnie; & quand elle accepta la proposition, ce fut en le priant de recevoir quelque argent, pour le mettre en état de faire une dépense qui paroïssoit au-dessus de son état; mais il le refusa; on fixa le jour, & on le pria de dire où il falloit se rendre. Il répondit qu'ils se trouveroient dans la mosquée de sultan Mehemmed, & qu'il leur serviroit de guide.

On fut exact au rendez-vous ; & on prit la précaution d'acheter en chemin plusieurs provisions , pour suppléer à la médiocrité du repas que l'on s'attendoit à trouver chez le derviche. Il parut dans la mosquée à l'heure qu'il avoit indiquée. Ce fut avec étonnement qu'on le trouva très - proprement vêtu , & paré d'un tablier de toile des Indes. Il reçut la compagnie avec une extrême politesse , & la conduisit chez lui. Sa maison parut un véritable palais ; & quand on fut auprès de la porte , on vit sortir trente pages , qui prirent les conviés sous les bras , & les aidèrent à monter dans une chambre , dont les sofas étoient couverts de drap d'or. Ces mêmes pages les précédèrent ensuite , pour les faire passer dans une autre pièce encore plus magnifique. On apporta devant chaque personne un brasier d'argent , avec leurs pelles & leurs pincettes de même métal. Quand on fut assis , on se regarda avec autant de honte que d'embarras , en se rappelant que l'on avoit apporté des provisions dans un palais si superbe ; & l'on convint de les jeter par la fenêtre , sans que le derviche pût s'en appercevoir. Quelque tems après , on dressa quatre tables d'argent ; la linge dont on les couvrit , étoit un tissu d'or. On servit à manger dans la plus magnifique porcelaine de la Chine. On apporta sur chacune de

Ces tables , trente plats différens ; & les pages n'oublièrent aucune des attentions qui pouvoient rendre leurs services agréables. Le dessert fut encore plus magnifique que tout ce qui l'avoit précédé. Les confitures étoient parfaites ; & le derviche , non content de tout ce que l'on en avoit mangé , voulut encore que tout le monde en emportât avec profusion.

Quand le souper , qui fut très-long , fut fini , on prépara des lits , qui répondoient à toute la magnificence que l'on avoit vue. Les couvertures & les draps étoient brodés en or ; & quand on fut prêt à se mettre au lit , le derviche apprit à toute la compagnie que ses pages étoient autant de filles , qu'il avoit destinées pour leurs plaisirs. Chacun choisit celle qui lui parut la plus agréable , & se coucha. Le sommeil succéda à leurs plaisirs ; mais quel fut leur étonnement , le lendemain en s'éveillant , de se trouver dans une tour ruinée , couchés sur la terre , couverts d'une mauvaise natte de jonc , n'ayant que des pierres pour traversins , avec une grosse bûche à leurs côtés. Pour leurs habits , ils étoient rangés auprès d'eux , dans l'état où ils les avoient laissés.

Ils eurent beaucoup de peine à sortir de ces ruines , & des borbiers qui les environnoient. Ils entendirent , en sortant de la tour , une voix

qui leur dit : ne vous mocquez point une autre fois de ceux qui gardent le silence. Le cheik, charmé de cette histoire, loua beaucoup la façon dont elle avoit été contée, & but plusieurs verres de son vin du paradis à la santé de Jahia, que tant de bontés rendoient confus. Ensuite il lui toucha dans la main, & lui dit : mon fils, mettez-vous à votre aise avec moi ; que votre visage soit ouvert comme une rose, & reconnoissez comme je fais la bonté de Dieu ; je vous ai demandé à lui, & il vous a accordé à mes prières. Ayez confiance en Dieu ; ayez confiance en ses ministres, qui en font les images vivantes ; imitez le marchand, dont parlent les annales des merveilles, & dont je vais vous conter l'histoire.





## HISTOIRE

*Du Marchand de Bagdad.*

UN marchand, qui partoit pour faire le commerce de l'Inde, vendit tout ce qu'il possédoit, & quitta son pays avec l'argent qu'il lui fut possible de rassembler. Après s'être recommandé à Dieu, dont il étoit grand serviteur, il fut d'abord assez heureux, & il ne fit aucune mauvaise rencontre; mais enfin il fut attaqué, à quelques journées de Masulipatan, par des voleurs, qui ne lui laissèrent rien, & qui le réduisirent, par conséquent, à la cruelle nécessité de demander l'aumône, pour se rendre à la ville.

Quand il fut arrivé, il s'informa avec soin de la maison du plus riche marchand de cette ville, & se rendit chez lui. Il lui raconta ses malheurs, & le pria de lui prêter mille sequins. Celui-ci voulut savoir s'il avoit des gages, ou quelque bonne caution à lui donner. Le marchand de Bagdad lui répondit : les voleurs ne m'ont rien laissé; mais vous ferez content de ma caution : c'est Dieu qui vous répond de ce que vous me prêterez. Le marchand de Masulipatan, touché de cette réponse, lui compta les mille sequins sur son simple billet, dans lequel, à la

vérité, ils voulurent énoncer l'un & l'autre, que Dieu étoit garant de cette somme.

Le marchand de Bagdad partit ; & l'argent qu'il avoit emprunté profita si bien, qu'au bout de l'année, il se trouva, dans Ormus, riche de cinq mille sequins. Il seroit parti pour satisfaire à l'engagement qu'il avoit pris ; car le terme étoit au moment d'expirer ; mais, par malheur, il étoit dans la mauvaise saison, & il n'y avoit aucun bâtiment qui voulût courir les risques de la mer. Il fut si touché de ce contre-tems, qu'il en tomba malade de chagrin. Enfin mettant toute sa confiance en Dieu, il prit un morceau de bois, le creusa, & y renferma mille sequins, avec une lettre adressée au marchand de Masulipatan, dont il étoit débiteur. Il goudronna très-exactement le morceau de bois, & le jetta à la mer, en disant : mon Dieu, vous êtes mon répondant ; daignez faire tenir cet argent à celui qui ne me l'a prêté que sur la foi de votre saint nom.

Dès-lors, la satisfaction d'avoir rempli ses engagements, lui fit retrouver sa première santé. Dieu voulut bien exaucer sa prière ; & ce même jour, le marchand de Masulipatan, en se promenant dans une chaloupe sur la côte, aperçut un morceau de bois, dont la forme lui parut singulière. Quelques-uns de ses esclaves voulu-

rent le prendre ; mais il les évitoit toujours ; enfin il s'en approcha lui-même , & le prit avec la plus grande facilité. Il fut très-étonné de voir son adresse écrite sur le goudron ; il l'examina avec plus de soin , l'ouvrit , & trouva l'argent & la lettre qui ne lui laissoit aucun doute , & qui lui fit admirer la puissance & la bonté de Dieu.

Quand la mauvaise saison fut passée , le marchand de Bagdad ; appréhendant que Dieu n'eût pas exaucé sa prière , prit avec lui les mille sequins qu'il avoit empruntés , & vint trouver celui à qui il les devoit. Mais d'aussi loin qu'il l'apperçut , il lui cria : celui qui avoit répondu pour vous , m'a fatisfait ; voilà votre billet déchiré ; vous n'avez plus à faire à moi ; c'est à Dieu. Reconnoissez tous les bienfaits que vous en avez reçus en l'adorant , & en le servant sans cesse.



## SUI TE DE L'HISTOIRE

*De Jahia & de Meimouné.*

**J**AHIA, pénétré de cette histoire, redoubla les assurances de son attachement pour le cheik, & de sa reconnoissance envers Dieu. C'en est assez, lui dit le cheik, avec un air de bonté. Alors il fit apporter un grand nombre d'habits royaux; & quand on les eut mis en pile sur le sofa: je vous fais présent de tous ces habits, dit-il à Jahia, & toutes mes esclaves sont à votre disposition; ce dernier trait fit rougir le jeune musulman. Mais, pour dissiper cet embarras, le cheik remplit un verre de ce vin céleste, & Jahia le but, sans presque savoir ce qu'il faisoit. Enfin le cheik s'étant apperçu que le vin commençoit à faire quelqu'effet sur la tête de son hôte, il fit prendre des instrumens à toutes ses esclaves, qui les touchèrent sur les modes les plus tendres, & destinés pour les chants amoureux. Jahia en fut si ému, qu'il commença à lever un peu plus les yeux, & à jouir de tous les plaisirs qui lui parurent comparables à ceux du sultan. Cependant il n'avoit pas encore assez bu, pour être absolument sans inquiétude; il n'osoit regarder les belles esclaves qui environ-

noient leur table. Le cheik, qui l'examinoit continuellement, & qui démêloit aisément ce qu'il pensoit, lui fit des reproches de cette retenue; &, lui versant encore à boire, il lui dit : ô mon fils, pourquoi ne regardez-vous pas ces esclaves? Ne vous ai-je pas dit qu'elles étoient à vous? Choisissez celle qui vous plaira le plus, & je vous la donnerai cette nuit auprès de vous. Jahia, dans la crainte que ces dernières paroles ne fussent dites pour pénétrer le fond de son ame, se jeta aux pieds du cheik, & lui jura qu'il n'étoit pas capable d'avoir le moindre desir pour les femmes de sa grandeur, & qu'il savoit trop le respect qu'il lui devoit. Que puis-je vous dire de plus, mon fils, répondit le vieillard, choisissez, je vous conjure; vous sentez bien que tous mes desirs sont éteints, & que ces esclaves, par conséquent, me sont inutiles: en un mot, tout ce que je demande à Dieu, c'est de vous voir des enfans, que j'aimerai plus que vous ne les aimerez vous-même.

Jahia se rendit à toutes ses instances; il regarda les esclaves, & en choisit une. Mais pour ne manquer à rien de ce qu'il devoit, il se jeta encore aux pieds du cheik, & lui dit: j'étois incapable d'avoir le plus foible desir pour les femmes de votre grandeur; mais puisque elle le veut absolument, je choisis celle qui est à côté

de moi. Le cheik lui répondit, de l'air du monde le plus satisfait : je rends grâces à Dieu de ce que vous avez si bien choisi, je vois que vous avez le discernement bon ; vous pouvez donc le regarder comme un présent de Dieu, & comme un effet de sa bonté ; tout autre choix ne m'auroit pas fait le même plaisir ; car elle est Circaissienne ; approchez, Meimouné, approchez, lui dit-il ; & la prenant par la main, il la donna à Jahia, avec cinq mille sequins, qu'il fit apporter dans un bassin, en ajoutant : c'est pour m'avoir tenu compagnie cette nuit, que je vous fais tous ces présens. Regardez-moi toujours comme votre père ; ne me quittez jamais, & tous mes vœux seront remplis. J'irai demain prier le cadi de Scutari de venir ici, pour vous faire, en sa présence, une donation générale de tous mes biens ; vous ne pouvez encore en imaginer l'immensité ; pour moi, content de vivre avec vous, je ne ferai plus occupé, dans ma retraite, que du service de Dieu. Ces paroles ne laissèrent plus aucune espèce d'inquiétude dans l'esprit de Jahia. Et regardant tous ces biens comme un effet de la bonté de Dieu, il dit au cheik : Quand je vivrois mille ans à votre service, mon seigneur & mon père, ce ne seroit point encore assez pour reconnoître vos bienfaits. Soyez bien assuré que je vous ferai parfai-

rement attaché jusqu'au dernier soupir. Ils se firent l'un à l'autre des sermens & des protestations d'amitié, qui les occupèrent en buvant une bonne partie de la nuit. Enfin Jahia ne pouvant plus se soutenir, le cheik ordonna que l'on attachât un rideau brodé, au-dessus d'un des sophas, que l'on apportât des couvertures d'or & de soie, & que l'on tendît un lit d'argent. Quand tous ses ordres eurent été exécutés avec une diligence incroyable, le cheik lui dit : mon fils, je veux que vous vous mettiez au lit avec votre épouse ; un des plus grands plaisirs de la vieillesse, est celui de marier ses enfans ; vous m'appartenez l'un & l'autre, ainsi je jouis en ce moment de la satisfaction de vous unir. Jahia ne résista pas ; Meimouné & lui furent bientôt couchés, & le vieillard sortit de la chambre.

Dès qu'il fut assez éloigné pour ne pouvoir l'entendre, la belle esclave dit à Jahia, en soupirant : jeune homme, tu n'as pas encore long-tems à vivre, songe à ton salut. Ce discours rendit à Jahia tout son sens-froid. Il trembla de tout ses membres, & conjura cependant Meimouné de lui expliquer cette énigme. Je m'intéresse à ton sort, lui dit-elle ; je sens de l'amour pour toi, & cet amour redouble encore l'horreur que m'ont toujours inspiré les crimes que l'on commet ici. Me promets-tu, continua-t-elle, de



m'emmener avec toi, & de ne me point abandonner, si je puis te délivrer du danger que tu cours ? Jahia lui promit tout ce qu'elle voulut ; il accompagna sa promesse des sermens les plus sacrés. Et l'esclave se fiant absolument à lui : tu vas connoître, poursuivit-elle, le comble du crime & de la méchanceté ; l'un & l'autre sont réunis dans la personne de ce vieillard ; mais si tu veux conserver ta vie, il faut faire exactement ce que je te prescrirai. Le cheik va revenir, & toutes les fois qu'il t'appellera, ne répond point. Il m'ordonnera de t'éveiller, je ferai semblant de lui obéir, ne dis encore rien, demeure dans le lit, & tu seras témoin de tout ce qui se passera. Jahia lui promit sans peine d'exécuter ses ordres, & de suivre ses conseils.

Quelque tems après, le cheik vint derrière un des rideaux ; il appella Jahia, qui ne répondit point. Il dit à Meimouné de l'éveiller ; mais elle l'assura que ses efforts étoient inutiles ; tu as les cordes pour l'attacher auprès de toi sur le sofa, lui dit-il ; songes que j'ai d'autant plus de précautions à prendre ; qu'étant, pour ainsi dire, seul d'homme dans ma maison, j'ai à présent quinze prisonniers. Que deviendrois-je, si on leur donnoit la liberté ? Gardes-le donc avec soin, & songes qu'il y va de ta vie. En disant ces mots, il rentra dans son appartement.

Jahia cependant éprouvoit tous les mouvemens de la frayeur ; & quand Meimouné n'entendit aucun bruit dans la maison , elle lui dit : leve-toi maintenant , je veux te faire voir en quel lieu ton malheur t'a conduit. Il lui obéit ; elle le prit par la main , pour le faire descendre un petit escalier ; & quand ils furent au bas , elle lui dit de regarder par une ouverture qui se trouvoit à la muraille. Il aperçut une prison très-obscuré , qui renfermoit quatorze prisonniers de différens âges , & qui tous avoient des chaînes , qui les retenoient par le col , les mains & les pieds. Le jeune homme , qui portoit la lanterne devant le cheik , quand Jahia l'avoit rencontré , entra en ce moment dans la prison. Les prisonniers s'écrièrent en le voyant : pour-quoi nous fait-on souffrir dans cet horrible lieu ? Le cheik nous a trompés , en nous donnant cinq mille sequins , & le choix d'une de ses esclaves ; il nous a pris tout ce que nous avions , & nous a mis aux fers ; faites-nous mourir au plutôt , continuoient-ils ; la mort au moins terminera nos douleurs. Le jeune homme leur répondit : vous ne portez ces chaînes que pour avoir témoigné du repentir de vos fautes , & de l'amour pour la vie religieuse , & cependant avoir bu du vin que le cheik ne vous a présenté que pour vous éprouver. Ce n'est pas tout encore ; il vous a offert

des

des femmes, & vous avez voulu en abuser. C'est pour vous punir de ces fautes énormes, qu'il vous a mis dans les fers; je n'en puis délivrer qu'un chaque nuit, foyez tranquilles; votre tour viendra, dit-il aux autres. Pour lors il en prit un, & l'emmena.

Meimouné dit à Jahia, que tout ce qu'il venoit de voir, jetoit dans un trouble extraordinaire: le cheik va passer dans la chambre où nous étions; il faut y retourner promptement. Jahia se laissa conduire; ils se couchèrent, & quelques momens après, il vit en effet entrer le cheik; il étoit pour lors en déshabillé, & prêt à se mettre au lit. Il dit à Meimouné, d'une voix terrible: voilà le tems de conduire en prison celui qui est couché avec toi. Elle lui répondit, qu'il pouvoit s'en reposer sur elle, & qu'elle feroit son devoir. Le cheik appella le jeune homme qui le servoit, & lui dit d'entrer; ce qu'il fit aussi-tôt. Il parut avec un tablier, & de grands couteaux à sa ceinture. Il conduisoit celui qu'il venoit de tirer de prison, après avoir eu la précaution de lui mettre un bâillon, pour l'empêcher de crier. Il le mit tout nud jusqu'à la ceinture, par l'ordre du cheik; ensuite il lui donna un coup de couteau, qui l'ouvrit depuis le nombril jusqu'à la gorge. Il tira son cœur, qu'il coupa en deux parties, & le présenta à son

maître. Il nettoya & balaya la place, avant que d'emporter le corps. Cependant le cheik ayant pris le cœur de cet infortuné musulman, l'essuya avec une éponge, & l'avalala tout entier; il but un grand verre de vin, & dit encore à Meimouné : attache bien Jahia; prends garde sur ta tête qu'il ne t'échappe. A peine avoit-il achevé ces mots, qu'il tomba sur le sofa, endormi du plus profond sommeil.

Jahia, voyant que le cheik ne pouvoit s'apercevoir de rien, se jeta aux pieds de Meimouné, & la conjura d'achever ce qu'elle avoit si bien commencé, & de lui sauver la vie, en lui procurant la liberté. Meimouné, qui le vouloit éprouver, lui répondit : je t'ai promis de te délivrer; mais je ne voudrois pas demeurer exposée à toute la fureur, & au ressentiment du cheik. La hauteur des murs, & la disposition de la maison, rendent ma fuite presque impossible. Je ne veux ma liberté qu'avec vous, reprit Jahia, avec vivacité; & j'aime autant mourir, que de me séparer de vous. Puisque tu me témoignes de si tendres & de si généreux sentimens, lui répliqua la belle esclave, je te promets de ne te point quitter, de te délivrer, ou de périr avec toi. Cette tendre assurance ranima l'espérance de Jahia. Meimouné s'habilla promptement, tandis qu'il en faisoit autant de son côté; ensuite elle

le prit par la main, & le conduisit dans une chambre; elle en ouvrit la fenêtre, & lui dit: les branches de ce grenadier nous aideront à descendre dans le jardin. Je vais chercher la clef d'une petite porte qui s'y trouve; demeure ici, tu ne m'attendras que le moins qu'il me sera possible; tu peux t'en rapporter à l'amour que j'ai pour toi.

Quand Jahia se trouva seul, il s'abîma dans une mer de pensées. La crainte de tout ce qui pouvoit arriver, si Meimouné ne réussissoit pas; les sentimens qui l'attachoient à elle, & le spectacle affreux dont il avoit été témoin, l'agitoient tour à tour. Mais, ce qui l'affligeoit le plus, c'étoit de n'avoir point d'armes pour se défendre, en cas d'accident. Enfin la belle esclave parut, en portant deux gros paquets; elle lui donna la main, pour l'aider à descendre par la fenêtre; elle lui remit les deux paquets, & lui dit de l'attendre encore quelque tems au pied de l'arbre. Il ne fut pas long-tems sans entendre du bruit, & sans voir l'arbre agité; il fut bientôt rassuré par la voix de la tendre Meimouné, qui lui dit: fuyons, mon cher Jahia, nous n'avons point de tems à perdre. Ils ouvrirent la petite porte du jardin, & sortirent heureusement; Jahia chargé des deux paquets, & Meimouné d'une petite boîte.

Ils arrivèrent sans obstacle à la maison de Muhammed, qui n'avoit pas encore quitté ses amis; ils frappèrent à la porte : une vieille esclave leur ouvrit, & ils entrèrent dans la chambre des étrangers, où Jahia rendit grâces à Dieu de l'avoir délivré d'un aussi grand péril. Il s'abandonnoit aux transports de sa joie, & témoignoit à Meimouné tous ceux de sa reconnoissance; mais cette belle fille étoit triste, & soupiroit sans cesse. Qu'avez-vous donc, lui dit-il, ame de mes pensées, que pouvons-nous desirer? ne sommes-nous pas hors de tout danger? O mon cher Jahia! lui répondit-elle, je te croyois plus raisonnable; peux-tu jouir d'une aussi grande tranquillité à quatre pas d'un homme aussi méchant que le cheik? Songes donc qu'il joint des richesses immenses, au crédit que lui donne sa réputation de sainteté; il employera l'un & l'autre pour nous retrouver, & nous serons perdus sans ressource. Il dort en ce moment; mais quand il ne nous trouvera plus à son réveil, il ira t'accuser au cadi de Scutari d'avoir porté du vin, & cette seule accusation suffira pour te faire arrêter. Quant à moi, il me réclamera comme son esclave; en un mot, nous devons nous attendre à tout ce que sa cruelle imagination peut inventer dans la rage, le désespoir, & le danger auquel notre fuite l'expose. Mettons-nous

donc à l'abri de sa fureur , & passons à Constantinople , avant que le jour paroisse ; nous n'avons point d'autre parti à prendre. Sur ces entre-faites , Muhammed arriva , & son premier soin fut de demander à la vieille esclave des nouvelles de son ami Jahia. Elle lui répondit , qu'il étoit dans la chambre des étrangers. Muhammed ne voulut point le troubler , & il se coucha lui-même.

Meimouné cependant continuoit toujours ses instances , pour engager Jahia à passer à Constantinople. Mais il lui répondoit : si la chose dépendoit de moi , brillante lune du monde , je passerois la mer dans le moment même , & je ferois bien autre chose pour votre simple satisfaction. Mais la chose est impossible , tous les bateaux sont retirés à terre ; toutes les portes de la ville sont fermées : ce n'est pas tout encore , si le bostangi-bachi , qui fait la garde pendant la nuit , apperçoit un bateau sur mer , avant que le jour soit déclaré , ignorez-vous qu'il le fait couler à fond sans aucun examen ? Attendez donc quelques momens ; reposez-vous ; le jour ne peut être éloigné ; croyez que je ne puis être tranquille , lorsque je vous saurai dans l'inquiétude. Ces paroles engagèrent Meimouné à prendre un peu de patience ; & Jahia profita de ce tems , pour lui demander ce qui pouvoit engager



le cheik à manger ainsi le cœur de ceux qu'il faisoit mourir.

Pendant le cours des trois années que j'ai passées chez lui , répondit-elle , je l'ai vu , tous les jours , faire exactement la même chose ; les grandes richesses qu'il possède , sont composées de tout ce qu'il prend à ceux qu'il attire chez lui ; & ce qui l'engage à exercer sur eux la barbarie dont tes yeux ont été témoins , c'est une maladie qu'il a eue autrefois , & qui l'empêche de goûter aucun repos : le cœur d'un homme peut seul calmer l'agitation de ses esprits.

Meimouné n'étoit pas assez attentive à satisfaire la curiosité de Jahia , pour n'avoir pas entendu la chant du premier coq. Aussi-tôt elle se leva , & prenant sa petite cassette , elle se mit en devoir de sortir , & Jahia fut obligé de prendre les autres paquets , & de la suivre.

Ils sortirent , sans faire rien dire à Muñammed , & se trouvèrent bientôt au bord de la mer. Mais ne trouvant aucun bateau , ils furent obligés de se promener quelque tems sur le rivage , Ils apperçurent enfin la lumière d'un homme qui pêchoit . Jahia le conjura d'une voix plaintive , de venir à terre. Le pêcheur , étonné d'entendre parler à une heure à laquelle il ne passoit jamais personne , fut saisi de crainte , & ne douta point que ce ne fût un esprit qui lui parloit. Aussi-tôt

il se mit en prières ; mais Jahia, devenu éloquent par l'envie que Meimouné avoit de s'embarquer, lui parla si bien, lui promettant surtout de lui donner ce qu'il voudroit exiger, que le vieillard les reçut dans son bateau. Meimouné prit d'abord un sequin dans sa cassette, & le lui donna ; ils lui dirent de faire semblant de continuer sa pêche, & de s'approcher toujours de Constantinople, où ils abordèrent, au moment que l'on appelloit à la prière du matin. Jahia, toujours plus tranquille & plus content, prit le chemin de sa maison, & trouva sa mère déjà levée, qui leur ouvrit la porte ; charmée de revoir son fils, & contente de le voir avec une femme, car il n'amenoit ordinairement que des jeunes gens de ses amis : ils se reposèrent une partie du jour ; ils mangèrent ce que la bonne mère de Jahia leur avoit apprêté ; ils examinèrent les paquets & la cassette. Les uns renfermoient les habits de Meimouné ; ils étoient magnifiques, & l'autre, l'argent qu'elle avoit pu amasser au service du cheik, dont elle avoit été hazinadar (1). Mais Jahia, plus ébloui de sa beauté, dans les transports de son amour, lui ayant témoigné l'empressement de ses desirs, & l'envie qu'il avoit de n'être jamais séparé

---

(1) Ou trésorière.

cruel , en l'époufant , elle lui dit avec tendresse :  
 tu n'es pas sage , mon cher Jahia , & la raison a  
 bien peu d'empire sur toi. Nous ne sommes pas  
 encore échappés du danger , & tu veux m'épou-  
 ffer ? Tant que le cheik le plus cruel & le plus  
 dangereux de tous les hommes , aura un souffle  
 de vie , je ne consentirai point à tes desirs. Jahia ,  
 qui ressentoit pour elle l'amour le plus vif , fut  
 pénétré de son refus , & lui dit : je serai donc  
 toute ma vie malheureux , ma chere Meimouné ;  
 car enfin Dieu seul peut délivrier le monde d'un  
 aussi méchant homme , & dont le pouvoir me  
 fait trembler. Cependant il me paroît impossible  
 qu'il nous découvre dans le quartier éloigné que  
 nous habitons ? Pourquoi mettez-vous un terme  
 insupportable à mon bonheur ? Ne pourrois-je entre-  
 prendre de nous venger ? Parlez , pour vous  
 rassurer , je suis capable de tout. Meimouné ,  
 prenant alors la parole , lui répondit : si nous  
 étions au centre de la terre , le cheik nous y  
 trouveroit , pour nous immoler à sa fureur ;  
 songes donc quelle peut être la vengeance d'un  
 hypocrite démasqué. Pour moi , je t'avoue que  
 je n'aurai jamais un moment de repos , tant que  
 je te serai exposé à un si grand danger. Cepen-  
 dant si tu veux m'en croire , nous pourrons peut-  
 être nous soulager de cette cruelle inquiétude ,  
 & vivre tranquilles , sans éprouver d'autres trou-

bles que ceux que l'amour pourra nous causer. Ne me voyez jamais, soleil de ma pensée, reprit Jahia avec transport, si je ne fais exactement ce que vous m'ordonnerez. Je suis rassurée par cette réponse, lui répondit Meimouné; il faut trouver moyen de faire avertir ton ami Muhammed, & l'engager à venir nous parler. Jahia s'offrit pour aller le chercher; mais son amante lui représenta combien la valeur déplacée étoit une témérité inutile à leur situation. Tu me fais souvenir, ajouta-t-elle, des vers persans de Gelaledin Rumi, qui disent qu'un chameau monté sur un minaret, s'écria : je suis ici caché; ne découvrez pas le lieu de ma retraite. Mais, pour bannir absolument cette idée de son esprit, elle le fit souvenir qu'il avoit juré de faire tout ce qu'elle lui ordonneroit. Dans le moment il écrivit à son ami, & bientôt il arriva.

Meimouné, couverte de son voile, le fit asseoir sur le sofa, lui conta le danger que son ami avoit couru. Il s'écrioit à tous momens : saint prophète, Dieu permet-il que d'aussi grands infidèles puissent paroître à la vue du soleil ! Mais quand, à la fin de l'histoire, elle nomma le cheik Ebulkiar, & l'accusa d'être l'auteur de tant de cruautés, il ne put jamais se le persuader. Comment voulez-vous, disoit-il, qu'un homme qui fait ses cinq prières; qui donne aux

pauvres ; qui prêche l'observation de la loi ; plus encore par un exemple continuel , que par les explications qu'il fait sans cesse du saint Alcoran : qui paroît enfin un des plus grands favoris du saint prophète , puisse commettre d'aussi grands crimes ? J'ignore , reprenoit Jahia , si ce vieillard est cheik , & si celui que tu penses est le même dont Meimouné te parle : car je ne l'ai jamais vu qu'une fois. Comment pouvoir en douter , reprenoit Meimouné , avec une espèce d'impatience ? Je suis son esclave depuis trois ans ; chaque jour mes yeux ont été témoins d'une nouvelle cruauté. Assurément , interrompit Muhammed , un génie infidèle vous aura fasciné les yeux , pour faire tort à la réputation du plus saint homme de nos jours. Qu'il soit cheik ou non , lui dit alors avec emportement la tendre Meimouné , il y a un tel homme qui commet de pareils crimes , & qui met en danger les jours de ton ami. Comment peux-tu balancer un moment ? La cause de Dieu & l'intérêt de l'amitié ne sont-ils pas capables de te toucher ? J'examinerai , lui répondit Muhammed : j'observerai la conduite du cheik ; mais sans en être bien convaincu , je ne tremperai point mes mains dans le sang de l'ami de Dieu. Meimouné voyant qu'elle ne pouvoit rien obtenir de plus , & que l'amitié ne pouvoit l'em-

porter, dans l'esprit de Muhammed, sur les impressions de l'hypocrisie : promets-nous au moins, & jures sur le saint Alcoran, de nous garder le secret, dit-elle en s'écriant ; c'est à celui qui aime le mieux Jahia de le délivrer. Muhammed fit le serment, & revint à Scutari. Le lendemain Meimouné sortit avec sa cape, & se rendit au Bazar, dans le quartier des tailleurs ; elle choisit un habit complet d'icoglan, dont elle fit le marché, & le cacha sous sa cape avec quelques autres emplettes. Pendant les deux ou trois jours suivans, son cœur étoit ferré, son esprit étoit agité ; elle ne répondoit même aux instances & aux empressemens de Jahia, que par un attendrissement & un air affligé, dont elle accompagnoit ses refus, qui continuoient de mettre son amant au désespoir. Enfin, quand elle crut la chose nécessaire, elle sortit entre la première & la seconde prière. Jahia, qui ne la vit point revenir quoique la nuit approchât, éprouva la plus cruelle inquiétude. Sa mère, touchée de l'état où elle le voyoit, lui dit : qu'as-tu donc, mon fils ? Hélas ! ma mère, lui répondit Jahia, Meimouné ne revient point. Il n'appartient jamais à une femme de donner des conseils à un homme, reprit-elle ; mais si tu as perdu cette aimable fille, tu l'as assurément bien mérité. Les femmes ne veu-

lent pas être traitées avec tant de douceur ; elles abusaient toujours des égards que l'on a pour elles, & sur-tout de la liberté qu'on leur donne. Je suis fort trompée, continua-t-elle, ou tu ne verras plus Meimouné. Ah ! ma mère interrompit Jahia, elle ne ressemble point aux autres femmes ; son cœur est plus pur que la rosée du matin. Je le souhaite, lui répondit la mère ; mais tu l'aimes ; elle t'assuroit des mêmes sentimens ; rien ne vous contraignoit ici ? Qui pouvoit l'empêcher de t'en donner des preuves ; ou de t'épouser, comme tu l'en as si souvent pressée ? Pourquoi avoit-elle l'air de plus en plus sérieux & occupé ? Pourquoi a-t-elle apporté ici, avec un grand mystère, un habit d'homme, un cangiar, & d'autres choses que j'ai trouvées cachées sous le sofa, & qui n'y sont plus aujourd'hui ? Sois assuré mon fils, qu'elle a trop d'esprit pour faire quelque chose sans dessein. Ah, ma mère, interrompit Jahia à son tour, je suis perdu ; je tremble. Meimouné aura voulu sans doute.... Il n'osa pas en dire davantage, dans la crainte de découvrir son secret. Aussitôt malgré son trouble & son agitation, il baïsa la main de sa mère, prit son sabre & partit. Un moment plus tard, il n'auroit plus trouvé de bateau pour passer à Soutari. En effet, il arriva dans l'instant que le



jour tomboit ; il s'assit sur le bord de la mer , & ne prenant conseil que de son amour , sans vouloir demander le moindre secours à un ami aussi prévenu que Muhammed , il résolut d'attendre le cheik au passage , & de l'attaquer malgré les deux esclaves dont il étoit ordinairement accompagné ; le chagrin , l'inquiétude & les allarmes que ce barbare avoit donnés à sa chère Meimouné , son bonheur retardé , les jours de ce qu'il aimoit sans cesse exposés à la plus cruelle vengeance , suffisoient pour le déterminer au parti qu'il prenoit. Mais l'espérance qu'il eut en Dieu , & la prière qu'il lui fit ne lui laissèrent plus aucune inquiétude , & lui représentèrent le sacrifice d'un monstre en cruauté , comme l'action la plus agréable au saint prophète. Ces idées le conduisirent jusqu'à l'heure de la dernière prière. Quand elle fut arrivée , il alla dans la rue où il avoit rencontré le cheik ; il le trouva qui l'avoit déjà devancé , & qui retournoit chez lui avec un homme , qu'il jugea sans peine être une victime qu'il conduisoit , & qui lui parut être d'une assez grande taille. Il fut étonné de son extrême diligence , & il n'osa courir après lui , d'autant qu'il entendoit encore parler & marcher dans les rues & dans les maisons voisines. Cependant il le suivit à tout hasard , & joignit l'es-

clave qui marchoit derrière lui dans le cimetière qu'il étoit obligé de traverser. Il profita d'un détour , & lui porta un si grand coup de sabre , qu'il lui fit voler la tête sans qu'il proférât une seule parole. Dans l'instant même , il prit son talpache (1) , jeta son turban , & joignit le cheik , dans le moment qu'après avoir dit à son ordinaire : ouvrez , c'est moi : on lui ouvrit la porte , & Jahia le suivit sans rien dire , & sans avoir été reconnu. Il profita de l'obscurité , pour traverser le salon de l'entrée , & se cacher dans un coin de la cour , résolu de tout entreprendre , & de tomber sur le cheik , après avoir séparément attaqué ses esclaves. Il entendit les apprêts du souper ; il en suivit tous les instans ; il vit apporter les présens ; il distingua les voix & les instrumens que touchoient les esclaves , & regardant le sommeil du cheik comme un instant plus favorable , il attendoit , avec la plus vive impatience , le dénouement d'une telle aventure. Enfin l'on fit coucher l'étranger avec l'esclave qu'il avoit choisie ; & fort peu de tems après , il entendit les cris perçans d'une femme qui demandoit du secours. Il demêla la voix du cheik qui appelloit son esclave , & qui lui disoit d'apporter ses armes. Au milieu

---

(1) Bonnet doublé de peau.

de ce désordre , il crut reconnoître la voix de sa chère Meimouné. Rien alors ne le put retenir ; il monta le petit escalier qui l'avoit autrefois conduit à la prison ; il poussa la porte de la chambre avec tant de force qu'il l'enfonça & qu'il parut devant le cheik au moment qu'il se jettoit sur un homme couché , pour lui arracher un poignard dont il étoit armé , pendant qu'une femme paroissoit dans le même lit baignée dans son sang : Tu périras malheureuse , s'écrioit le cheik ; & je vais jouir du sensible plaisir de la vengeance. L'amour & la justice qui m'ont conduit , devoient être plus heureux , reprit alors Meimouné , de sa voix naturelle ; j'ai fait mon devoir ; tu peux faire le tien. Jahia ne lui en donna pas le tems ; plein de l'emportement que produit l'amour allarmé pour ce qu'il aime , il mit le sabre à la main , & saisissant le cheik par la barbe , il le perça de plusieurs coups. Au moment que son esclave favori lui amenoit un prisonnier pour l'immoler , selon sa barbare habitude , Jahia courut à lui , & le punit de tous ses crimes , malgré les couteaux dont il étoit armé. Alors tombant aux genoux de Meimouné , il eut peine à la reconnoître , tant la couleur qu'elle avoit mis sur son visage apportoit de changement à sa figure. La voir en cet état , & la trouver dans la maison du cheik , étoit

lui prouver tout ce qu'elle avoit fait de tendre & de généreux. En effet, c'étoit Meimouné elle-même, qui, sous l'habit d'un homme, s'étoit présentée sur le passage du cheik, & qu'il avoit emmenée souper chez lui. Jahia voulut exprimer sa reconnoissance & son amour, & Meimouné lui dit : il n'est pas tems encore de nous abandonner à la joie ; quel seroit notre sort si l'on nous trouvoit dans ce lieu d'horreur ? Si le cadi nous y surprenoit, comment lui persuader notre innocence ? J'ai fait périr cette malheureuse, ajouta-t-elle, parce qu'elle ne m'a point avertie des desseins barbares du cheik, & que sa mort m'étoit nécessaire pour assurer ta vie & la mienne. Jahia coupa les cordes qui lieoient le malheureux prisonnier, & qui, préparé au triste sort qui l'attendoit, embrassa cent fois les genoux de son libérateur. Ils descendirent ensemble à la prison, pour donner la liberté aux autres musulmans, que le cheik destinoit à ses cruels repas. Pendant que Meimouné reprenoit ses habits, le liège qu'elle avoit mis dans ses botines la faisoit paroître de la plus grande taille : le changement d'habit, la couleur qu'elle avoit sur le visage, & le soin avec lequel elle avoit déguisé sa voix, persuadèrent aisément à Jahia, combien il lui avoit été aisé de tromper le cheik lui-même.

Meimouné

Meimouné fit venir devant elle tous les prisonniers, & leur dit de commencer par prendre tout ce qui leur avoit appartenu, & dont le cheik s'étoit emparé. Elle donna la liberté à toutes les filles esclaves; ensuite elle fit plusieurs paquets d'argent, de bijoux & de pierres. Mais la maison étoit si pleine de richesses, qu'après avoir pris tout ce qu'ils pouvoient emporter, après avoir donné aux esclaves & aux prisonniers tout ce qu'ils voulurent prendre, ils laissèrent encore une quantité prodigieuse de choses d'une très grande valeur. Meimouné fit jeter le corps du cheik & celui des deux esclaves, dans le même puits dont il faisoit usage pour la sépulture des bons & fidèles Musulmans, qui périssoient par ses ordres tous les jours, & depuis si long-tems; ces soins la conduisirent au jour. Alors ils sortirent de ce lieu d'horreur & d'exécration; ils en fermèrent la porte & se séparèrent. Jahia ne voulut point aller trouver Mohammed; e'eût été lui reprocher la foiblesse de son amitié, & sa prévention pour les hypocrites.

Ces tendres amans arrivèrent à Constantinople, sans aucun inconvénient. Jahia conjura Meimouné de faire son bonheur, & de se donner à lui pour toujours. Elle lui répondit: j'y con-

sens à présent de tout mon cœur, mon cher Jéhî : nous donnerons un repas auquel nous inviterons l'iman, & nous nous marierons, suivant la volonté du grand prophète.

La noce se fit le vendredi suivant, d'une façon convenable à l'ancienne fortune de Jahia ; car il ne voulut pas quitter sa profession ; mais il employa convenablement à son état, l'argent que Meimouné lui avoit apporté, & celui qu'il avoit pris chez le cheik. Ainsi, fort à leur aise, & ne voulant point s'élever au-dessus de leur première fortune, ils passèrent doucement leur vie, & vécurent heureux.

A peine Moradbak eut-elle cessé de parler, que le roi qui commençoit à être plus touché de sa beauté, & de son mérite, que de ses histoires, & qui prenoit encore plus de plaisir à la voir qu'à l'entendre, lui dit, qu'il sentoit insensiblement le calme se répandre dans son ame ; & ce n'est pas sans doute à tes histoires, ajouta-t-il obligamment, que je dois la tranquillité dont je commence à jouir ; car celle que tu viens de me conter m'a pénétré d'indignation. Je ne veux jamais souffrir de cheiks dans mes états ; en du moins, je prétends que si l'on en rencontre quelqu'un la nuit dans

les rues, il soit mis en prison pour un an ; mais quel goût ce malheureux giaour (1) trouvoit-il à manger des cœurs d'hommes ; je veux pour dissiper toutes les idées noires que ce récit m'a données, & que ta présence seule a adoucies, que tu me racontes, demain, quelque histoire moins tragique que quelques-unes de celles que tu m'as contées jusqu'ici, & sur-tout que cette dernière. J'aurai l'honneur de vous conter demain l'histoire de la corbeille, reprit Moradbak en se retirant. La corbeille soit, lui répondit Hadjadge, &, le lendemain, elle commença l'histoire suivante.

---

(1) Infidèle, terme de mépris & d'horreur.





## HISTOIRE

*De la Corbeille.*

**L'**HISTOIRE ancienne nous fournit l'exemple d'un jeune roi, nommé Kemfarai, recommandable par toutes sortes de bonnes qualités ; il n'étoit occupé que du bonheur de ses sujets. La justice étant l'unique règle de ses actions, les pauvres avoient encore plus d'accès auprès de lui que les riches. La connoissance du passé, qui forme ordinairement les grands princes, faisoit l'objet principal de son étude. Ainsi, dans le dessein de n'ignorer aucuns des événemens considérables qui arrivoient dans les royaumes d'Asie, il avoit fait bâtir un caravansérail, que l'on pouvoit, avec raison, regarder comme un palais superbe. C'étoit là qu'il recevoit les étrangers. Ce prince aimable les faisoit servir de sa propre table ; ils avoient des esclaves de l'un & de l'autre sexe, qui n'étoient destinés qu'à prévenir leurs desirs & leurs besoins. Les étrangers arrivoient donc dans sa capitale de toutes les parties du monde, sans avoir d'autre assujettissement que celui d'entretenir le roi de leurs propres aventures, ou de celles dont ils avoient connoissance.

C'est ainsi que le roi couloit tranquillement ses jours filés d'or, & qu'il régnoit heureusement dans un monde où tout est périssable. La fortune, lassée enfin de le combler de ses faveurs, qu'il méritoit si parfaitement, l'abandonna.

Le repos de son ame, la tranquillité que ses bonnes actions répandoient sur toute sa personne, enfin cette aimable gaieté, sans laquelle on ne le voyoit jamais, l'abandonnèrent aussi; une agitation que rien ne pouvoit calmer, une profonde inquiétude, & une continuelle préoccupation d'esprit succédèrent à l'humeur la plus aimable; ses yeux perdirent leur vivacité; la pâleur s'empara de son teint: bientôt il parut comme une belle rose, qui fait le matin l'ornement d'un jardin, & que l'intempérie de l'air flétrit, & fait mourir presque au moment qu'elle a vécu; enfin, l'altération de sa santé & celle de son esprit, persuadoient à tous ses courtisans, que, malgré sa grande jeunesse, ils auroient bientôt le malheur de pleurer sur son tombeau, lorsqu'une suite imprévue le déroba sous d'un coup aux yeux de ses sujets. Les grands de son royaume ne négligèrent rien pour s'instruire de son sort; mais voyant que tous leurs soins étoient inutiles, ils se déterminèrent à former un conseil, qui gouvernât pendant son absence, qui duroit depuis douze lunes, lorsqu'on le vit re-

passière au moment que l'on s'y attendoit le moins. Il étoit vêtu de noir ; sa tristesse étoit excessive ; aucun objet ne pouvoit l'adoucir. Enfin son insensibilité n'avoit jamais eu d'exemple.

Les grands du royaume & ses vassaux, vinrent recevoir ses ordres ; mais il ne voulut leur en donner aucun. Son indifférence étoit si grande, qu'il ne démêla point l'attachement singulier, dont ses sujets lui donnoient tant de preuves. Cependant il étoit si fort aimé, que le conseil ne voulut point élire d'autre roi, & qu'il résolut d'attendre pendant dix ans que le prince eût retrouvé son esprit, son caractère sensible, enfin toutes les qualités qui l'avoient fait adorer. Et quelques instances que l'on pût faire, pour l'engager au moins à demeurer dans sa capitale, on ne put rien changer au parti qu'il avoit pris de s'en éloigner. Mais, voyant qu'il lui étoit impossible de faire accepter son abdication, il se retira dans une petite maison, bâtie sur une montagne solitaire, qu'il choisit pour finir ses jours, sans autre compagnie que celle d'une de ses filles, nommée Zabîbé. Cette princesse l'aimoit de l'estime, de l'amitié la plus tendre : sa beauté, sa jeunesse & son esprit, étoient en elle moins recommandables en elle que sa piété, & son attachement pour le saint alcoran, qu'elle avoit étudié par cœur.

On ignoroit le sujet des chagrins du roi ; il avoit constamment refusé d'en instruire tous ceux qui avoient été à portée de lui faire des questions. Après avoir été quelque tems dans sa retraite, il tomba dangereusement malade, sans vouloir être servi & soulagé que par les soins de sa chère Zahidé, qui redoubla ses prières, pour obtenir la guérison d'un frère qu'elle chérissoit uniquement. Son amitié ne l'aveugla point sur l'inutilité de tous les remèdes ; & voyant l'approche du moment fatal qui alloit lui fermer la paupière, elle s'approcha de son lit, & le conjura, par les sentimens qu'il avoit pour elle, de lui confier le sujet de sa tristesse. Prince, que les malheurs ont accablé, lui dit elle, pourquoi ne voulez-vous pas m'apprendre le sujet de vos douleurs ? Ces douleurs que vous ressentez, mon cœur les ressent au centuple ; daignez prendre quelque confiance en moi ; je trouverai peut-être quelque remède à vos maux. Qui sait même si le grand prophète, touché de ma douleur, ne m'inspirera pas le moyen de vous soulager ?

Le roi lui répondit, en poussant de profonds soupirs : mon histoire est plus longue que celle de Feredbaad (1), & plus triste que celle de

---

(1) Consolation dans l'assidion ; c'est un autre nom de Fâli & Fâtan, & surnomme Tenoukhi, ou Tenouf, un tîba des arabes.

Warrakweazra (1). Je veux bien cependant accorder ce que vous me demandez, au tendre soin que vous prenez de moi, & à l'amitié que vous m'avez toujours témoignée. Je vais donc vous apprendre le sujet de mes malheurs : vous allez favoir comment j'ai passé en un instant de la joie à la tristesse, & comment enfin mon cœur a ressenti les coups redoutables du glaive de douleur. Tout ce que je pourrai vous dire, ne vous donnera jamais qu'une légère idée de mes aventures ; il n'y a pas de termes assez forts pour exprimer ce que j'ai vu ; mais vous le voulez, je vais vous satisfaire.

Vous savez que dans les tems heureux de ma vie, je passois une partie des journées avec des étrangers, qui me recontoient, ou leurs propres aventures, ou celles dont ils avoient pu s'entretenir. Dans le nombre des voyageurs qui remplissoient sans cesse mon caravansérail, je trouvois une espèce de derviche, vêtu de noir. Malgré la tristesse de ses vêtements, sa figure étoit aussi intéressante, que sa conversation étoit agréable ; elle me paroissoit même, selon la façon de parler d'un de nos poëtes, comme une

---

(1) C'est un roman écrit en vers persans, qui contient les amours de Warrak & d'Alzra, deux célèbres amans, qui ont vécu avant Mahomet.

mer de charmes, dans laquelle je me plongeois avec plaisir. C'étoit un jardin de roses, qui répandoit une odeur d'amitié, dont mon cœur étoit épris. Enfin j'étois enchanté des histoires qu'il me racontoit, tant l'art de bien parler lui étoit naturel; mais il refusoit toujours de m'apprendre par quelle raison il étoit plongé sans cesse dans la plus profonde rêverie, & ce qui l'engageoit à porter un si grand deuil. Je ne négligeois rien pour le séduire par mes présens: je lui donnai des habits superbes, des ceintures de diamans, des bourses d'or & d'argent; en un mot, je mis en usage tout ce que j'imaginai capable de l'engager à me satisfaire: ma persévérance & mon importunité le touchèrent plus encore que mes présens. Vous voulez donc, me dit-il enfin, avec un redoublement de douleur, vous voulez savoir ce qui m'est arrivé. Il me seroit plus aisé de vous expliquer l'histoire de l'oiseau Anka (1), que de vous persuader mes malheurs;

---

(1) C'est un oiseau que les Persans appellent Rimurg, & les Arabes Anka. C'est ce que nous traduisons par griffon: cet oiseau, selon les orientaux, est monstrueux: il parle toutes sortes de langues. Il est raisonnable, & il est capable de religion. Thamurath, le troisième monarque de Perse, de la première dynastie, selon les Pichdatiens, fut transporté sur cet oiseau dans les régions imaginaires. Les orientaux disent que depuis long-tems, cet oiseau s'est retiré sur la

désirez bien plutôt que de telles aventures soient à jamais oubliées, & craignez sur toutes choses de vouloir en être convaincu par vous-même. Je continuai mes instances; je redoublai mes careffes, & voici ce qu'il me raconta.

La ville de Medhouchan est située dans le royaume de la Chine; presque tous ceux qui l'habitent, sont célèbres par leur tristesse; ils ne quittent jamais le noir; & tous les étrangers, que leur malheur, ou la plus grande témérité, attirent dans cette ville, trouvent difficilement les moyens de lier aucune société. Enfin, ce n'est que dans cette ville que l'on peut s'instruire du malheur que j'éprouve; c'est-là que l'on peut trouver le juste sujet de mes douleurs, & de la passion dont mon cœur est déchiré; & que l'on pourra se convaincre de la vérité de mon état, que tous les récits ne pourroient persuader. En relevant ces mots, le derviche me salua, prit tous les présens que je lui avois faits, & me laissa tourmenté de la plus grande curiosité.

L'obscurité de cette histoire, & le peu de détails dont elle avoit été accompagnée, ne

---

montagne de Kef, qui entoure le monde, & que cet endroit est un monde. C'est ce qui les empêche d'être autant vanhoit il va à en liguer la doctrine des arka, ou vous donne de très nouvelles.



fervirent qu'à redoubler le desir que j'avois, d'apprendre & de connoître des choses singulières. Je ne fus donc plus occupé que de l'envie de juger par moi-même d'une chose aussi peu commune ; & le desir qui fut la source du changement de mon caractère, s'accrut au point, que je ne pus m'empêcher d'entreprendre le voyage de Medhouchan. J'emportai beaucoup de pierreries ; je partis déguisé, & je pris le chemin de la Chine avec une satisfaction sans égale ; je fis une diligence incroyable. Les soins que je m'étois donnés pour n'être reconnu de personne, me réussirent parfaitement. Enfin, j'arrivai dans le royaume de la Chine, où la plus funeste curiosité me conduisit avec une ardeur inconcevable. La vue de cette nouvelle terre me charma, puisqu'elle devoit satisfaire ma curiosité ; je ne fus pas long-tems sans trouver une nombreuse caravane à laquelle je me joignis ; elle me conduisit au milieu de ce grand empire ; je la quittai pour suivre le chemin de la ville de Medhouchan, où j'arrivai après avoir souffert avec joie, toutes les fatigues d'un si long & si pénible voyage.

Presque tout le peuple de cette ville étoit en effet vêtu de noir, comme le derviche me l'avoit annoncé ; la tristesse la plus profonde régnoit de tous les côtés ; on n'y recevoit aucun accueil ;

on n'attiroit aucun regard ; & tous ceux qui portoient le deuil , marchotent pour vacquer à leurs affaires , les yeux baissés , la tête couverte de leur bonnet , & pour ainsi dire enfoncés dans leurs habits. Je fus donc obligé de passer plusieurs jours dans le caravensérail , où j'étois descendu , sans avoir d'autre occupation que celle de me promener continuellement dans la ville , & de chercher quelqu'un qui voulût répondre à mes questions. J'avois employé tous les moyens possibles pour entretenir ceux que je voyois vêtus de deuil ; mais ils ne m'écouteoient pas , ou ne me répondoient que par un soupir. Je me persuadai avec raison , qu'un homme qui ne feroit point en deuil feroit plus en état de me répondre. Ainsi je fis connoissance , au bout de quelques jours , avec un jeune marchand ; il étoit assable & fort poli pour les étrangers ; il chantoit à merveille , & jouoit également bien de plusieurs instrumens ; son visage étoit plus beau que le soleil. Il fut si content de ma conversation , qu'après m'avoir fait beaucoup d'honnêtetés , il voulut absolument me conduire dans sa maison. J'acceptai ses offres ; & le premier jour que j'y vins loger , il donna un grand repas , où je fus traité avec autant de goût que de magnificence. Je devins en peu de tems son ami & son confident. Et voyant qu'il étoit

toujours les questions , que ma curiosité m'en-  
 gageoit à lui faire , sur la tristesse & le deuil  
 que je voyois répandus dans la ville , j'embrassai  
 un jour ses genoux , & je le suppliai par l'hos-  
 pitalité qu'il exerçoit avec tant de générosité à  
 mon égard , de m'instruire , & de ne pas rendre  
 inutile un aussi grand voyage , & que je n'avois  
 entrepris que dans cette intention. Ce jeune  
 homme m'écouta avec beaucoup de chagrin , &  
 me répondit , avec le ton de l'amitié & de l'in-  
 térêt : cessez , mon frère , de vouloir être instruit  
 d'une chose qui ne peut que vous causer une  
 peine infinie ; imitez-moi ; je n'ai jamais voulu  
 la connoître par moi-même ; l'état auquel j'ai  
 vu réduits ceux qui tentoient cette aventure ; la  
 gaieité & leurs agrémens perdus , m'ont rendu  
 sage à leurs dépens. Soyez-le , je vous conjure  
 par mes conseils ; comptez que ce que vous me  
 demandez ne peut vous être que dangereux ,  
 sans vous être d'aucune utilité. Ce refus ne  
 faisant qu'augmenter encore ma curiosité , je lui  
 contai mon histoire ; je ne lui cachai point mon  
 état. Cet aveu lui fit avoir plus d'égards à mes  
 prières : il eut compassion de mon opiniâtreté ,  
 & me dit avec un souris amer , mais plein de  
 complaisance : ô l'ami de mon cœur , on ne peut  
 vous expliquer ce mystère ; pour en être instruit ,  
 il faut sortir de la ville ; c'est alors , suivant ce

que l'on m'en a dit , que tout sera dévoilé à vos yeux. Partons dans ce moment , lui dis je avec vivacité. Il eut pitié de mon état ; il me précéda , je le suivis. Nous arrivâmes dans un lieu désert assez près de la ville. La solitude de ce canton inspiroit une secrète horreur. Quand nous eûmes marché quelque tems , nous trouvâmes un palais ruiné , au milieu duquel on voyoit une corbeille suspendue par une corde , qui paroïssoit attachée à la partie la plus élevée d'un dôme à moitié ruiné. Le jeune marchand me présentant la corbeille , & me regardant avec des yeux baignés de larmes : placez-vous , me dit-il , dans cette corbeille ; & puisque vous le voulez absolument , déliez le nœud qui embarrasse votre cœur. A peine y fus-je entré , que je me vis enlevé avec la rapidité d'un éclair ; elle étoit égale à celle du griffon , qui prend son essor dans le plus haut des airs. Je fus en un instant si prodigieusement élevé , que bientôt je touchai le ciel : je voulus regarder la terre : mais quel fut mon étonnement , en voyant que cet univers , auparavant si vaste pour moi , ne me paroïssoit qu'un point. Ce fut alors que je me repentis de ma témérité ; mais il n'étoit plus tems ! De qui pourrois-je attendre du secours au milieu des airs ? Je m'abandonnai donc au désespoir , & je baissai la

tête, en disant à la fortune : frappe, cruelle ; je suis prêt à recevoir tes coups.

J'étois dans cette terrible situation, quand la corbeille s'arrêta dans un lieu de délices, & se posa au milieu d'un jardin, qui surpassoit en beauté le soleil même. Je descendis promptement d'une voiture qui m'avoit causé tant d'allarmes ; aussi-tôt elle s'éleva dans les airs, & je la perdis de vue. Jugez si mon inquiétude fut bientôt changée en plaisir, quand je me trouvai dans un lieu dont la terre étoit émaillée de mille différentes fleurs, & dont le mélange présentoit un spectacle agréable, pendant que l'odorat jouissoit des parfums les plus rares. Je rendis mille actions de grâces à Dieu, qui m'avoit conduit aussi heureusement dans ce charmant paradis. Après avoir traversé ce jardin, j'en trouvai un second qui n'étoit rempli que de roses. Mille oiseaux témoignoiént, par leurs chants, le plaisir qu'ils sentoient à l'habiter. On voyoit, au milieu de ce second jardin, un grand bassin, dont les eaux, plus claires que le crystal, se répandoient avec un doux murmure, dans un nombre infini de canaux, qui n'étoient bordés que de roses & de violettes. Les vents doux & rafraîchissans caressoiént les fleurs de ce jardin de délices ; & de superbes peupliers paroissoient fiers de l'ombre

qu'ils lui donnoient. Le fond du bassin étoit plus clair que les flambeaux que l'on porte devant les rois de l'Inde; & ses bords étoient ornés des plus riches tapis; on en voyoit de brodés en or; d'autres de brocatelle; d'autres enfin, dont le goût surpassoit la magnificence. On découvroit dans un coin du jardin, un trône d'or, couvert d'une tente de satin, environnée des plus superbes sofas; un grand nombre de vases remplis de cheibet & des vins les plus exquis, étoient placés aux deux côtés de ce trône; la délicatesse des tables que l'on voyoit dressées à l'ombre de ces beaux arbres, sembloit le disputer avec le luxe & la magnificence; elles étoient couvertes d'un nombre infini de mets délicieux, plus destinés à ranimer un voluptueux, qu'à réparer les forces d'un voyageur. Je ne fus pas long-tems sans appaiser la faim & la soif ardente dont j'étois dévoré. Après avoir réparé mes forces épuisées, je rendis encore grâces à Dieu de toutes ses bontés; & je choisis l'ombre d'un peuplier, pour goûter les charmes du repos dont j'avois besoin, & pour réfléchir, sans trouble, sur tout ce que je voyois d'opposé aux idées que le derviche & le marchand m'avoient voulu donner. Je ne pouvois concevoir leur erreur, car ils m'avoient paru trop honnêtes gens pour vouloir en imposer.

imposer : enfin , comme on se flatte aisément , je me persuadai que j'éprouvois des distinctions , qu'aucun autre n'avoit encore méritées.

Le soleil étoit remplacé par la nuit la plus obscure ; & Poiseau de la lune avoit cessé ses agréables chants , quand je me réveillai. Je vis alors paroître , à travers l'obscurité des arbres , plusieurs flambeaux , dont la lumière étoit plus brillante que celle des étoiles ; j'entendis un bruit confus dans les airs , & j'aperçus un grand nombre de vierges , dont la beauté me parut admirable ; leur modestie , relevée par mille agrémens , auroit attendri les cœurs les plus insensibles , & leur éclat surpassoit celui des anges même ; leur sein étoit blanc , & sentoît aussi bon que le jasmin ; leurs sourcils ressembloient à des arcs bandés ; leurs visages étoient plus brillans que la lune ; & leurs beaux cheveux flottoient négligemment sur leurs épaules , dont la blancheur faisoit honte à l'ivoire même , & que les anges auroient désirées & enviées. Le ciel & la terre sembloient , par leur profond silence , rendre hommage à ces beautés. Chacune de ces vierges portoit un flambeau plus blanc que la neige ; & cette lumière servoit à distinguer tant de graces & de merveilles. Au milieu de ce divin cortège , j'aperçus une princesse superbement vêtue , dont la beauté surpassoit de beaucoup la



magnificence ; elle répandoit au loin l'éclat le plus brillant. Les esprits célestes eurent honte d'eux-mêmes en la voyant ; ses yeux étoient semblables à ceux d'un jeune cerf ; elle avoit les cheveux aussi noirs qu'une Indienne , & le teint aussi blanc qu'un Grecque. Elle s'avança avec autant de graces que de majesté , & se plaça sur son trône d'or. Aussi-tôt elle détacha son voile , qui flottoit jusques-là sur ses épaules , & toutes les vierges qui la suivoient , semblables à des étoiles , se tinrent debout en présence de cette brillante lune ; elles étoient uniquement occupées des ordres que pouvoit donner cette rose de beauté. Au premier desir qu'elle témoigna , elles dressèrent des tables , qu'elles couvrirent de confitures ; les plats d'or & d'argent parurent en un moment de tous côtés , & leur éclat étoit balancé par le crystal qui renfermoit les liqueurs , dont le brillant égaloit celui des diamans du Mogol. Quelques-unes des belles vierges s'empressoient à servir la princesse ; les autres sembloient se disputer l'honneur de charmer ses oreilles par la musique la plus tendre & la plus mélodieuse. Elles avoient différens instrumens , dont elles jouoient si parfaitement , que les anges même brisèrent , de jalousie , leurs harpes dans le ciel. Cependant cette reine des belles , cette tendre rose ne disoit pas un seul

mot ; les vins exquis , & le son des instrumens , furent , pendant quelque tems , son unique plaisir. Enfin elle leva ses beaux yeux , & s'adressant à une des vierges de sa suite , elle lui dit , avec un son de voix délicieux : allez promptement parcourir ce jardin ; si vous y trouvez quelqu'étranger , conduisez-le devant moi. La belle vierge , après avoir salué profondément la princesse , quitte sa place , & parcourt le jardin , comme un vent léger qui donne la vie aux fleurs & aux fruits. Elle fit plusieurs tours inutiles ; mais enfin elle me trouva au pied d'un peuplier que je n'avois point quitté. Elle s'approcha de moi , & me dit , en me saluant : levez-vous , étranger , la princesse vous demande. Je lui obéis sur le champ ; je la suivis , & j'arrivai promptement devant le trône de la princesse. Je l'assurai que je me trouverois heureux d'être le dernier de ses esclaves ; ensuite croisant mes bras sur mon estomach , je demurai debout devant cette divine beauté. Je n'osois la regarder ; & l'étonnement que ses charmes m'avoit causé , me mettoit hors de moi-même. La princesse ne fut pas long-tems sans m'adresser la parole avec une douceur infinie , & sans me donner toutes les marques de politesse & d'amitié , en me disant : prenez place sur le sofa ; rassurez-vous : nous ne méprisons point les étrangers qui ont autant

de politesse, & qui paroissent avoir autant d'esprit que vous en témoignez. Son discours me parut si sincère, que je lui obéis. Alors elle me fit présenter un vase rempli d'une liqueur si délicieuse, que je me sentis un homme nouveau, aussi-tôt que je l'eus avalée. Ainsi j'oubliai sans peine toutes les impressions tristes que l'on m'avoit données, pour m'empêcher de voir un si beau lieu. La princesse fit recommencer la musique; les musiciennes se placèrent autour d'elle; leurs flûtes & leurs timbales m'obligèrent à les interrompre à tous momens par mes applaudissemens; leurs *rébals* inspiroient la tendresse, & leurs harpes sembloient inviter à une amitié mutuelle. Pendant ce tems, deux jeunes esclaves faisoient passer à la ronde des coupes d'or, remplies de vins exquis. Et bientôt après, ces beautés se levèrent, & dansèrent avec autant de graces & de précision qu'elles en avoient mis dans leur musique. Tantôt elles interrompoient leurs pas, en buvant à la santé l'une de l'autre; & tantôt en se donnant mille baisers tendres & voluptueux. Le vin leur donna bientôt une agréable rougeur, qui les embellissoit, & qui relevoit encore la blancheur de leur sein. La tête de ces belles vierges étoit ornée de bonnets mollement penchés sur leurs oreilles; & sans cesse elles se donnoient ou recevoient mille baisers d'amitié.

La joie & les plaisirs sembloient avoir établi une éternelle demeure dans leurs cœurs ; elles remplissoient l'air de tous les sons qui peuvent marquer la joie douce & le contentement de la volupté ; & , malgré leurs plaisirs , elles me témoignoiēt sans cesse , par leurs regards , la joie qu'elles avoient de me voir.

Cependant , la reine des belles , me regardant avec bonté , me fit plusieurs questions , auxquelles je répondis d'une façon qui parut la satisfaisante. Elle voulut savoir mon nom & mon pays ; je ne lui cachai rien. Elle me demanda par quelle raison je m'étois livré à tenter cette aventure. Je lui avouai combien le derviche avoit excité ma curiosité par son récit , & que depuis ce tems , le monde m'étoit devenu insipide , sans avoir pu résister à l'envie de juger par moi-même d'une chose qui faisoit de si grandes impressions sur ceux qui en avoient été témoins. Mais ce qui m'étonne , ajoutai-je , c'est son silence sur un objet aussi admirable & aussi surprenant que vous , belle princesse. Je n'en suis point étonnée , me répondit-elle : presque tous ceux qui viennent ici sont enchantés par les plaisirs de la table , ou de la musique , ou de la danse , ou bien , enfin , par la beauté de mes esclaves. De plus , croyez-vous que je daigne les entretenir ? Je la remerciai d'une

préférence aussi flatteuse ; je l'assurai que je voudrois employer toute ma vie à la servir & à l'adorer ; & je remarquai que ces protestations la faisoient tomber dans la rêverie. Prenez part aux plaisirs que l'on goûte ici , me dit-elle , & souvenez-vous de moi , si jamais nous sommes séparés. Comment , reine de beauté , pourrois-je vous oublier , pendant que tant de gens indignes de vous , soupirent & gémissent d'en être éloignés ? Ce n'est pas moi qu'ils regrettent , me dit elle ; je vous le répète encore , & je ne leur en fais point mauvais gré ; ce sont les plaisirs. Comment peut-on les séparer de vous , repris-je avec vivacité ? N'êtes-vous pas tous les plaisirs ensemble ? Vous m'en dites trop pour persuader , reprit la princesse : nous nous verrons demain ; cet agréable jardin est destiné pour ma promenade , & pour mes soupers. Toutes les vierges que vous voyez sont à mon service , & vous pouvez librement disposer de celles qui vous plairont le plus. Je voulus refuser une proposition qui déplaçoit à mon cœur , & qui s'opposoit si fort aux sentimens qu'elle m'avoit inspirés ; je lui rémoignai , par les plus tendres regards , combien elle m'avoit enflammé. Contentez-vous , me dit-elle , de ce que j'ai fait pour vous ; n'ayez aucune impatience , & soyez bien persuadé que si vous vous laissez jamais emporter à des desirs

immodérés, vous en ferez la triste victime. Je lui promis tout ce qu'elle voulut, dans la crainte de perdre ce qu'elle m'accordoit. Je vous repète encore, me dit-elle, que je vous abandonne toutes les vierges qui sont à mon service; choisissez hardiment; modérez avec elles ce feu qui vous embrase; il vous est même ordonné de vous en servir; c'est une loi qui vous est nécessairement imposée, puisque vous vous trouvez ici. Alors mon imagination se remplit de tous les plaisirs dont j'espérois bientôt éprouver la réalité; mon cœur étoit plongé dans une mer de plaisir & de joie. La princesse se retira, & toutes les vierges de sa suite, semblables aux Pleïades, la suivirent; mais celle dont elle m'avoit ordonné de faire choix, demeura. Je lui donnai la main; nous nous couchâmes sur le sofa, & nous y passâmes la nuit au milieu des plaisirs, en buvant à longs traits l'eau du bonheur & de la vie: mais toutes ces délices n'envyroient point mon ame; l'idée de la princesse m'occupoit pleinement. Quand le soleil parut sur l'horizon, & qu'il commença à dorer les montagnes, la beauté qui venoit de parfumer mon ame de l'odeur agréable de la volupté, me dit en me quittant: nous nous reverrons ce soir, si vous me choisissez. Je n'eus pas le tems de lui répondre; elle prit sa course, & s'éloi-

gna. L'idée de revoir la princesse ne me quittant point de tout le jour, je le passai seul assis au bord d'un des canaux, sans autre consolation que celle des vins exquis, & d'une promenade délicieuse. Je me livrai à toutes les espérances que les idées de la veille me donnoient pour le soir, & ces idées se présentoient à mon esprit avec autant de variété & de rapidité que les eaux du ruisseau, dont le murmure m'entretenoit sans m'occuper. Mon cœur sembloit quelquefois toucher au moment du bonheur; quelquefois il s'en trouvoit éloigné, & prévoyoit toujours avec crainte des obstacles insurmontables. Grand Dieu ! me disois-je à moi-même, je suis arrivé au port de la félicité; j'ai trouvé sans peine le grand trésor. Mais hélas ! Je n'en ai pas bien profité; je n'ai peut-être goûté cette source abondante de vin, que comme une eau commune & sans goût; mille pensées agitoient sans celle mon esprit. Enfin, à force de compter les momens, & de me recommander une patience, qui ne venoit point, la nuit arriva, & je vis paroître les flambeaux dont la lumière brillante devoit éclairer tout le monde. Je me sentis hors de moi, en appercevant la reine des belles, précédée de sa charmante cour, & j'allai promptement me jeter à ses pieds. Cette beauté divine me témoigna plus de bonté & de tendresse



que la veille ; elle voulut absolument me faire asseoir sur son trône à ses côtés , & je fus obligé de lui obéir. On dressa des tables , on présenta les coupes , & la reine des belles but elle-même à ma santé. Cette nouvelle faveur me fit aussi-tôt prosterner à ses pieds ; & l'amour qui m'enflammoit ne pouvant plus se contenir , je la conjurai de me donner sa main , pour éteindre par cette eau le feu qui s'étoit enflammé dans mon cœur. Alors cette aimable princesse jetant sur moi un regard plein de feu , accompagné d'un souris agréable , me témoigna par cet éloquent silence , qu'elle ne me voyoit point avec indifférence. En même tems elle me donna sa joue à baiser. Je la trouvai semée de lys & de roses ; & n'étant plus maître de mes transports , je me jetai sur elle , en baisant non-seulement ses joues , mais encore ses lèvres plus rouges que du corail. Un aussi grand bonheur ne me laissa plus aucun usage de raison : je disois sans honte & sans retenue , tout ce qu'un amour & des desirs sans bornes me pouvoient inspirer. Reine des amoureux , lui disois je , que vous êtes bienfaisante pour un étranger , qui n'est pas plus digne que je le suis de vos bontés ! Mais que dis-je ? Je vous appelle bienfaisante , tandis que vous êtes le bienfait même. Peut-être encore je m'exprime trop foiblement. Qui

êtes-vous donc , belle des belles ? êtes-vous un ange , ou un esprit céleste ? êtes-vous un soleil ou l'étoile brillante du firmament ? Satisfaites , je vous conjure , une curiosité si bien fondée. La princesse alors , en levant la tête avec toutes les graces & les agrémens possibles , me dit : n'abusez point , je vous conjure , de mes bontés. Non , belle reine ; est-ce en abuser que de les ressentir & de les mériter ? Alors , elle me donna sa main droite ; & me regardant , avec un visage plein de douceur & de charmes , elle me passa la gauche sur le col , en me disant : vous me plaisez ; mais foyez toujours modéré avec moi. Alors on nous apporta des vins délicieux , & les mets les plus recherchés ; les verres de crystal ressembloient à des narcisses ; on les fit passer à la ronde : ils animèrent la joie dans tous les cœurs de ces soleils de beauté. Elles se couvrirent de précieux cafetans , & formèrent des chœurs de danses & de chants , & les musiciennes firent entendre des airs charmans par eux-mêmes & par leur variété. Ces belles vierges , qui buvoient abondamment , furent bientôt enflammées , & perdirent enfin la force & la raison. Elles se retirèrent à l'écart , pour prendre quelque repos. La reine des belles étant demeurée seule avec moi , me prodigua mille baisers. Voilà une belle occasion , disois-je en moi-

même; j'ai su me retenir hier, j'ai obéi; on veut récompenser ma patience. Cette espérance, dont mon esprit étoit flatté, me fit recommencer mes instances. Je me jetai encore à ses pieds; je les embrassai tendrement; j'accompagnai ces muettes protestations d'amour, de mille soupirs ardents; bientôt je ne me reconnus plus: cependant rompant à la fin ce cruel silence. Ah! s'il se pouvoit, lui dis-je, avec un transport furieux d'amour, s'il se pouvoit, belle reine, que je misse cœur sur cœur, ame sur ame; si je pouvois enfin jouir de vous librement, que je. . . . J'en aurois dit beaucoup davantage; mais elle me coupa la parole. Est ce ainsi, me dit-elle, ingrat que vous êtes, que vous remplissez vos engagements, & que vous répondez à la façon dont je vous distingue? Quelle confiance puis-je prendre en vous? Quelle assurance puis-je avoir de votre réserve & de votre obéissance? Je vous ai choisi pour être mon ami; je vous ai comblé d'attentions & de complaisances: cependant vous êtes assez cruel pour attenter à mon honneur: mes baisers & mes caresses sont-ils trop peu pour vous? Je lui répondis aussi-tôt: beauté sans pareille, divinité du monde, regardez le triste état où m'a réduit le feu qui me dévore; je ne soupire qu'après l'heureux moment, où je boirai cette eau délicieuse dont vous êtes la source. Le

glaive de douleur, ou plutôt le trait empoisonné de l'amour, a fait une blessure incurable dans mon cœur. Vous êtes l'eau de Zulal (1); quel est le malade qui ne fût guéri à l'instant, en buvant de cette eau? Enfin, quel est celui qui, brûlé d'une soif ardente, ayant dans la main une goutte de vin, préféreroit de se laisser consumer, au plaisir de la boire? La princesse ne me laissant pas le tems de continuer, me dit d'un air irrité : vous êtes un indiscret; vous êtes un insensé, qui ne connoissez pas le prix de mes bienfaits; vous refusez la consolation que je cherche à vous donner, pour modérer votre impatience, dans l'espérance de vous conserver aussi long-tems que je le pourrai. Je vous livre mes vierges, pour appaiser le feu dévorant qui brûle votre cœur, & qui tourmente votre esprit; elles ont toutes un teint plus blanc que la neige; leur bouche est vermeille; leurs lèvres ressemblent à du corail; l'éclat de leurs dents, comme un beau fil de perles, est encore relevé par celui de leurs yeux, plus brillans que les astres; cependant vous êtes insensible à leurs beautés? & vous n'avez aucun égard pour tout ce que j'exige de vous! Beauté ravissante, maîtresse universelle des

---

(1) Zulal signifie de l'eau douce, claire & délicate, telle qu'on la boit dans le paradis,

cœurs, lui répondis-je tendrement, foyez persuadée que je suis plus reconnoissant qu'on ne le peut être, des bienfaits dont vous m'avez comblé; mais je ne puis m'empêcher de vous aimer, & de vous adorer. Vous daignez me rappeler le souvenir des belles vierges que vous m'avez offertes; mais les étoiles peuvent-elles se comparer au soleil? Les saints peuvent-ils entrer en aucune comparaison avec les esprits célestes & éternels? Non, charmante enchanteresse des cœurs; non, je vous l'avoue, je fais plus de cas d'une de vos paupières, que de toutes ces beautés ensemble. Celui qui a vu le jardin de votre beauté, ne doit plus souhaiter de boire de l'eau du doux Keufer (1). Pauvre & triste que j'étois, je suis venu me réfugier auprès de ma princesse & de ma reine; tout étranger que je suis, j'ai le bonheur de jouir du cœur de ma charmante reine. Beauté sans pareille, amante bienfaisante, tout ce que je possède, je le tiens de votre bonté: vous êtes maîtresse de mon cœur; je suis un malheureux étranger; ordonnez de mon sort; tout ce que vous déciderez. . . . Mais, hélas! m'est-il donc impossible de mériter de vous les sublimes faveurs? La princesse pre-

---

(1) C'est un des fleuves du paradis de Mahomet; son eau est plus blanche & plus douce que le lait.

nant alors la parole , me dit en soupirant : quel funeste desir ! Vous êtes le plus infortuné de tous les hommes ! A quelle erreur votre cœur se laisse-t-il emporter ? Vous m'aimez , dites-vous ; pourquoi donc vous opposez-vous à mes desseins ? Pourquoi voulez-vous semer ainsi dans une terre stérile & ingrate ? Tout en moi est à votre disposition ; je ne réserve qu'une chose , que vous ne pouvez pas raisonnablement exiger , & que je ne puis vous accorder sans honte : fuyez plutôt ; évitez-moi , ou vous êtes le plus insensé de tous les hommes ; cessez de me demander ce que je ne puis vous accorder ; craignez de goûter un plaisir d'un moment , le reste de votre vie ne seroit plus qu'un continuel enchaînement de malheurs & de chagrins. En disant ces mots , elle me jeta tendrement ses beaux bras au col , en me conjurant d'oublier ce qui devoit faire le malheur de ma vie. Je voulus encore lui représenter l'état violent de mes desirs , & lui faire quelques instances ; mais elle me répondit toujours d'une manière si déterminée , que j'étois hors d'état de lui répondre ; elle me donnoit des espérances pour l'avenir ; elle l'embellissoit par l'idée de l'accomplissement de mes desirs. Enfin , m'ayant rendu le plus amoureux de tous les hommes , elle prit la main d'une de ses vierges , qu'elle appella , la mit dans la mienne , & se retira ,

pour aller goûter les douceurs du sommeil, en me recommandant de me consoler de son absence avec ce charmant objet. Je passai le reste de la nuit avec cette belle esclave, & je goûtai, par pure obéissance, les plaisirs insipides que peut goûter un cœur véritablement épris d'un autre objet. Je voulus même redoubler mes caresses, pour être plus en état d'obéir le lendemain à la princesse.

Au lever du soleil, cette belle vierge qui auroit mérité d'être aimée pour elle-même, prit congé de moi, & disparut comme celle de la veille, pour rejoindre ses compagnes, & courut avec la légèreté d'un vent impétueux qui ne fait que passer. Je me trouvai donc encore seul dans ce jardin, dont la solitude me parut plus insupportable. Différentes pensées m'occupèrent; mais elles avoient toutes la princesse pour objet. Je l'ai trop tourmentée par mes prières & mes instances, disois-je: ce beau cyprès ne voudra plus revenir dans ce jardin. Aussi-tôt, d'autres idées succédant à celles-ci, je me flattois qu'elle ne me réduisoit à un aussi triste état, que pour éprouver la tendresse & la sincérité de mon amour. Grand Dieu! peut-elle en douter, m'écriois-je aussi-tôt? Mais que dis-je, reprenois-je à l'instant, je cherche à me faire de vaines illusions; elle ne m'a point trouvé assez tendre; j'ai paru



peut-être trop sensible aux vins délicieux qu'elle m'a fait offrir ; je devois mépriser les esclaves qu'elle m'a données ; elle doit me regarder comme un homme emporté par les plaisirs des sens. Sans doute elle s'opposera à tout ce que je pourrai lui demander ; elle fera plus ; elle s'éloignera de moi , & je ne la verrai jamais. Je me suis abusé ; ce qui étoit d'or , je l'ai rendu d'argent. Je me suis laissé tromper par les fausses caresses de cette cruelle. J'ai cru lui plaire : que n'ai je point pensé de sa constance ? Mais hélas ! le poison de sa vue me fera mourir. Alors je me frappois la tête , en maudissant le jour où je m'étois abandonné à un amour si funeste , & je me faisois des reproches les plus amers. Ce fut ainsi que je passai cette seconde journée. Et quand le ciel fut éclairé de ses brillantes étoiles , j'aperçus les belles suivantes de la princesse qui s'avançoient à l'ordinaire dans le jardin avec leurs flambeaux. La reine de beauté paroïssoit au milieu d'elles , comme un cyprès élevé , qui , portant sa tête superbe jusqu'aux nues , domine sur les autres qui l'entourent. Alors le feu de l'amour recommençant à m'embraser avec plus de force que jamais , je me jetai à ses pieds avec autant de précipitation qu'un torrent rapide qui tombe du haut d'un rocher. Elle parut touchée de mon empressement ;

& m'aidant à me relever, avec un air de complaisance & d'amitié, elle me donna la main, & me plaçant encore sur son trône à ses côtés, elle ordonna, selon la coutume, que l'on préparât le festin. Les tables furent aussi-tôt dressées & servies; les danses, les chants & le concert d'instrumens se firent encore entendre; le vin commençoit déjà à animer toutes les vierges, & à repolir le miroir de leurs cœurs, que les chagrins pouvoient avoir ternis, lorsque la reine de beauté leur ordonna de s'aller reposer. Ainsi me trouvant seul avec elle, je ne fus pas long-tems sans recommencer mes caresses & mes instances, en répandant des larmes que l'amour seul étoit capable de faire verser. Je me souviens même que je lui dis, avec toute la tendresse & la soumission possible : ô soleil éclatant, ô mer de beauté, quel mal peut faire une fourmi dans une si grande quantité de sucre? Quel dommage peut causer une abeille dans un parterre de fleurs? J'étois mort sans vous; vous m'avez ressuscité par l'eau de la vie. Voudriez-vous à présent me plonger dans le cœur le glaive du désespoir? Vous m'avez élevé jusqu'au ciel par la bonté avec laquelle vous m'avez reçu; & vous opposez à présent à tout l'empressement imaginable, à tous les desirs les plus vifs, un refus qui m'abaisse jusqu'au centre de la terre.

Je vous conjure par l'hospitalité que vous avez si généreusement exercée à mon égard , de me faire arriver au comble de mon bonheur. Pourquoi , me répondit-elle , votre impatience vous fait-elle courir à votre perte ? Quelqu'un qui en use avec vous comme je fais , qui ne vous a encore rien refusé , pourroit-il vous faire une pareille injustice , pourroit-il même vous causer la peine la plus légère , s'il ne s'y trouvoit obligé ? Un jour vous obtiendrez ce que vous avez tort de me demander aujourd'hui ; je vous en donne ma parole ; votre amour ne peut être encore satisfait avec moi. O beauté sans pareille , m'écriai-je en soupirant , le tems est inconstant ; les jours & les nuits ne sont pas toujours les mêmes ; & la fortune est bien changeante. Quand on a tant d'esprit que vous en avez , on doit sentir que la plus grande folie est celle de laisser échapper une occasion favorable ! Pourriez-vous révoquer la parole que vous m'avez donnée ? Non , vous n'êtes pas capable de me tromper. Pourquoi donc la retarder ? Pourquoi , charmante reine , ne la pas exécuter cette nuit ? Pourquoi vous excuser plus long-tems , & me proposer des retardemens dont je ne puis comprendre les motifs ? Le tems est comme un vent impétueux qui peut détruire en un moment , la moisson de mon amour. Que

deviendrois-je , si mon bonheur & si mes espérances s'évanouissoient ? Je ne puis souffrir la vue de vos esclaves ; vous seule m'avez captivé ; ayez pitié de l'état auquel vous m'avez réduit ; accordez-moi le plaisir que j'ai tant d'envie de goûter. Je ne puis plus me contenir ; ma patience est à bout ; j'ai trop souvent manqué une si belle occasion ; je ne ferai pas la même faute aujourd'hui , & je satisferai ma passion , quoi qu'il m'en puisse arriver. Ses prières & sa résistance furent inutiles ; en dussai-je mourir , je voulois posséder ce charmant trésor.

Cette beauté , qui s'apperçut aisément de l'état où la passion me réduisoit , & qui voyoit qu'il ne lui étoit pas aisé de m'échapper , consentoit un moment par crainte , & me refusoit un instant après , par pudeur. Mais rien ne me détournoit de mon dessein ; je voulois absolument éteindre le feu dont j'étois dévoré. Une si grande opiniâreté irrita cependant la princesse ; une rougeur , mêlée de colère & de pudeur , lui monta au visage , & elle me dit : hé bien , vous ferez content. Du moins ne me faites aucune violence ; je ne m'oppose plus à tout ce que vous desirez. Mais je ne vous demande qu'une grace , c'est de fermer les yeux , pendant que je vous ouvrirai la porte du trésor , où vous allez puiser les richesses de l'amour. Personne n'en a été ni

n'en fera le maître que vous. Ces mots flatteurs & si doux, m'engagèrent à couvrir ma tête du pan de ma robe ; je fermai les yeux, comme je l'avois promis ; & réfléchissant au bonheur que j'allois goûter, je me croyois le plus heureux de tous les hommes. La princesse me dit d'un air triste, que j'espérai bientôt lui faire oublier : ouvrez les yeux ; je lui obéis avec transport ; & je me trouve dans la funeste corbeille qui m'avoit apporté. La douleur & la rage s'emparèrent de mes sens ; je perdis la raison ; je m'évanouis ; je retrouvai mes esprits. Cependant la corbeille s'éleva dans les airs, & me rapporta dans les ruines où je l'avois trouvée. Je voulus quitter ces funestes objets, en faisant toutes les imprécations imaginables contre le ciel & contre ma destinée. Mais je fus très-étonné de retrouver le jeune marchand qui étoit venu m'attendre tous les jours, se doutant bien de mon malheur ; mes entrailles s'émûrent à sa vue, & mes yeux devinrent semblables à la mer agitée par les vents les plus impétueux. Ce véritable ami me dit, en se frappant la poitrine : ô prince infortuné, qu'une noire mélancolie dévore à présent, quand je vous aurois entretenu pendant l'espace de mille ans de ce que vous venez de voir, convenez que je ne vous aurois point instruit, & que je n'aurois fait qu'animer encore plus votre curio-

fité ? Vous avez eu la fatale témérité d'en juger par vous-même ; vous l'avez vu ; & votre cœur est à présent percé de la plus vive douleur. Mais souvenez-vous que vous l'avez voulu , & que vous l'avez même exigé. Je ne lui répliquai que par mes soupirs & par mes larmes ; & ne pouvant soutenir sa vue , je repris le chemin de la ville ; il ne voulut point m'abandonner. Je me couvris aussi-tôt des habits les plus lugubres ; je voulois m'aller présenter tous les jours à la corbeille ; mais ce tendre ami m'assura qu'elle seroit toujours immobile pour moi , & que jamais elle ne recevoit ceux qu'elle avoit une fois portés. N'imites point , continua-t-il , la folie de tous ceux que vous voyez dans la ville , & qui ne peuvent s'en éloigner ; cherchez bien plutôt à vous consoler , ou du moins à trouver quelque dissipation , soit en voyageant , soit en retournant dans le sein de votre famille , & en vous appliquant au gouvernement de vos états.

Frappé de ses raisons , & la corbeille me refusant toujours , comme il me l'avoit prédit , je le quittai , après l'avoir embrassé mille fois , & je suis revenu ici , où vous avez été témoin de la douleur que j'ai conservée dans mon cœur , & qui ne peut finir qu'avec ma vie.

Quand le roi Kemsarai eut fini son histoire ,



la belle Zahidé, qui en étoit infiniment touchée, lui dit : consolez-vous, prince ; quelque singuliers que soient vos malheurs, je ne les crois pas sans remède. Prenez, croyez-moi, beaucoup de patience, à l'exemple de l'oiseau rufé, qui dit que quand une fois il est pris, il est inutile de se débattre ; mais qu'avec la patience, il peut s'en délivrer. Vous cherchez à me flatter, reprit le roi, en soupirant ; mais je ne la verrai plus, cette belle lune du monde. Alors un torrent de larmes coula de ses yeux avec plus d'abondance que jamais. Quand Zahidé eut laissé sa douleur s'épancher pendant quelque tems : promettez-moi du moins, poursuivit-elle, de ne point attenter sur vos jours pendant le tems d'une absence qui m'est essentielle, pour exécuter un projet que je crois nécessaire à votre situation ; mon amitié pour vous ne voit rien d'impossible ; tout ce que vous m'avez conté, n'est pas naturel ; je saurai déchirer les voiles qui nous cachent la vérité ; j'y ferai du moins mes efforts ; & si je ne puis vous éclaircir, ni diminuer votre tristesse, loin de condamner votre désespoir, je serai la première, je vous le jure par le grand prophète, à vous approuver, & à vous donner les moyens de finir une aussi triste vie. Hélas ! lui répondit le roi, avec une voix entrecoupée de sanglots, je perdrai la consola-



tion d'une sœur chérie; je n'aurai point celle de mourir dans ses bras; voilà tout ce que son zèle & son amitié produiront. Que savez-vous, lui répliqua-t-elle, si vos yeux n'ont point été trompés? si quelque génie, jaloux de votre bonheur, ne vous a point abusé? Qui fait encore si vous n'auriez fait aucune impression sur le cœur de cette belle princesse? Hélas! dit le roi, ce bonheur ne peut être réservé à un mortel; je ne puis y prétendre; &, sans doute, j'ai vu une des houris du saint prophète; le feu de la séparation, dont je suis continuellement dévoré, en est une preuve assurée; l'oiseau de l'espérance habite toujours dans le cœur d'un homme amoureux. Zahidé parla si bien au roi, qu'il lui promit de ne point attenter sur ses jours, & même de se conserver pour la voir encore, avant que de terminer une vie si cruelle & si languissante. Alors elle prépara tout pour son départ, & Kemsarai lui dit, en l'embrassant: puisse l'étoile du bonheur suivre par-tout vos pas! Mais le cœur de la princesse étoit si fort plongé dans l'amertume, qu'elle n'eut pas la force de parler.

Elle s'informa, avec tant d'exactitude, de la situation de la ville de Medhouchan, qu'elle y arriva sans obstacle, d'autant plus qu'elle déguisa son sexe, qu'elle noircit son teint, qu'elle cacha ses beaux cheveux sous un turban, &, qu'en un

un mot, elle ne laissa paroître, en aucune façon, la beauté dont le ciel l'avoit ornée. Elle trouva les choses conformes au récit du roi son frère; elle demanda au premier homme, vêtu de deuil, qu'elle rencontra, le chemin de la corbeille. Mais il ne lui répondit que par un soupir; elle s'aperçut qu'il sortoit de la ville; elle le suivit, & bientôt elle arriva dans les ruines, qu'elle trouva remplies d'une vingtaine d'hommes vêtus de noir, qui faisoient d'inutiles efforts pour s'y placer; la corbeille la reçut dès qu'elle se présenta. Elle y entra avec vivacité, & fut enlevée comme un éclair, au milieu des cris & des regrets de ceux qui se présentoient vainement. Elle arriva dans le jardin de la princesse. Le récit qui lui en avoit été fait, étoit si exact, qu'il lui fut aisé de le reconnoître. Quand la nuit fut venue, & que les vierges eurent pris leurs places, on vint la chercher pour la conduire devant la princesse. Elle fut frappée d'une beauté, qui rendoit excusable la triste situation du roi son frère. Cependant elle remarqua de l'abattement sur son visage, de la tristesse dans ses yeux, & une mélancolie dans toute sa personne, qu'elle vouloit inutilement cacher. Elle lui fit un accueil honnête, mais froid & embarrassé. Zahidé, dans le dessein de satisfaire sa curiosité, se crut obligée de lui témoigner les mêmes empressements, que

si elle eût été ce qu'elle paroïssoit. L'intérêt qu'elle commençoit à sentir pour la princesse ; l'attendrissement que lui causoit la situation de son frère ; le desir qu'elle avoit de le servir ; tous ces sentimens , mêlés de curiosité , lui donnèrent une vivacité , qui trompa aisément une personne aussi indifférente que la princesse le paroïssoit. Zahidé voulut ensuite prendre quelques libertés , & lui faire quelques caresses ; mais elles lui furent refusées avec sévérité. Les danses & la musique furent exécutées , comme le roi les avoit vues ; on servit les vins dans les coupes d'or avec profusion : & la princesse , empressée de finir le souper , offrit une de ses esclaves à Zahidé. Permettez-moi de la refuser , lui dit cette charmante fille ; l'idée de votre beauté est trop présente à mon cœur , pour ne pas m'occuper jusqu'au moment où je pourrai vous revoir. Indépendamment de l'inutilité dont l'esclave lui pouvoit être , elle lui témoignoit cette délicatesse , pour démêler si son frère n'avoit point à se reprocher d'avoir accepté les esclaves qu'on lui avoit offertes. Mais la princesse lui répondit avec une inquiétude , & une allarme qu'elle ne put cacher. Quoi ! vous refusez une de ces belles vierges ? C'est la seule chose , souveraine de beauté , reprit Zahidé , que je puisse refuser , de toutes celles que vous daignerez offrir

à votre esclave. Ce refus n'est point admis ici, interrompit la princesse; la loi qui vous permet d'y venir, continua-t-elle, vous oblige à faire choix d'une esclave, & de passer la nuit avec elle; sans cela, préparez-vous à nous quitter. Zahidé se rendit à cette menace: du moins, daignez en faire le choix vous-même, ame de mes pensées, ajouta-t-elle. Elles me sont toutes égales, interrompit la princesse avec humeur; prenez la plus belle à vos yeux. Je voudrois, poursuivit Zahidé, puisqu'il faut absolument en choisir une, ou cesser de vous voir, connoître celle qui vous paroît la moins agréable, je lui donnerois la préférence, pour vous prouver l'impression que vous avez faite sur mon cœur. La princesse prenant alors un air d'impatience: jamais étranger, dit-elle, n'a été ici du sens froid & de l'importunité dont vous êtes: prenez, vous dis-je, celle qui vous plaira; mais prenez-en une. Zahidé, voyant que ce détour ne produisoit rien qui la pût instruire, donna la préférence à celle qui lui parut avoir la physionomie la plus vive, & par conséquent avoir le plus d'esprit. Belle Mouna, demeurez avec l'étranger, lui dit promptement la princesse, en se retirant. Mouna & Zahidé se placèrent sur les sofas, & gardèrent quelque tems un très-profond silence. L'une attendoit avec impatience que l'on rendît à ses charmes le

tribut qu'ils méritoient, & brûloit cependant de l'envie de faire des avances ; & l'autre songeoit aux moyens de fatisfaire sa curiosité. Enfin Mouna s'approcha d'elle, & voulut que ses careffes & ses baisers fussent le début de leur conversation & de leur connoissance. Zahidé y répondit avec une froideur qui surprit & affligea la vive & impatiente Mouna ; suspendez vos bontés pour moi, reprit l'aimable Zahidé ; donnez-moi le tems de les mériter ; mais daignez m'apprendre auparavant ce que vous savez de la princesse & de la corbeille mystérieuse : cher étranger, lui répondit-elle, qu'une chaîne de prospérités enchaîne tous les jours de ta vie ! je voudrois pouvoir fatisfaire ta curiosité. Crois-moi, fatisfaisons plutôt les desirs de notre ame ; ne contrains plus les tiens ; laisse exhaler les miens, & profite d'une heureuse circonstance. Zahidé lui témoigna qu'il falloit auparavant qu'elle répondît à ses questions. Et Mouna, reprenant la parole, lui dit avec impatience : nous sommes gardées ici, mes compagnes & moi, sans être à portée de savoir ce que tu me demandes. Il y a six ans que je fus enlevée par des marchands d'esclaves. Ils me vendirent dans ce pays ; on me joignit à celles que tu viens de voir ; nous logeons dans un ferrail séparé de celui de la princesse ; nous n'avons aucune com-

munication avec elle, & nous ne la voyons jamais qu'à l'heure du souper, & le matin, quand en quittant l'étranger, nous allons rendre compte devant elle & le roi, en présence du conseil, de tout ce qu'il nous a dit. C'est avec d'extrêmes précautions que des eunuques nous conduisent au palais, & nous ramènent dans notre habitation ordinaire; il est défendu sur peine de la vie, à qui que ce soit de nous parler, & à nous, de répondre. Tu vois donc clairement, continua-t-elle, que ce récit ne méritoit pas d'interrompre les plaisirs que nous avons la liberté de goûter; viens donc, soleil de ma pensée, dit-elle, en renouvelant ses caresses, avec des yeux animés par les desirs; viens me combler de joie; viens transporter mon ame. Zahidé qui ne s'étoit jamais trouvée dans une pareille situation, lui dit, ma chère Mouna, ta beauté séduiroit aisément mon cœur; je rends justice à l'une & à l'autre, mais je suis hors d'état d'en profiter. Qui t'en empêche, reprit Mouna avec autant de vivacité que d'inquiétude? La beauté de la princesse a si fort enchaîné mon ame, poursuit la charmante Zahidé, elle est si prodigieusement souveraine de mon cœur, que je suis incapable de m'abandonner à toute autre idée. Que je suis malheureuse, s'écria la tendre Mouna, en fondant en larmes? Que pourrais-



je faire pour te plaire , ô le plus cruel de tous les hommes ? Ne désespère de rien , belle Mouna ; je rendrai peut-être justice à tes charmes ; laisse éclater ceux de ton esprit ; ils sont aussi capables que les autres de faire impression sur le cœur. La princesse , toute belle qu'elle est , n'a peut-être pas autant de vivacité & d'agrémens. Elle est incomparable , lui répondit Mouna , en redoublant ses larmes ; c'est un soleil de perfection ; il est vrai que depuis quelque tems sa gaieté ne nous paroît plus la même , & qu'elle laisse entrevoir beaucoup d'inégalités dans son humeur. Il lui échappe des soupirs qu'elle s'efforce en vain de retenir ; ses soupers sont plus courts ; elle arrive plus tard dans le jardin , & ne paroît occupée que des moyens d'en sortir ; en un mot , la douceur & la gaieté qui lui étoient naturelles , ne nous animent plus dans nos plaisirs. Mais depuis quel tems , lui demanda Zahidé ; as-tu remarqué un aussi grand changement ? Depuis six mois , ou environ , lui répondit-elle , qu'un étranger passa trois jours avec nous , ce qui ne leur est pas ordinaire ; car souvent dès la première nuit , ils nous sont enlevés. Zahidé l'ayant priée de lui dépeindre cet étranger ; & Mouna lui ayant fait le portrait du roi son frère , celle-ci redoubla ses questions ; & l'esclave , quoique très-impatiemment , pour-



suivit ainsi. Il tint apparemment meilleure compagnie à la princesse que tous les autres ; car les bontés qu'elle eut pour lui furent plus étendues. Il avoit même succombé avec mes compagnes ; par conséquent , il auroit dû partir le même jour : mais la princesse qui goûtoit sans doute un grand plaisir à le voir , défendit aux esclaves qui passèrent les deux nuits avec lui d'en convenir devant le roi son frère & le conseil. Il eût été heureux si le troisième jour il avoit pu calmer le feu qui le dévorait pour la princesse : mais il s'oublia , & sa témérité fut punie. Depuis ce tems nos cœurs sont couverts de surmé ( 1 ) , & tous nos plaisirs se sont envolés avec lui ; nous ne pouvons espérer de le revoir ; & tout ce que nous avons à désirer , c'est que son souvenir s'efface à jamais. Comment puis-je croire , reprit Zahidé , que la princesse ait conservé à cet heureux étranger un souvenir aussi vif ? Les plaisirs de ce jardin de délices , & les bontés qu'elle a pour tous ceux que la corbeille conduit sans cesse à ses genoux , s'opposent au récit que tu me fais. Il est aisé de te répondre , reprit Mouna , il ne vient pas des

---

( 1 ) Surmé est une couleur noire , dont les Turques se peignent souvent les sourcils , & qui leur sert d'allégorie pour la tristesse & le chagrin.

étrangers tous les jours ici ; depuis quelque tems , même , ils sont plus rares que jamais ; & la princesse n'avoit jamais autant ouvert le jardin de ses bontés , qu'à l'étranger dont tu me parois si occupé. Il est vrai qu'il méritoit tout ce qu'on pouvoit lui accorder ; mes compagnes qui ont passé les deux nuits avec lui l'ont encore présent à l'esprit , elles en parlent sans cesse , & toi seul tu pourras parfumer mon ame d'une semblable odeur , si tu réponds à mes desirs. Continue ton récit , interrompit Zahidé ; la princesse n'avoit donc jamais témoigné tant de bontés à aucun autre étranger ? Non sans doute , reprit Mouna ; elle se contentoit auparavant de montrer sa beauté , d'en admirer les effets comme un astre bienfaisant , de jeter ou de laisser tomber quelques regards de ses beaux yeux mourans , de permettre quelquefois que l'on bût à sa santé ; mais elle accorderoit rarement cette faveur ; enfin , elle disoit quelquefois un mot flatteur & obligeant. Depuis ce tems , elle a beaucoup retranché de ces faveurs , & tu peux en avoir jugé toi-même ; du reste , sa beauté seule , ses graces , son éclat , les vins exquis , les parfums , la danse , la musique , & la vue des vierges , dont un étranger peut disposer , enivrent ordinairement d'amour & de desirs tous ceux qui se présentent. Le respect les a toujours retenus

devant la princesse ; mais ils ont tous succombé avec l'esclave qu'elle leur a ordonné d'emmenner ; ou bien ils se sont livrés avec trop d'excès aux vins délicieux qu'on leur présente avec profusion ; dès ce moment nous ne les voyons plus ; on assure même qu'ils deviennent inconsolables , & que le souvenir de ce jardin leur rend tous les plaisirs du monde insipides. Jusqu'ici j'avois eu peine à concevoir un pareil dégoût ; mais je sens que ton absence me rendra bientôt ce séjour insupportable. Voilà ce que je fais , continua-t-elle , je te le jure par le roi des génies. Tu veux donc te séparer de moi , & me perdre pour toujours , reprit alors Zahidé , & tu consens à ne me plus voir , puisque tu veux que je me rende à tes desirs. C'est ton sens froid qui me désespère , lui répondit la belle Mouna ; je sens la raison de ce que tu me dis ; mais comment fait-on pour être raisonnable quand on est en liberté avec un objet qui plaît ? Je n'ai plus qu'une question à te faire , interrompit Zahidé. Quoi ! tu me feras toujours des questions , s'écria douloureusement Mouna , & jamais tu ne me témoigneras de tendresse ? Tu feras contente un jour de mes sentimens , lui répondit Zahidé ; je ferai , je te le jure , tout ce qui sera en mon pouvoir. Et voyant que cette assurance calmoit un peu les esprits de la tendre Mouna , elle poursuivit ainsi : tu  
me

me paroïs bien jeune pour être ici depuis fix ans ? J'avois douze ans , seigneur , quand j'y suis arrivée ; mais ce qui m'étonne moi-même , ajouta-t-elle , c'est qu'il ne s'est fait aucun changement dans toute ma personne. Cela n'est pas dans l'ordre de la nature , interrompit Zabidé , tu ne paroïs en effet avoir que douze ans. Cependant le nombre prodigieux d'étrangers qui sont venus ici , & à qui on t'a livrée , auroient dû... Hélas ! si c'étoit un honneur désiré par mes compagnes d'être choisies , j'aurois été bien malheureuse ; tu es le premier qui m'ait accordé une préférence que je ne m'attendois pas à trouver si cruelle : oui , cher sultan de mon cœur , elle fera le malheur de ma vie. Un secret pressentiment m'avoit sans doute empêché de la désirer jusqu'ici ; cependant dès que je t'ai vu , tu m'en as fait naître l'envie. J'ai souhaité de baiser tes beaux yeux ; j'ai eu envie de t'embrasser , & de ne me jamais séparer de toi. Les roses du parterre de ma vie ne sont point encore fanées ; tu en conviens toi-même ; pourquoi donc cruel m'accables-tu de rigueurs ? Que diront mes compagnes ? Comment paroîtrai-je devant elles , quand elles sauront les mépris dont tu m'accables ? J'étois plus heureuse quand je n'avois pas été choisie , ajouta-t-elle en fondant en larmes. Consôle-toi , ma chère Mouna , reprit Zabidé avec une douceur infinie , je ne

puis encore me résoudre à te quitter ; avoue ingénument à tes compagnes que je suis un homme perdu d'amour pour la princesse ? ta vanité en aura moins à souffrir. Cependant je te promets de te rendre tendresse pour tendresse , si tu veux me rendre un service qui m'est essentiel. Que ne ferois-je point pour mériter tes faveurs , lui répondit Mouna avec une tendresse mêlée de larmes ? Il faut , poursuivit Zahidé , que tu cherches à pénétrer les raisons de la corbeille mystérieuse , & celles de l'accueil que la princesse paroît obligée de faire à tous ceux qu'elle conduit ici. Ce que j'ai vu ; le peu que tu viens de m'apprendre ; le mystère que l'on observe dans le compte que l'on rend au roi , en présence de son conseil ; tout me paroît cacher des vérités singulières : tu me rendras compte demain de ce que tu auras découvert , je te promets de ne point choisir d'autre esclave , ainsi nous aurons le tems de nous revoir. Si c'est un moyen de t'attendrir pour moi , lui dit alors la belle Mouna , sois assuré que je ferai mes efforts pour revenir instruite. Alors Zahidé se retira pour dormir sur un coin du sofa , & dit à Mouna de se placer à l'autre extrémité. Quoi ! je ne dormirai pas même à tes côtés , s'écria Mouna , le cœur pénétré de douleur ? Non , lui répondit Zahidé , les choses ne peuvent être autrement ; il faut faire ce que

je desirer. Mouna fut donc obligée de lui obéir ; mais elle passa toute la nuit dans les pleurs & dans les soupirs. Quand l'oiseau aux ailes d'or fut prêt à sortir de son heureux nid , avec tous les agrémens de sa beauté , elle s'arracha de ce lieu , non sans avoir soulagé son cœur par un baiser qu'elle donna à la belle Zahidé , qui se dégagea même avec beaucoup de peine de ses embrassemens. Cependant elle la conjura , en la quittant , de s'informer avec soin des choses qu'elle vouloit savoir , & lui donna rendez-vous pour le soir.

Mouna s'éloigna avec peine de l'objet de son amour ; & Zahidé se trouvant seule , s'abandonna à toutes les réflexions que tout ce qu'elle voyoit , & l'intérêt qu'elle prenoit à son frère , pouvoient lui causer. Elle parcourut les deux jardins ; elle examina le pavillon du trône , dans l'espérance de faire quelque remarque , dont elle pourroit profiter. Mais tous ses soins furent inutiles ; la porte qui servoit à la princesse pour entrer dans le jardin avec sa cour , étoit grande & revêtue de marbre blanc , orné de bronzes dorés ; elle étoit exactement fermée , & ne permettoit point que l'on vît à travers. Ce fut à considérer tous ces objets , & à faire toutes ces réflexions , que Zahidé passa cette seconde journée.



Quand la nuit fut venue , la princesse parut à son ordinaire , mais avec encore moins de gaieté que la veille. Zahidé courut à elle , & lui témoigna d'autant plus d'intérêt & de vivacité , qu'elle favoit la cause de son chagrin. La princesse lui dit , en répondant aux discours flatteurs qu'elle lui tint : quoi donc , étranger , c'est ainsi que vous reconnoissez toutes mes bontés ? Vous paroissez plein de douceur & de politesse ; vous cherchez à me séduire ; cependant vos actions ne répondent point à votre extérieur. Que peut me reprocher la sultane de grandeur ? En quoi son esclave peut-il lui avoir déplu , s'écria la belle Zahidé , en tombant à ses genoux ? Vous avez accablé mon esclave de mépris , reprit la princesse avec chagrin ; quel peut être le motif d'une semblable froideur ? L'amour que vous m'avez inspiré , lui répliqua tendrement Zahidé : oui , belle lune du monde , cet amour rend mon cœur incapable de tout ; la plus belle des houris me seroit à présent indifférente. Donnez-moi vos belles mains ; permettez-moi de soulager , en les baissant , le feu qui me dévore ; daignez prendre pitié d'un malheureux que vos rigueurs réduiront au tombeau. Plus la princesse étoit embarrassée , plus elle affectoit de paroître contente ; plus elle vouloit témoigner de coquetterie , & plus Zahidé redouloit d'expressions vives , de



tendres protestations & d'empressements. Quand l'amour est maître du cœur, est-il possible d'être coquette ? La princesse donnoit donc sa main à Zahidé, lui disoit un mot tendre, ou la regardoit avec douceur ; mais son cœur lui reprochoit aussi-tôt une action qu'elle n'avoit pas même commise. Elle cherchoit à distraire Zahidé de son amour, en lui faisant remarquer une esclave, soit pour applaudir, soit pour critiquer sa danse, sa figure ou ses talens. Dans d'autres instans, elle se récrioit sur un morceau de la musique ou sur un couplet des paroles. Quelquefois Zahidé se prêtoit, par pitié, à ces détours & à ces faux-fuyans inspirés par l'amour. Elle en aimoit trop le motif, pour n'avoir pas cette complaisance. Cependant pour se convaincre du bonheur de son frère, tantôt elle la remercioit de ses bontés ; tantôt elle expliquoit en sa faveur le discours, ou le geste le plus indifférent ; & ces procédés mettoient la princesse au désespoir, d'autant que Zahidé avoit également refusé de se livrer à la séduction que les vins exquis qu'on lui présentoit sans cesse pouvoit lui causer ; c'étoit une ressource que la princesse avoit recommandée à ses esclaves de ne pas négliger. L'heure de se retirer étant venue, la princesse proposa, selon l'usage, une nouvelle esclave à l'étranger, mais il la refusa, comme une insulte. La

princesse en fut allarmée ; elle insista sur la loi , avec beaucoup d'aigreur , & Zahidé lui dit : sultane de mon cœur , puisque vous me forcez à choisir encore une de vos esclaves , je vous obéirai , quoiqu'elle me soit parfaitement inutile , je n'en prendrai point d'autre que la belle Mouna. La princesse alors se retira ; mais elle appella Mouna , & lui dit , sans pouvoir être entendue : si tu m'aimes , ma chère Mouna , emploie tous tes soins pour plaire à cet étranger ; jamais nous n'en avons vu de plus important ; tu peux seule sauver mes tristes jours , ils sont en tes mains. Mouna n'avoit pas besoin de l'envie d'obliger sa souveraine , pour desirer de plaire au jeune étranger. Elle promit avec sincérité à la princesse de ne rien négliger pour exécuter ses ordres.

Quand Zahidé se vit seule avec Mouna : es-tu plus instruite que tu ne l'étois hier ? Hélas , non , lui répondit la tendre esclave ; mais je t'aime & je n'ai rien oublié pour te satisfaire : dans le nombre de celles qui nous servent , nous avons une esclave dont l'âge est si considérable , & la fidélité si connue , qu'on lui permet de sortir , & d'aller quelquefois à la ville ; c'est à elle que je me suis adressée pour te satisfaire : je l'ai priée de s'informer de ce que tu as envie de savoir. Voyant qu'elle

n'en étoit instruite que très-imparfaitement, malgré le risque que nous courons l'une & l'autre, en faisant de pareilles recherches, l'amour que j'ai pour toi m'a rendue si éloquente; j'ai su si bien l'engager par de petits présens, qu'elle doit avoir été, cet après-midi, trouver une marchande de ses amies, qui vivoit dans une espèce de confiance avec la feue reine; elle m'a promis de l'engager à lui dire tout ce qu'elle peut savoir sur ce qui se passe ici. Voilà cher étranger, ce que j'ai pu faire pour te contenter. Zahidé lui témoigna sa reconnoissance, & la força à prendre un écrin de diamans, pour récompenser, dit-elle, la vieille esclave, & la marchande. Garde tes diamans, lui dit mille fois la tendre Mouna; quand ils pourroient me servir, valent-ils un baiser que rien ne t'empêche de me donner? une caresse que tu pourrois me faire? une tendresse que tu pourrois me témoigner? Pourquoi veux-tu diminuer l'obligation que tu peux m'avoir? Mais tu n'es qu'un ingrat. Parle, puis-je te montrer plus d'amour? Puis-je m'exposer à de plus grands dangers, pour adoucir la froideur & l'ingratitude de ton cœur? Rien ne peut égaler ma reconnoissance, lui répondit Zahidé; mais tu vois bien que, voulant être instruit, je ne m'exposerai point à un dé-

part précipité ; ainsi , je ne puis encore répondre à ton amour , sans être bien éclairé sur le secret de la corbeille , de la princesse & du jardin : c'est un parti pris ; crois-moi donc , continuat-elle , passons la nuit , comme nous avons fait celle d'hier. Quelqu'affligeante que cette proposition pût être pour la belle esclave , le ton décidé de Zahidé lui fit voir qu'il y falloit consentir ; & , ce tems destiné pour les plaisirs , ce tems , consacré par la liberté la plus complete , fut encore employé par elle dans les larmes , les soupirs & les sanglots. Mais quand la nuit cessa d'attrister l'univers , Zahidé , pour l'engager à ne rien négliger sur les éclaircissemens qu'elle lui avoit promis , l'appella pour lui donner un baiser d'amitié , auquel elle ne s'attendoit point , & qui la mit au comble de ses vœux.

Zahidé passa la journée avec plus d'inquiétude qu'elle n'en avoit eu la veille ; elle sentoit que , malgré tous ses soins , elle ne pouvoit éviter que la corbeille ne la reportât le lendemain à Medouchan , ou que la tromperie ne fût reconnue. L'un & l'autre de ces événemens l'affligeoient également , puiqu'ils la mettoient dans la nécessité de s'éloigner , sans avoir rien découvert pour la consolation de son frère. Tout ce qu'elle put faire , fut de s'abandonner à une espérance gé-

nérale , & à la résolution de mettre à profit , suivant l'occasion , tout ce qu'elle pourroit apprendre la nuit suivante.

Enfin le soleil permit aux étoiles de paroître ; & la princesse arriva plus troublée , & plus inquiète qu'elle ne l'avoit encore été. Zahidé , de son côté , ayant l'esprit plus occupé , leur souper fut encore plus sérieux que les précédens. Les belles vierges se regardoient sans cesse avec étonnement ; les instans de silence qui survenoient fréquemment , étoient absolument contre l'usage du jardin. Aussi , quand la princesse pouvoit s'en appercevoir , elle le rompoit tout d'un coup par le premier discours qui se présentoit , & qui n'étoit pas toujours digne de la justesse de son esprit. Zahidé cependant , qui vouloit soutenir le rôle qu'elle avoit commencé , lui dit : Eh quoi ! belle reine de mes volontés , il semble que vous soyiez plus contrainte avec moi , que vous ne l'avez été les deux autres jours. Pourquoi troublez-vous , par des inquiétudes , le bonheur que j'ai de voir la reine de mes pensées ? Que puis-je dire , reprit la princesse , à un homme qui se dit mon amant & mon esclave , & qui , cependant , cherche à me déplaire ? Moi ! je cherche à vous déplaire , reprit Zahidé avec vivacité ! Moi , qui donnerois ma vie pour un instant de vos plaisirs. Ce discours est ordinaire ,

interrompit la princesse; vous sentez aisément qu'il ne peut réparer le tort que vos procédés pour mon esclave vous font dans mon esprit. En un mot, continua-t-elle, si mon amant ne m'est pas soumis, que devois-je en attendre, si j'aurois le malheur de le voir mon mari? Croyez donc que je perdrai plutôt le jour, que de me soumettre à un homme sur lequel j'ai si peu d'empire, & qui dédaigne mes présens. Que vous êtes injuste, s'écria Zahidé..... Croyez moi, vos plaintes sont inutiles; elles ne me persuaderont point, poursuivit la princesse en colère; choisissez une esclave, & séparons-nous; c'est le mieux que nous puissions faire. Zahidé la pria de vouloir bien encore lui laisser sa fidelle Mouna, & elle lui fut accordée, malgré l'étonnement que cette constance caufoit à la troupe des vierges, & le peu d'espérance que la princesse en tira.

Quand les portes du jardin furent refermées, un empressement égal les engagea, l'une, à faire des questions, & l'autre, à y répondre: bel étranger, lui dit Mouna, avec la vivacité du sentiment, qui compte avoir réussi, l'amour m'a fait tout découvrir. Ah! ma chère Mouna, que je t'ai d'obligation, interrompit Zahidé: ces tendres mots payèrent l'esclave de toutes ses peines. Voici, dit-elle, ce que la vieille m'a rap-

porté ; & c'est, je crois, tout ce que nous en pourrons savoir.

Le roi de Medouchan , père de la princesse Zoulouch & du prince Badanazer , qui règne aujourd'hui , mourut , il y a dix ans ; & la belle Gulsoum , sa femme , gouverna ses états avec un conseil de visirs , que le roi avoit établi avant sa mort , ses enfans étant encore trop jeunes pour se passer d'aussi sages précautions.

Gulsoum étoit belle & jeune encore : le bruit de sa beauté fut bientôt augmenté par la sagesse de son gouvernement , & l'attention avec laquelle elle s'appliqua toute entière à l'éducation des princes ses enfans ; car les vertus du cœur augmentent toujours les agrémens extérieurs. Le roi des génies fut instruit des perfections de cette reine ; il douta long-tems que sa réputation ne fût exagérée. Pour en juger lui-même , il parut à sa cour ; & l'admiration de sa vertu devint bientôt un amour effréné ; mais plus il acquit de force , plus il causa son malheur. La reine avoit consacré une éternelle fidélité au roi son époux : & jamais le roi des génies n'en put obtenir que des marques de reconnoissance pour les offres de service qu'il lui faisoit sans cesse , & pour toutes les attentions dont , en quelque façon , il l'accabloit à tous les instans. La reconnoissance seule



est un mépris pour un amant. Ainsi, l'amour de ce roi redoutable se convertit bientôt en fureur. Il chercha long-tems ce qu'il pourroit faire, pour se venger de l'indifférence de la reine, & résolut enfin de la punir d'une façon qui lui fût sensible, sans paroître cependant personnelle. Cette sage reine, remplie de tous les bons sentimens, avoit apporté tous ses soins, pour former la princesse Zoulouch à toutes les vertus qu'elle avoit elle-même pratiquées; & le génie ne pouvant lui en ôter les principes & les premières impressions, résolut de la priver du moins des apparences, & d'affliger, par ce moyen, une mère tendre & vertueuse.

Pour exécuter son dessein, il fit entendre, à ceux qui composoient le conseil, qu'il ne falloit jamais consentir que le royaume de Medouchan fût partagé, ce que la reine Gulsoum feroit nécessairement par le mariage de la princesse Zoulouch. Mais comme il n'est pas de la bonne politique, ajouta-t-il, de retrancher tout d'un coup les privilèges & les usages d'un pays, il faut attacher une si grande difficulté, & tant d'apparences opposées à l'idée que l'on a de la conduite d'une princesse à marier, que jamais Zoulouch ne puisse trouver aucun prince qui la veuille épouser. Et si par hasard elle fait un mariage inégal, dès-lors le conseil sera en droit de s'op-

poser à lui donner la moitié du royaume. Cependant, faisant réflexion qu'il n'étoit pas juste qu'une jeune princesse, & qui n'étoit coupable d'aucun crime, fût à plaindre, & vécût dans la tristesse : il ajouta, qu'il croyoit avoir imaginé les moyens de satisfaire à tous les inconvéniens. Le conseil le remercia des bonnes intentions qu'il témoignoit pour la grandeur & la conservation de l'état, & le pria de lui faire part de son projet en entier, dans la résolution où il étoit de l'exécuter. Alors il leur proposa de rassembler les bals, les festins & les belles esclaves, dans un lieu de délices, qu'il se chargeoit de faire bâtir ; &, pour la consolation de la princesse & de sa cour, il lui promit qu'elles ne s'apercevraient jamais, tant qu'elles habiteroient le jardin, d'aucune impression des années, & qu'elles conserveroient la fraîcheur, la jeunesse & la beauté qu'elles auroient, au moment que le jardin seroit construit. Ce n'est pas tout encore, continua-t-il, les étrangers ne seront jamais transportés que par une corbeille qui leur servira, soit en allant, soit en revenant. Elle ne se chargera jamais que de ceux qui se sont déterminés par leur propre volonté, & jamais que d'un seul à la fois ; & quand le précédent sera de retour, toute autre voie que la corbeille sera sévèrement interdite aux curieux, ajouta-

Et-il. Cependant, pour rassurer encore la vertu de ceux qui composoient le conseil, il promit que tous ceux qui succumbéroient aux charmes des esclaves, ou se livreroient trop aux délices des vins que l'on serviroit, seroient aussi-tôt remportés dans la corbeille; mais que cependant ils ne seroient pas traités avec autant de sévérité, que ceux qui manqueroient de respect à la princesse. Mouna, pour son intérêt particulier, s'étoit bien gardée de dire à Zahidé, que celui qui seroit assez réservé pour résister pendant trois jours aux épreuves du jardin, seroit en droit d'épouser la princesse Zoulouch. Ces conditions, poursuivit-elle, furent acceptées; le roi des génies eut bientôt mis toutes les choses dans l'état qu'elles ont paru à tes yeux; &, pour attirer des étrangers, il fit dire dans la ville de Medouchan, que l'on pouvoit se présenter à la corbeille, pour voir des choses nouvelles, & goûter des plaisirs singuliers. Une telle espérance eut bientôt rassemblé des curieux; aussi leur nombre seroit difficile à compter. Le génie, approuvé par le conseil, mit donc son projet en exécution; on arracha Zoulouch des bras de sa tendre mère, pour la conduire aux plaisirs de ce jardin; & Gulsoum fut pénétrée de douleur, en apprenant le détail des soupirs de la princesse. Le roi des génies s'éloigna, pour éviter les reproches dont

elle le vouloit accabler ; elle témoigna son ressentiment à ceux qui composoient le conseil ; mais ils en furent quittes pour alléguer l'intérêt de l'état. Et cette sage reine, voyant que son malheur étoit sans remède, ne put y survivre, & mourut après avoir languï quelque tems. Le roi Badanazer, en montant sur le trône, a approuvé & suit exactement une loi conforme à ses intérêts ; c'est ce qui oblige les esclaves d'aller lui rendre compte tous les matins des procédés de l'étranger qui les a préférés. Voilà, seigneur, ajouta la tendre Mouna, tout ce que j'ai pu découvrir. Que tu peux aisément me faire oublier le danger auquel mon indiscretion m'expose ; tiens-moi la parole que tu m'as donnée : rends-moi heureuse. Je voudrois le pouvoir, reprit Zahidé avec douceur. Qui t'en empêche, cruel, poursuivit l'esclave ? Ne me parles plus de l'amour que tu ressens pour la princesse ; songes que tu ne la verras jamais. Le chagrin que tu sentiras de son absence, me promet une vengeance qui ne peut, hélas, me satisfaire ; je vois que tu cours à ton malheur ; j'en suis pénétrée d'avance, moi qui donneroïis mon sang pour ton bonheur. Mais, lui répondit Zahidé, quelle certitude peux-tu me donner de la vérité de ton histoire. Tu as de l'esprit ; qui me répondra que tu ne l'as point inventée, pour m'engager à la reconnoissance ?

Achève, cruel, achève de m'accabler, interrompit la tendre esclave, en versant un torrent de larmes; suppose-moi des talens, pour me noircir par des vices. Le véritable amour est incapable de mensonge; tu ne le connois point; tu n'aimes que ma peine; mais je saurai me venger. Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle. C'est donc en vain, perfide, que, pour te satisfaire, j'ai découvert un secret que je ne devois pas chercher à pénétrer; c'est en vain que je l'ai trahi pour t'en instruire; je le vois, tu porteras la trahison, jusqu'à découvrir à la princesse ce que je viens de t'apprendre; & tu verras mourir, sans regret, une fille qui t'adore: mais je saurai t'empêcher de la revoir. J'espérois que tu me donnerois au moins les derniers momens de ton séjour dans ce jardin, qui ne fera plus pour moi qu'un lieu d'horreur; un mot, si tu aimes la princesse, va te rendre aussi malheureux que moi; l'amour m'avoit engagée à t'en faire un mystère. Apprend donc que la princesse est à toi demain si tu la veux épouser, & si je veux te rendre justice. Mais plutôt que de consentir au bonheur de ma rivale, je saurai me parjurer. (De quoi l'amour excessif n'est-il pas capable!) Je vais déclarer devant toute la cour, que tu as succombé cette nuit; tu perdras la fortune à laquelle tu me sacrifias; je  
servirai

fervirai la princesse, qui craint plus que la mort de t'épouser. Enfin, quoi qu'il m'en puisse coûter, tu ne triompheras point de mes malheurs; malgré ta froideur, j'assurerais avec joie que tu m'as rendu justice, & tu retourneras dans la corbeille, pour te livrer à la tristesse & aux regrets. Zahidé fut très-embarrassée de ces menaces; le parti qu'elle avoit à prendre n'étoit pas aisé. Que seroit-elle devenue si elle eût été obligée d'épouser la princesse? Ainsi le peu d'espérance d'être utile à son frère, & la crainte de périr inutilement pour lui, lui firent regarder la vengeance que Mouna méditoit, comme le seul moyen qui la pût tirer d'embarras en la renvoyant dans la corbeille. Tes réflexions me sont-elles favorables, reprit Mouna, qui s'étoit apperçue de l'agitation de son esprit? Non, lui répondit Zahidé, aucune de tes menaces ne m'a frappée; prenons quelque repos. Tu feras tout ce qui te conviendra, lui dit-elle avec fierté; je ne te crains point. Mouna, pénétrée d'une aussi grande constance dans ses mépris, & plus affligée de ce dernier discours qui révoltoit encore plus son amour propre, prit le parti de lui obéir, malgré la rage qu'elle avoit dans le cœur, & se retira sur l'extrémité du sofa, agitée de mille pensées différentes. Zahidé n'éprouvoit pas moins le torrent de mille pensées. Cependant la lassitude & le besoin

qui se font aisément sentir sur un cœur exempt de passions , lui permirent de se livrer au sommeil. Mouna qui ne dorment point , & qui l'examinait sans cesse , ne put regarder ce sommeil que comme une dernière insulte ; peu s'en fallut qu'elle n'immolât cette malheureuse princesse à sa vengeance , dans le dessein de ne lui pas survivre elle-même ; vingt fois elle en forma le projet ; vingt fois elle regarda son poignard ; mais enfin voyant paroître le jour , elle voulut encore dévorer des yeux celui dont elle alloit être séparée pour toujours. Elle se leva pour s'en approcher , elle l'examine avec transport ; elle veut au moins lui donner encore un baiser ; elle regarde avec soin si elle ne trouvera point quelque bagatelle qui lui ait appartenu , pour en faire son plus grand trésor , & la consolation de son absence. Enfin dans le désordre du sommeil ses yeux se défilent. Zahidé lui paroît une femme : plus elle examine , plus elle en est convaincue ; elle en croit à peine ses yeux : elle n'en peut plus douter ; une gorge admirable & plus d'à-moitié découverte est la moindre de ses certitudes ; le bandeau de sa passion tomba dans l'instant ; ses desirs s'éteignirent ; elle retrouva sa première innocence : En un mot , ce fut une autre Mouna. Son amour-propre qui n'étoit plus offensé des précédés qu'il



avoit effuyés; ramena la justice dans son cœur; & lui représenta son devoir dans toute son étendue. Elle sortit, & fit éveiller la princesse pour lui faire part de ce qu'elle avoit découvert.

Zoulouch toujours occupée de la passion qu'elle avoit pour l'étranger, excédée des épreuves où sa malheureuse situation la réduisoit, & que son amour pour le roi Kemfarai lui rendoit encore plus supportable, craignant, de plus, de se voir obligée quelque jour à donner la main à quelqu'un des étrangers que la corbeille lui apportoit sans cesse, fut charmée du récit de Mouna, & se détermina sur le champ à épouser l'étrangère, qui, selon les apparences, n'oseroit jamais découvrir un sexe qu'elle auroit autant d'intérêt à cacher qu'elle-même. Ce projet satisfaisoit pleinement les sentimens de son cœur, & lui donnoit un prétexte raisonnable, pour quitter un genre de vie qu'elle ne pouvoit plus soutenir. Elle promit donc à Mouna de lui donner la liberté, & de faire sa fortune, si elle ne déclaroit point ce qu'elle avoit découvert de l'étranger, & si elle se contentoit de dire qu'il n'avoit point encore succombé cette troisième nuit. Mouna lui obéit; & quand elle eut fait au roi Badanazer, & à son conseil, sa déclaration conforme à la volonté de la princesse: voyons donc, dit-il, un époux que nous attendions depuis si long-

tems, voyons le plus modéré de tous les hommes. Aussi-tôt il donna ordre à deux vizirs de sortir, & de se faire suivre par tous les officiers de la couronne & de la maison, pour aller chercher dans les jardins du génie, l'étranger qui devoit épouser la princesse sa sœur. Ses ordres furent exécutés; & les vizirs trouvèrent la princesse encore endormie. Ils se rangèrent en grand silence autour d'elle, avec toutes les marques de leur dignité, & demeurèrent les yeux baissés, sans oser regarder celui qui devoit être le beau-frère de leur roi.

Cependant Zahidé s'éveilla: & son étonnement fut extrême, de se voir au milieu d'une cour si brillante, si soumise & si taciturne, pendant qu'elle s'attendoit à le trouver dans la fatale corbeille. Où suis-je, dit-elle plusieurs fois? Le grand vizir, prosterné devant elle, ne répondit à ses questions que par les respects, & la prière qu'il lui fit de consentir à le suivre. Zahidé se rendit à ses instances; tout ce qu'elle voyoit, ne la devoit pas allarmer; elle suivit donc cette pompeuse cour, & bientôt elle arriva dans le palais du roi, qui la reçut sur son trône, la princesse Zoulouch étant à ses côtés: viens, lui dit-il, étranger, dont la fidélité & la modération méritent d'être récompensées; apprenons du moins ton nom, ton pays & ta pro-

fession ; ton beau-frère ne doit point ignorer ton histoire : fais-nous sur-tout le détail de tes royaumes & de tes vastes états. Zahidé, qui n'étoit pas accoutumée au ton ironique que l'on employoit avec elle, se jeta aux pieds du roi, & lui dit : que votre majesté pardonne aux sentimens qui m'ont conduite ici ; je suis trop sincère pour en imposer plus long-tems. Zoulouch, qui craignoit qu'elle ne découvrit un secret sur lequel elle établissoit son repos, voulut l'interrompre ; mais Zahidé, pour apprendre du moins à la princesse l'état cruel où l'amour avoit réduit son frère, continua de parler en ces termes : seigneur, Kemfarai. . . . . A ce nom, la princesse Zoulouch rougit, & Zahidé continua, sans paroître s'en appercevoir. Mon frère, dit-elle, est un roi jeune & malheureux, qui meurt d'amour pour la princesse Zoulouch ; il n'a pu résister aux pièges que l'on présente dans vos états aux étrangers ; & la corbeille, en l'enlevant, l'a rendu le plus malheureux des hommes. Je lui suis attachée par une amitié si tendre, que je n'ai pas voulu le laisser mourir, sans chercher à lui donner quelque consolation. Je me suis donc exposée, sous le déguisement que vous voyez, à tous les hafards d'un des plus grands voyages ; & j'ai tenté l'aventure de la corbeille. Quoi ! vous n'êtes pas un homme, reprit le roi ?

Non, sire, je m'appelle Zahidé, lui répondit-elle, en se frottant le visage, avec une liqueur qu'elle avoit apportée à ce dessein; & levant son turban, qui laissa tomber les plus beaux cheveux du monde, elle parut si belle, que Badanazer en fut frappé, & sentit de l'amour pour la première fois de sa vie. Peu s'en fallut qu'il ne tombât à ses pieds. Cependant ne voulant pas paroître si différent de ce qu'il avoit toujours été, & rougissant encore d'un sentiment qui lui étoit inconnu, il lui dit, avec une fausse fierté : la tromperie que vous nous avez faite, Zahidé, mériteroit la mort; qui fait même si vous nous dites la vérité sur votre naissance illustre; mais je fais grace à vos charmes. Vivez près de Zoulouch, sans espoir de revoir jamais votre frère, ni de retourner dans ses états; pour vous, ma sœur, continuez à chercher un époux; Zahidé n'est pas conforme à la loi.

Les deux princesses se retirèrent; & Zoulouch, qui, malgré le rapport du nom, n'osoit se flatter que celui qu'elle aimoit, fût le même dont Zahidé venoit de lui parler, lui fit tant de questions, & Zahidé lui rappella tant de circonstances, que Zoulouch, transportée d'être aimée de celui qu'elle adoroit, résolut de s'exposer à tout, plutôt que de retourner dans les jardins du génie.

Badanazer ne fut pas long-tems fans venir voir celle qui le faisoit soupiner. Il voulut lui parler de son amour ; mais , quoiqu'elle le trouvât fort aimable , elle le traita avec la plus grande févérité. Le prince s'en plaignit ; & Zahidé lui dit , que s'il vouloit lui plaire , elle vouloit employer sur la princesse Zoulouch , l'autorité que les loix imposées par le roi des génies , & approuvées par son conseil , lui donnoient suffisamment. Badanazer fit quelques difficultés ; mais il finit par lui dire : je consens à tout ce que vous desirez , autant que la chose peut dépendre de moi ; & je n'aurai plus d'autre volonté que la vôtre. Dès ce moment , dit-elle , je défends les soupers du jardin , & je ne veux plus que la corbeille parte pour aller chercher des étrangers. Je suis obligé de vous avertir , reprit le roi , que tout ce que vous défendez , regarde le roi des génies ; vous lui parlerez vous-même , ajouta-t-il , il m'est aisé de le faire venir ; tout ce que je peux en cette occasion , c'est de joindre mes prières aux vôtres. Mais ma sœur , continua-t-il , ne se mariera donc jamais ? Pourquoi donc , reprit Zahidé ? La loi m'ordonne , interrompit le roi , de faire éprouver dans les jardins construits par le roi des génies , l'époux que le sort lui destine. *Tout serment qui a pour objet une chose impossible , est nul* , lui répondit Zahidé , avec un air d'au-

torité, dont le roi fut étourdi. J'en vais faire un plus simple, & que j'observerai religieusement, continua-t-elle. Vous m'aimez, sire, dit-elle avec modestie ? Eh bien, je vous promets de vous épouser, si vous pouvez vous priver pour l'amour de moi, d'une chose dont le besoin & le plaisir réunis, vous presseront de jouir ; & je vous donne trois jours pour y résister. J'y consens, reprit Badanazer, de quoi voulez-vous que je me prive ? Il n'est rien que je ne sois capable de faire, pour vous prouver combien je vous aime. Je ne vous connois point encore assez, pour exiger des sacrifices, lui répondit-elle ; mais, si vous m'aimez, vous pourriez sans doute vous priver de la chose dont je vous aurois prévenu ; cependant je ne veux d'autre juge que vous-même, & je m'en rapporterai uniquement à votre bonne foi. Badanazer la quitta pour aller réfléchir avec son ministre, & trouver quelque privation éclatante. Il avoit pris congé des princesses jusqu'au lendemain au soir, parce qu'il devoit aller à la chasse. Après avoir long-tems pensé, il se persuada qu'il avoit trouvé ce qu'il cherchoit : je n'aime que la chasse des tigres, vous le savez, vizir, j'irai à celle des gazelles, que je ne puis souffrir ; c'est un sacrifice que je fais à la belle Zahidé ; c'est une privation que je m'impose, nous verrons ce



qu'elle en dira. Non, quand il passeroit cent tigres devant moi demain, ajouta-t-il, je n'en tirerois pas un, j'en jure; c'est un parti qui la doit convaincre, & de mon amour, & de la façon dont on peut résister.

Pendant que le roi prenoit ces arrangemens, les princesses trouvèrent moyen de charger un homme, qui devoit suivre ce prince à la chasse, de faire ce qu'elles ordonneroient; elles étoient trop unies d'intérêt, pour ne pas travailler de concert. Zahidé fut occupée une partie de la nuit à préparer ce que l'officier, qui connoissoit parfaitement le pays, lui promit de faire rencontrer au roi. Les princesses se reposèrent ensuite, & attendirent le retour de Badanazer, qui revint triomphant auprès d'elles. Et s'adressant à la sœur de Kemfarai : vous assurez donc, belle Zahidé, que l'on ne peut se contraindre? Assurément j'y suis parvenu aujourd'hui; j'ai fait, par rapport à vous, une chasse des plus insipides. Je ne crois pas que l'on m'y retrouve de long-tems. Vous êtes donc content de vous, reprit Zahidé; voyons ce que vous avez fait. J'ai couru la gazelle, lui dit-il avec confiance. De quel côté vous a mené la chasse? De celui du bois des Palmiers, répondit-il; mais à propos, poursuivit-il, vous ne savez pas ce que j'y ai trouvé; du cherbet admirable, environné de



neige dans des vases, qui formoient la plus agréable décoration ; vous jugerez de la bonté de cette liqueur, ajouta-t-il ; j'ai donné ordre que l'on vous en apportât. Vous en avez donc goûté, interrompit la princesse ? Sans doute, reprit le roi. Mes officiers m'ont en vain représenté que je ne devois pas m'exposer à boire une chose que l'on n'avoit point vu travailler ; mais il faisoit chaud ; le cherbet paroissoit si frais, il m'étoit présenté d'une façon si agréable, que je me suis moqué de toutes les représentations. Je m'en suis bien trouvé ; jamais on ne m'a rien servi d'aussi parfait, ni qui m'ait fait autant de plaisir. Cet aveu me suffit, prince, & vous m'avez rendu la parole que je vous avois donnée. Que voulez-vous dire, reprit vivement le roi, quoiqu'un peu interdit : il faisoit chaud, j'ai bu ; est-ce un mal de boire, quand on a soif ? Voilà votre loi décidée, reprit Zahidé, en baissant modestement les yeux ; jugez-vous vous-même. Vous ne pouvez pas dire, que vous n'étiez pas suffisamment averti du piège innocent que je vous ai tendu, & auquel vous avez succombé, malgré toutes les raisons que vous aviez pour résister. Au reste, c'est moi qui ai fait le cherbet que vous avez trouvé, & je suis charmée qu'il vous ait fait plaisir. Quand l'embarras du roi fut un peu passé, il ne sentit plus que les

charmes de l'esprit de Zahidé, & les agrémens de sa figure ; & lui dit, en tombant à ses genoux : je me rends ; mais, quelque envie que j'aie de vous contenter, je ne puis rien ordonner de ce que vous desirez sans le roi des génies ; il faut absolument avoir sa permission ; vous sentez bien, continua-t-il, que le conseil n'oseroit casser ce qu'il n'a décidé que suivant son avis. Cependant il faut n'avoir rien à se reprocher, pour faire ce que la belle Zahidé peut désirer. Je puis engager le roi des génies à se rendre ici ; dans quelques momens, vous pourrez lui parler l'une & l'autre, ajouta-t-il. Les princesses y consentirent avec joie ; & , sur le champ, Badanazer écrivit le nom du roi des génies & le sien, sur quelques feuilles du plus beau papier peint & doré qu'il y eût dans le palais. Il les brûla sur un feu de bois de sandal & d'aloës, & le génie parut.

Les princesses lui représentèrent la situation de leurs cœurs, & l'embarras où les réduisoit la cruauté de son ordre. Zahidé, même, lui fit sentir avec finesse, qu'il avoit mis une forte d'humeur dans cette affaire. Il convint de s'être plus d'une fois reproché la sévérité de sa conduite ; mais ajouta-t-il, belle Zoulouch, si je détruis l'enchantement de la corbeille, songez-vous que le tems & les années reprendront tous leurs droits sur votre jeunesse & sur vos agré-

mens ? Oui , seigneur , j'y pense , & je m'y foumets. Tant que je plairai , je ne m'appercevrai point de la loi commune ; quand je cesserai de plaire , ne m'est-elle pas indifférente ? Le génie touché lui-même de cette preuve d'amour , se chargea , pour détruire le mal qu'il avoit fait , d'ôter le souvenir de cette aventure , à tous ceux qui pourroient se vanter d'avoir reçu quelques légères faveurs de la princesse ; de leur faire quitter le deuil , & de ne laisser enfin d'autre idée sur cet événement , que celle que l'on peut avoir des plaisirs & de la volupté en général. Ce n'est pas tout , ajouta-t-il , la corbeille ne servira plus qu'une fois. Mais voyant la crainte que cette funeste corbeille causoit aux princesses , il se pressa de dire : je vais lui donner ordre d'aller chercher le roi Kemfarai. N'y consentez-vous pas , belle Zahidé ? Et vous , belle Zoulouch , voulez-vous m'en empêcher , dit-il en souriant ? La joie de l'une & le silence de l'autre lui firent voir que cette proposition leur étoit infiniment agréable.

Pendant que l'espérance régnoit autant dans le cœur des princesses que du roi Badanazer , & que le génie jouissoit du plaisir de les voir dans le contentement de l'amour qui se voit au moment d'être heureux : la corbeille partit , & se trouva bientôt dans la chambre du roi Kemsa-

rai. Ce prince n'avoit plus qu'un soufle de vie ; mais la vue de la corbeille ranima toutes ses espérances , & lui donna la force de s'y placer sans aucun secours. aussi-tôt elle s'envola avec sa rapidité ordinaire , & le porta dans la salle du palais où le roi Badanazer , les princesses & le génie l'attendoient. A la vue de Zoulouch , Kemfarai s'évanouit. Le génie lui fit promptement avaler une liqueur , sans laquelle il étoit absolument perdu , à l'instant même elle lui rendit sa première santé. L'amour & la princesse Zoulouch auroient sans doute fait ce miracle ; mais ils auroient été plus longs à opérer.

Le roi des génies fit lui-même la cérémonie du mariage de ces quatre amans ; & ne leur étant plus nécessaire dans la situation où ils se trouvoient , il s'envola , pour les abandonner à l'amour , qui les fit succomber à leur gré , & sans aucune inquiétude.

Quand Moradbak eût fini cette histoire , le Sultan qui avoit toujours paru très-éveillé , quoiqu'il eût pu s'affoupir à quelques endroits , lui dit : je suis assez content de ton récit ; il ne m'a point endormi , mais il a su m'amuser ; & je remarque que le plaisir est encore un meilleur remède à mon mal que le sommeil. Je te dirai cependant que c'est un grand bonheur que Ba-

danazer ait eu une sœur , & que la princesse courroit risque de demeurer fille , si elle n'eût épousé qu'un homme insensible à la tentation. Je doute même qu'un amant si fort maître de lui , eût jamais fait un bon mari.

Hudjiadge ayant fait signe à Moradbak de se retirer , & donné ordre de revenir le lendemain , elle lui obéit , & lui conta l'histoire suivante :



## HISTOIRE

*Du Porte-faix.*

IL y avoit à Bagdad un lapidaire, nommé Abdullah Dgerberi, qui n'avoit qu'un fils, auquel il donna la meilleure éducation qu'il lui fût possible. Lorsqu'il sentit que l'ange de la mort s'approchoit de lui, il fit venir ce cher fils, ce fils, l'unique objet de tous ses sentimens, pour avoir la consolation de l'embrasser; il eut encore le tems de lui donner les conseils, dont il croyoit que sa grande jeunesse pouvoit avoir besoin. Après lui avoir recommandé de ne s'écarter jamais des divins préceptes, il le conjura, sur toutes choses, de ne point penser la veille à ce qu'il devoit faire le lendemain. Il mourut en embrassant son fils, qui n'avoit pas encore vingt ans accomplis. Le jeune Dgerberi ne conserva pas long-tems l'épine de douleur qu'il auroit dû garder dans son cœur, en perdant un si bon père. Indépendamment des meubles & des maisons dont il hérita, il trouva dans un souterrain de la maison, cinq cens mille sequins, qui remplissoient cinquante vases de dix mille sequins chacun. Cette somme parut les trésors de l'Inde, à un jeune homme qui n'avoit aucune idée des

richesses ; il se livra donc à toutes les dépenses qui se présentèrent ; il acheta des femmes pour ses plaisirs , & voulut qu'elles fussent parées avec magnificence ; il tint une table ouverte à tous les jeunes gens de son âge , qui lui faisoient continuellement leur cour , & qui nourrissoient sans cesse sa vanité , par les éloges qu'ils donnoient à sa dépense , à sa musique , à la bonté de ses vins , & à la recherche de sa table.

Une telle conduite eut bientôt dissipé toute la succession. Quand il eut épuisé tous les vases , il vendit les maisons de la ville & de la campagne , & conserva les femmes le plus long-tems qu'il lui fût possible. Mais enfin , il fut obligé de s'en défaire , pour achever de payer ce qu'il devoit ; car son cœur étoit affermi sur les colonnes de l'honneur & de la vertu.

Il se trouva donc , en peu de tems , sans bien , & , par conséquent , sans amis. Heureusement pour Dgerberi , la nature l'avoit doué d'une force & d'une santé , que les plaisirs n'avoient point altérés. Ainsi , n'ayant aucune espèce de ressource , il se fit porte-faix , & il ne fut pas long-tems sans être préféré à tous ceux qui exerçoient cette profession dans Bagdad , à cause des poids énormes qu'il portoit , de son intelligence , & de la gaieté avec laquelle il faisoit son travail. Car , au conseil de son père , qui lui avoit  
recommandé



recommandé de ne point penser la veille à ce qu'il devoit faire le lendemain, il ajouta le régime d'oublier le jour ce qu'il avoit fait la veille. Aussi ne fut-il pas long-tems sans être l'homme le plus heureux de la ville. Son travail ne lui donnoit aucune peine ; il ne dépendoit plus des plaisirs dont il avoit été l'esclave ; il connoissoit la fausseté des amis ; on le considéroit dans son état ; & il ne travailloit qu'autant qu'il étoit nécessaire pour sa subsistance ; point de femmes, point d'enfans, & sobre. Il étoit le plus heureux des Musulmans.

En revenant, au milieu de la nuit, d'une maison de campagne, où il avoit porté un ballot, il entendit, en suivant les bords du Tigre, la voix d'une femme qui pouvoit être au milieu du fleuve ; elle disoit : au nom de Dieu, secourez-moi. Le son de cette voix étoit si touchant, que Dgerberi ne balança point à jeter promptement ses habits. Il se mit à la nage, & fut assez heureux pour secourir cette infortunée, au moment qu'elle se débattoit sur l'eau, & que ses forces étoient prêtes de l'abandonner. Il la porta à terre, malgré la rapidité du fleuve. Et quand elle fut un peu remise de sa frayeur, elle le pria de l'accompagner jusqu'à sa maison, qu'elle lui indiqua. Dgerberi y consentit. Il entendit, en arrivant à sa porte, des enfans qui pleuroient,

& qui demandoient leur mère. Ils entrèrent dans la maison; la femme qu'il venoit de sauver, parut à Dgerberi d'une beauté ravissante; elle le fit asseoir, fit allumer du feu pour sécher ses habits, & lui conta son histoire, qu'elle interrompit mille fois, pour lui témoigner l'excès de sa reconnoissance.

Il y a six mois, qu'une femme âgée entra dans ma maison, & me dit: je n'ai jamais manqué d'entendre la prédication que l'on fait dans la grande mosquée; mais aujourd'hui il m'est survenu des affaires, qui m'ont empêchée de faire ma purification: vous savez que je ne puis entrer dans la mosquée, sans avoir rempli ce devoir. Je vous prie, continua-t-elle, de me prêter un pot à l'eau. Je lui accordai ce qu'elle me demandoit: elle se purifia, se rendit à la mosquée, & vint ensuite me remercier. Je voulus la retenir à dîner, ne pouvant mieux faire, selon moi, que d'attirer dans ma maison une femme qui me paroïssoit si dévote, & que je pourrois engager à prier Dieu pour mon mari, qui est absent. Mais elle me refusa, en disant: ma fille, je prierai Dieu de vous donner la récompense du plaisir que vous m'avez fait; mais il ne convient point à une femme de mon âge, de manger hors de chez elle. Après m'avoir donné mille bénédictions, elle me quitta. De-

puis ce tems, elle est venue tous les vendredis me rendre visite ; elle y vint avant-hier comme à son ordinaire, & me dit : vous m'avez souvent proposé de passer quelque tems avec vous ; si vous voulez, je répondrai ce soir à votre empressement ; je souperai avec vous, & nous passerons la nuit à prier Dieu pour le retour de votre mari : mais cependant, j'y mets une condition ; c'est que nous partirons demain de très-bonne heure, & que vous viendrez avec moi dans une maison de campagne, où l'on doit faire les fiançailles d'une de mes parentes. Je me charge encore de vous ramener chez vous. J'acceptai sa proposition : nous partîmes hier au point du jour ; nous trouvâmes un bateau qui nous attendoit pour passer le Tigre, & nous arrivâmes dans un endroit peu habité. Un vieillard décrépit, & très-mal vêtu, se trouva à la sortie de notre bateau, & nous conduisit à une bergerie, où nous trouvâmes une quinzaine de femmes assemblées. Malgré le bon accueil qu'elles me firent en entrant, tout ce que j'apperçus, me donna du soupçon, & me persuada que la vieille m'avoit trompée. Je lui demandai, avec beaucoup d'inquiétude, où pouvoit être la noce qu'elle m'avoit annoncée. Elle m'assura qu'elle se feroit le soir, quand les amans de toutes les filles que je voyois, seroient arrivés. Alors,

ajouta-t-elle, nous souperons ensemble; nous boirons du vin, & vous irez consommer le mariage avec celui qui fera le plus à votre gré. Il ne m'en fallut pas davantage, pour me faire comprendre en quel abîme de malheurs cette méchante vieille m'avoit précipitée. Cependant je contraignis ma douleur, & je cachai mon inquiétude; mais je m'adressai à Dieu, & je lui dis, dans le secret de mon cœur: vous qui protégez les innocens & les affligés, délivrez-moi de la cruelle extrémité où je me vois réduite. Cette prière dissipa mon trouble, & je dis à la vieille, avec plus de liberté d'esprit: je vous suis obligée de m'avoit conduite dans un lieu où j'aurai des plaisirs que je ne pouvois attendre dans ma solitude. Ce discours trompa la vieille, & nous ne parlâmes, le reste du jour, que des plaisirs que la nuit devoit amener. Quand le soleil fut couché, je vis arriver, de différens côtés, une vingtaine de voleurs, qui étoient la plupart estropiés. Ils saluèrent la vieille, & lui demandèrent pourquoi elle avoit été si long-temps sans les venir voir: elle s'en excusa, sur les soirs qu'elle s'étoit donnés, pour me procurer à eux. Ensuite elle me présenta, & ils convinrent que jamais elle ne leur avoit amené de femme qui fût plus à leur gré. On servit le souper, & l'on ne me donna point d'autre place

que les genoux du chef, sur lesquels je fus obligée de m'asseoir. Je ne fis aucune difficulté : j'affectai même d'être de très-bonne humeur. J'étois cependant toujours occupée des moyens d'échapper au malheur dont j'étois menacée. Quand je vis que celui auquel j'étois tombée en partage, me croyoit autant d'amour pour lui, qu'il en avoit pour moi, je feignis d'avoir besoin de sortir. La vieille prit un flambeau, pour me conduire hors de la maison. Je savois bien, me dit-elle, que vous ne seriez pas toujours en colère contre moi ; il faut commencer par se fâcher, c'est l'usage ; mais demain, vous me remercirez encore de meilleur cœur. Je n'ai pas daigné répondre à cette malheureuse ; mais voyant que j'étois assez éloignée de la maison pour exécuter le dessein que je méditois, j'ai trouvé le moyen d'éteindre la lumière, comme par hasard, & je l'ai priée d'aller la rallumer ; elle y a consenti. Alors j'ai couru du côté où nous étions débarquées. Je n'y étois pas encore arrivée, que j'ai entendu la voix de plusieurs de ces malheureux qui couroient après moi, qui m'appelloient, & qui disoient que l'on ne pouvoit pas leur échapper aussi aisément que je m'en flattois. Ces discours ont redoublé ma frayeur. J'ai eu recours à Dieu, & je lui ai dit : mon-

Dieu, vous connoissez la droiture de mon cœur ; je préfère une mort violente, mais vertueuse, à la douceur d'une vie criminelle. En achevant ces mots, j'ai fermé les yeux ; & , me trouvant sur un terrain un peu élevé, je me suis lancée dans le fleuve. Vous m'avez entendue ; & Dieu s'est servi de vous pour me délivrer. Je n'oublierai jamais le service que vous m'avez rendu ; & j'aurai toujours pour vous le même respect que l'on a pour son père. Ensuite elle lui donna un boetchalik (1), & lui présenta cent sequins, en lui disant qu'elle étoit bien fâchée de ne pouvoir lui offrir davantage. Dgerberi ne voulut pas les accepter. Mais, pour ne la pas déseobliger, il reçut le boetchalik, disant qu'il étoit trop heureux que Dieu l'eût choisi pour une si bonne œuvre, & il se retira.

Ce procédé est trop fort aussi, reprit Hudjadge, pour un porte-faix ; tu me fais des histoires incroyables.

Souverain seigneur, reprit Moradbak, je ne suis pas capable d'en imposer à votre grandeur ; mais croyez-vous que la nature regarde les États, pour départir les sentimens ? Que dirois-

(1) Étoffe de tapis.

donc votre majesté, si elle favoit la délicatesse d'un voleur de profession : voyons donc, lui dit Hudjiadge, en se retournant dans son lit.

Ce que je vais vous conter, poursuivit Moradbak, est rapporté dans les histoires les plus authentiques, & ne peut laisser aucun doute. Dis toujours, interrompit Hudjiadge, qu'importe où tu l'as pris? Moradbak commença ainsi :





## HISTOIRE

*Du voleur de Seistan.*

LEICH étoit un simple Manœuvre de la province de Seistan ; voyant qu'il ne gagnoit pas assez pour s'entretenir & se nourrir comme il le desiroit , il se joignit à une troupe de voleurs dont il mérita bientôt la confiance par son courage & son adresse. Cette troupe devint redoutable ; & ces voleurs enhardis par les succès , formèrent le dessein de voler le trésor du roi de Seistan , nommé Dirhem , fils de Nazir. Ils enfoncèrent la porte , & firent des paquets de tout ce qu'ils purent emporter , soit en or , en argent , ou en pierreries. Ils étoient au moment de se retirer sans aucun obstacle avec leur butin , quand Leich apperçut quelque chose de brillant qui étoit suspendu au plancher ; il ne douta pas que ce ne fût une pierre précieuse d'un prix infini ; il se donna beaucoup de peine pour la descendre , & reconnut en la touchant avec la langue , que c'étoit une pierre de sel. Alors il appella ses compagnons , & leur reprocha le crime qu'ils commettoient. Ils furent étonnés de ses remords ; mais il leur dit : j'ai

mangé du sel du roi ; & vous n'ignorez pas que le pain & le sel , les plus grands présens que Dieu nous ait faits , engagent un homme à être fidèle à celui de qui il les a reçus. Ainsi je vous conjure , si vous avez de l'amitié pour moi , d'abandonner ce que vous avez volé , comme je l'abandonne moi-même. Ses compagnons se laissèrent persuader , & fermèrent les portes du trésor sans rien emporter. Le lendemain , le trésorier étant venu visiter le trésor , & jugeant par le désordre qu'il y remarqua , que l'on y étoit entré , profita de l'occasion pour faire emporter chez lui tous les paquets préparés. Il courut ensuite chez le roi , & lui dit , en s'arrachant la barbe : sire , l'on a volé votre trésor ; les voleurs ont profité de la nuit ; on fit toutes les recherches possibles ; & l'on promit de grandes récompenses à ceux qui pourroient faire connoître les voleurs.

Leich , instruit de ce qui se passoit , se douta de ce qui causoit l'embarras ; mais voyant que non-seulement on soupçonnoit des gens innocens , mais que l'on en faisoit tous les jours arrêter , il fut touché de compassion , & son équité naturelle , l'emportant sur le danger qu'il y avoit à découvrir la vérité , il prit le parti de se présenter au visir , & de lui dire : seigneur , je connois ceux qui ont volé le trésor ; menez-moi devant le

roi ; je saurai l'en instruire. Le visir le conduisit sur le champ ; & Leich lui fit un aveu sincère de tout ce qui s'étoit passé, & finit par dire, que le trésorier avoit sans doute profité d'une occasion qui mettoit son vol à couvert, & jura que si le roi ordonnoit que l'on visitât ses maisons, il engageoit sa tête, que l'on y trouveroit ce qui manquoit au trésor.

Le roi, frappé du discours de Leich, suivit son conseil ; & l'on trouva qu'il avoit rencontré juste. Le trésorier fut conduit au palais : Dirhem lui reprocha son infidélité, & lui dit : je te nourris depuis ton enfance, je te comble de biens ; cependant tu me payes d'ingratitude ; tu m'exposes à condamner des innocens ; & tu me voles, pendant qu'un voleur à qui je n'ai jamais fait aucune grace, & qui n'a mangé de mon sel que par hasard, a laissé tout ce qu'il avoit pris ; & qui plus est, a engagé par son exemple & ses discours, ses compagnons à ne rien emporter. Le trésorier, ne pouvant rien répondre pour sa justification, fut condamné à mort par le roi, qui donna sa charge à Leich. Il répondit à la confiance de ce prince, & se conduisit avec toute la fidélité possible.

Après avoir exercé cette charge pendant plusieurs années, le roi le fit général de ses armées ; il s'acquît une grande réputation dans ce nouvel

emploi ; & les trois enfans qu'il laissa , se distinguèrent par leur courage , & parvinrent au trône , que leurs descendans ont occupé pendant long-tems.

Je crois , poursuivit Moradbak , que votre Majesté est à présent convaincue par les sentimens de Leich , que Dgerberi a pu refuser les cents piastras ; & si elle a quelqu'envie de savoir la suite de son histoire , je la raconterai demain. Hudjiadge y consentit ; & le lendemain Moradbak poursuivit en ses termes :

## SUITE DE L'HISTOIRE

### *Du Porte-faix.*

**D**GERBERI étoit d'une si grande force , & le travail l'avoit si prodigieusement augmentée , que tous les porte-faix de la ville , fâchés de voir qu'il faisoit à lui seul presque tout leur ouvrage , & que tous les habitans attendoient plutôt que de ne pas l'employer , prirent le parti de le venir trouver , & lui dirent : Dgerberi , veux-tu ne plus travailler & demeurer tranquille sans rien faire , nous nous engageons à te donner dix aspres par jour , Dgerberi y consentit ; & les porte-faix furent exacts à lui donner cette somme ; il en vécut tranquillement , & leur tint

parole de son côté ; mais l'oisiveté énerva ses forces que le travail avoit entretenues. Son tempérament s'altéra , & il tomba malade : comme il n'avoit jamais pensé au lendemain , il fut bientôt réduit à la misère , les porte-faix le voyant si foible , ne voulurent plus lui donner la somme dont ils étoient convenus ; il eut recours à Dieu dans son malheur. Et pendant qu'il dormoit , le saint prophète lui apparut tout resplendissant de gloire , & lui dit : Dgerberi , tu n'as été malade que pour n'avoir pas continué d'employer tes forces , & ne les avoir pas rapportées à Dieu : humilie-toi , travailles & tu les retrouveras. Dès le moment , son cœur fut touché , & sa santé fut rétablie ; mais il étoit encore trop foible pour reprendre sa profession avec autant de brillant qu'il l'avoit exercée , & surtout pour se venger des porte-faix. Il étoit un jour assis devant la porte du grand vizir , lorsqu'une femme toute en pleurs vint s'asseoir à ses côtés , pour attendre l'audience de ce ministre. Dgerberi lui demanda le sujet de ses larmes. Hélas ! dit-elle , hier , on a assassiné mon fils , il est venu tomber à ma porte percé de plusieurs coups sans avoir eu le tems de nommer son assassin : on m'a assassiné , a-t-il dit , en expirant. Il étoit mon unique ressource. Je viens prier le vizir de faire retrouver son meurtrier , pour

ne pas laisser au moins sa mort sans vengeance. Avez-vous quelque éclaircissement à lui donner , lui répondit Dgerberi ? Hélas non , dit-elle ; & c'est ce qui redouble mon chagrin : je suis veuve d'un marchand ; mon fils étoit jeune ; j'espérois qu'il seroit ma ressource. Le vizir me répondra , sans doute , que dans une aussi grande ville que Bagdad , il est impossible de retrouver le meurtrier d'un homme qui n'est pas connu. Ecoutez-le avec le respect qui est dû à son état ; mais s'il ne trouve aucun expédient pour vous tirer de peine , dites-lui que Dgerberi , le porte-faix , vous a dit que s'il étoit vizir , il sauroit retrouver le meurtrier de votre fils. La mère désolée ne compta pas beaucoup sur un aussi foible secours ; cependant elle le remercia. Tout ce qu'ils avoient prévu arriva ; le vizir même , fatigué des pleurs de cette femme , ordonna qu'on la fit sortir ; mais en tombant à ses pieds , elle lui dit : seigneur , daignez consulter Dgerberi , le porte-faix , & je connoîtrai celui qui a tué mon fils. C'est du moins un éclaircissement que tu me donnes , reprit le vizir , tu l'accuses donc d'avoir fait périr ton fils ? Non , Seigneur , lui répondit la femme ; mais il m'a dit que s'il étoit vizir , il sauroit les moyens de retrouver le meurtrier. Le vizir , se tournant aussi-tôt du côté de ses officiers , leur

dit : allez chercher cet habile homme , conduifez-le devant moi ; & s'il ne retrouve celui que l'on cherche , il fera puni , de façon qu'il ne fe perfuadera pas une autre fois qu'il en fait plus que les vizirs du roi. Les officiers du vizir ne furent pas long-tems fans amener Dgerberi devant lui. Connois-tu cette femme , lui dit le vizir , en le voyant paroître ? Non , feigneur , lui répondit Dgerberi. Tu connois donc fon fils ? encore moins , reprit-il. As-tu quelque connoiffance de fon meurtrier ? Je n'en fais pas plus que vous , poursuivit le porte-faix. Comment veux-tu donc le retrouver , lui dit le vizir avec impatience ? Si j'avois votre autorité , ajouta Dgerberi , avec un ton d'affurance , je faurois demain matin , quel est celui qui a tué le fils de cette pauvre femme. Je te la donne jusques-là , reprit le vizir ; & , pour en être instruit , tu peux ordonner tout qu'il te plaira ; mais , si tu ne réussis pas , je te promets une bastonade de cinq cents coups. J'y consens , lui répondit le porte-faix.

Dgerberi ordonna aussi-tôt à un officier de justice d'aller à la mosquée la plus voisine de la maison qu'habitoit la mère défolée , & d'y arriver au moment que le jour seroit prêt à tomber , pour attendre à la porte le muezin qui crie sur le minaret , avec ordre de lui donner en sortant



quelques soufflets ; de lui lier les mains , & de le conduire devant lui. L'officier suivit exactement les ordres de Dgerberi.

Quand le muezin fut en sa présence , il lui fit beaucoup d'excuses de ce qu'on l'avoit maltraité , & voulut qu'on lui donnât dix sequins pour le consoler. Ensuite il fit retirer tout le monde , & lui ordonna de dire à tous ceux qui lui demanderoient , pourquoi on l'avoit arrêté , qu'il avoit été pris pour un autre. Mais il lui recommanda , sur toutes choses , d'appeller à la prière pendant la nuit , & de descendre aussi-tôt du minaret , pour répondre à ceux qui viendroient savoir , pourquoi il avoit appelé à une heure aussi indue , avec ordre de bien remarquer celui qui viendrait le premier lui faire cette question.

Le muezin se retira très-content , & fit tout ce qui lui avoit été ordonné. Il n'eut pas plutôt appelé à la prière , qu'un jeune homme accourut à lui , & lui demanda pourquoi on l'avoit arrêté la veille. Le muezin lui répondit simplement qu'on l'avoit pris pour un autre. Quand on eut rendu compte à Dgerberi de ce qui s'étoit passé ; il se fit amener le jeune homme qui avoit témoigné une si grande curiosité , & lui fit donner une si forte bastonade , qu'il avoua dans le plus grand détail , de quelle façon il avoit enlèvement celui que l'on avoit trouvé mort : il ajouta ,

que la crainte d'être découvert le rendant attentif à tout ce qui se passoit d'extraordinaire , l'avoit engagé à venir s'informer du motif qui avoit fait annoncer la prière à une heure indue , tout lui étant suspect , après le crime qu'il avoit commis. Dgerberi , suivant la loi , livra à la mère le meurtrier de son fils , & elle demanda sa mort , qui lui fut accordée.

Le vizir , frappé de l'esprit & du jugement de Dgerberi , voulut savoir son histoire ; il la lui conta ; & ce ministre lui reprocha d'avoir embrassé une profession aussi vile que celle de portefaix , & le détermina à se mettre dans les troupes que le calife envoyoit contre les Guèbres. Il étoit bien-aise d'avoir l'air de récompenser le mérite , pendant qu'il éloignoit de la ville un homme que le calife pourroit approcher de sa personne & des charges , si jamais il en entendoit parler.

Dgerberi fit des prodiges de valeur & de forces , dans les campagnes qu'il fit contre les Guèbres. Mais , se confiant trop en son courage , il fut fait prisonnier : & , dans le tems que ses ennemis délibéroient sur le genre de mort qu'ils lui feroient éprouver , pour se venger de tous les maux qu'il leur avoit faits , après avoir dit le cent quinzième chapitre de l'Alcoran , il brisa ses chaînes , il étouffa le geelier , qui voulut s'opposer

s'opposer à sa fuite ; & , dans la crainte de retomber entre les mains de ses ennemis , il se jeta dans les déserts , où il vécut , long-tems , de fruits & de racines. Enfin , il se trouva dans une forêt , sur le bord de la mer , & monta sur un arbre , pour dormir en sûreté , & se garantir des bêtes féroces qui auroient pu l'attaquer.

Quand la nuit fut venue , il vit sortir de la mer , un taureau noir , qui faisoit des mugissemens épouvantables , & qui s'approcha de l'arbre sur lequel il étoit monté. Il lui fut aisé de remarquer que ce terrible animal laissa tomber de sa bouche une pierre , qui éclaira toute la forêt , & qui lui servit à choisir les herbes qui lui convenoient le plus , comme le safran & les hyacinthes. Dgerberi , qui avoit été élevé au milieu des pierreries , dont son père avoit fait un grand commerce , ne douta point que ce qu'il voyoit ne fût une véritable escarboucle , pierre précieuse & rare , dont il avoit si souvent entendu parler , sans en avoir jamais vu ; & , frappé de l'éclat & de la grosseur de celle-ci , quand il fut un peu remis de la frayeur que le taureau noir lui avoit causée , il ne fut plus occupé que des moyens de s'emparer d'une aussi grande merveille.

Quand le jour parut , le taureau noir reprit la pierre , & rentra dans la mer. Dgerberi des

cendit de l'arbre, fit sa prière, cueillit des fruits, & se rendit sur le bord de la mer, où il détrempa de la terre, qu'il eut soin de porter sur l'arbre, où il avoit dormi la veille. Le taureau noir vint comme le premier jour. Il posa la pierre à terre; &, quand il fut un peu éloigné, pour chercher les herbes qui étoient le plus à son goût, Dgerberi jeta, sur la pierre, la boue qu'il avoit amassée. Le taureau ne voyant plus de clarté, se précipita dans la mer, après avoir fait des mugissemens affreux; & Dgerberi s'empara de l'escarboucle, qui n'avoit pas sa pareille dans le monde.

Dgerberi, content de cette fortune, ne pensa plus qu'à revenir dans sa patrie. Il fut assez heureux pour trouver un vaisseau qui le conduisit à Ormus; il traversa toute la Perse; &, sachant que le roi de Perse étoit fort curieux de pierres précieuses, & qu'il en rassembloit de tous les côtés de l'univers, il se fit annoncer comme un homme, qui devoit lui faire voir le plus beau morceau, que l'on eût jamais vu. Ce prince étoit alors avec un marchand de Balsora, qui l'étonnoit par la magnificence, la beauté & la quantité des pierreries qu'il lui faisoit voir. Le roi, bien aise de confondre la vanité d'un marchand qui se faisoit annoncer d'une façon aussi pompeuse que Dgerberi, dans le tems qu'on lui montrait

ce qu'il croyoit de plus beau dans l'univers, ordonna que l'on fit entrer Dgerberi. Il parut précifément, lorsque le marchand de Balsora lui disoit : votre majesté ne doit point être étonnée, si je lui montre tous ces chef-d'œuvres de la nature ; quand elle saura de quelle façon ils me sont parvenus, elle trouvera la chose toute simple. Le roi lui ayant témoigné qu'il seroit bien aisé de savoir comment il avoit rassemblé tant de richesses, le marchand prit ainsi la parole : mon père étoit pauvre, & pêcheur de profession ; nous étions avec lui, mes trois frères & moi, dans son bateau ; nous jettâmes nos filets, après avoir invoqué le grand prophète, pour avoir une pêche favorable ; & ce fut avec une peine infinie que nous les retirâmes, tant leur poids étoit énorme. Enfin, nous parvînmes à les tirer à terre ; & notre surprise fut extreme, en appercevant un poisson qui avoit la figure humaine. Mon père nous proposa de le porter à la ville, & de le montrer au peuple pour de l'argent ; mais cet homme marin, après nous avoir regardés comme s'il nous avoit entendus, nous étonna beaucoup quand il prit la parole : je suis, nous dit-il, un habitant des eaux, & créature de Dieu tout comme vous ; donnez-moi la liberté ; n'abusez point du sommeil, qui m'a fait tomber dans vos filets ; si vous m'accordez cette grâce,

Je ne vous demande que très-peu de tems , pour vous apporter de quoi faire une fortune considérable. L'homme marin nous attendrit par ses prières ; il jura par le grand Dieu , qu'ils étoient douze mille musulmans dans la mer , & qu'il alloit en engager un grand nombre , à la recherche des préfens qu'il vouloit nous faire , pour reconnoître l'obligation qu'il nous auroit , de lui rendre la liberté. Enfin , nous consentîmes à ce qu'il nous demandoit. Il nous dit adieu , en nous priant de nous trouver , deux jours après , au même endroit où nous étions ; & nous le vîmes aussi-tôt se plonger dans la mer. Nous revînmes au jour marqué , & nous fûmes exacts au rendez-vous. L'homme marin parut , suivi de plusieurs autres hommes de son espèce , qui même avoient l'air très-soumis devant lui. Ils étoient chargés d'une prodigieuse quantité de pierreries , que nous présenta l'homme à qui nous avons donné la liberté. Les pierres que vous voyez font de ce nombre ; nous avons quitté notre métier de pêcheur , après avoir établi notre père , de façon que rien ne puisse lui manquer : mes trois frères & moi , nous avons partagé en quatre lots , tout ce que l'homme marin nous a donné ; nous avons entrepris le commerce de jouailliers , dans les différentes villes que nous avons choisies , pour notre établissement. La

beauté des pierreries prouve la vérité de cette histoire, reprit le roi avec admiration; & se tournant du côté de Dgerberi, il lui dit: que réponds-tu à ce que tu viens de voir & d'entendre? Sans doute que l'examen de tant de richesses t'empêchera de montrer la pierre que tu m'as fait annoncer avec tant d'éloge. Sire, lui répondit Dgerberi, quand je n'aurois pas promis à votre majesté de lui faire voir une des merveilles du monde, cette histoire, & toutes les pierreries que je vois, m'y auroient engagé. Les aventures de ce marchand, & les miennes, prouvent que le hasard est plus favorable, pour faire trouver les plus belles choses, que les recherches les plus pénibles. Alors il montra son escarboucle merveilleuse. Le roi en fut ébloui; le marchand de Balsora renferma promptement toutes ses pierreries, & se retira. Dgerberi dit au roi: prince, ce morceau devant appartenir sans doute au plus grand roi de la terre, ne doit point sortir de votre cour; je supplie votre majesté de l'accepter, & je suis trop heureux, que la fortune m'ait choisi pour vous le présenter: le roi, flatté de son discours, &, touché de sa générosité, dit à son vizir de lui donner d'abord cinq cent mille dragmes d'argent, mille pièces de brocard, deux chevaux, & dix robes d'honneur. Ce n'est pas tout, dit le roi; je veux



savoir de quelle façon cette superbe escarboucle est tombée entre tes mains. Non-seulement votre grandeur le saura, reprit Dgerberi; mais tout ce qui est arrivé à un de ses plus fidèles esclaves, si elle a la complaisance de lui donner un moment d'audience. Le roi y consentit. Il lui dit exactement ce que je viens de raconter à votre majesté, & le roi, charmé de tous les bons sentimens qu'il découvrit en lui, ne voulut plus s'en séparer, & le fit son vizir, le sien ne lui convenant plus pour quelque raison particulière. Il posséda cette charge pendant long-tems, la remplit avec honneur, & la garda jusqu'à la mort.

*Conclusion de l'histoire de Moradbak.*

J'approuve fort le choix de cet ancien roi de Perse, dit Hudjiadge, & je crois qu'un homme éprouvé par le malheur, & qui a toujours conservé son ame dans une parfaite égalité, est digne de gouverner l'univers. Je voudrois être assez heureux pour trouver un pareil ministre.

Moradbak, charmée du discours du roi, saisit cette occasion, de marquer sa reconnoissance au sage Aboumeleck, & de le tirer des fers : seigneur, lui dit-elle, votre majesté possède un pareil trésor. Si votre esclave, ajouta-t-elle, en

se jetant à ses pieds, a trouvé grace devant vos yeux, daignez rendre la liberté à Aboumelek, qui languit depuis dix ans dans les fers. C'est à lui, seigneur, que vous devez le calme heureux qui paroît régner dans votre ame. Depuis que j'ai eu le bonheur de paroître devant vous, c'est lui qui m'apprend, chaque jour, ce que je dois raconter à votre majesté. Hudjiadge se rappelant alors le souvenir d'Aboumelek, se reprocha d'avoir opprimé ses vertus; il se repentit aussi de toutes les cruautés qu'il avoit exercées; mais il ne fut pas moins touché de la reconnoissance de Moradbak. Ta beauté, lui dit-il, avoit déjà fait impression sur mon cœur; ta vertu vient de te le soumettre entièrement. Les archives de l'ancienne Perse ajoutent, que le roi Hudjiadge ne se gouverna plus que par les conseils d'Aboumelek & de Moradbak, qu'il la fit placer sur le trône, qu'il l'épousa dans toutes les formes, & qu'il dormit.

*Fin des Contes Orientaux.*



# FÉERIES

NOUVELLES.

---

PREMIERE PARTIE.

---





# F É E R I E S

N O U V E L L E S .

P R E M I E R E P A R T I E .

---

LE PRINCE COURTEBOTTE

E T

LA PRINCESSE ZIBELINE.

C O N T E .

---

**I**L étoit une fois un roi & une reine d'une sottise démesurée , mais qui s'aimoient prodigieusement. Il ne pouvoit y avoir dans le monde que les flatteurs de leur cour qui ne disent pas que leur amour étoit une preuve de leur sottise

mutuelle. Tels qu'ils étoient , ils étoient rois ; & pour lors , tout va bien , tout est bon , d'autant mieux que dans les tems de féerie , les princes n'avoient point d'affaires plus essentielles que celles de se bien gouverner avec les fées & les génies , de leur donner des gâteaux , quelques aunes de ruban , & autres menues bagatelles de cette espèce. Il leur falloit sur-tout avoir un peu de mémoire pour ne point oublier d'inviter aux couches d'une reine , les fées ou les génies bons ou mauvais. Ils étoient encore obligés de prendre bien garde de ne point mécontenter ceux ou celles qui aimoient à faire du mal ; avec ces sortes d'attentions , tout étoit fait ; un royaume étoit bien gouverné. Aussi , depuis le tems que la féerie est un peu tombée , les rois d'à présent , gouvernent-ils par eux-mêmes ; ils ont tous de l'esprit , de la connoissance des affaires , de la capacité , & sur tout ils s'attachent à connoître le cœur humain.

La reine devint grosse ; elle employa tout le tems de sa grossesse à composer une liste des noms de toutes les fées qu'il lui fut possible de rassembler. Il y en avoit un grand nombre dont on n'avoit jamais entendu parler. Tous les sujets du roi eurent ordre , sous peine de la vie , de donner les noms de celles qui leur étoient connues , & l'on avoit grand soin d'écrire leurs dés-



clarations. Mais tous les corps du royaume que l'on consulta sur cette grande affaire, ne furent pas à beaucoup près, traités avec autant de considération que celui des nourrices & des vieilles mies; & ce fut à juste titre, à cause de leurs grandes connoissances & de leur profonde érudition. Elles furent donc admises au conseil, & donnèrent toutes leurs avis avec les détails, les diffusions & les obscurités qu'on leur a connues de tout tems.

Le tems des couches arriva, & la liste de tous les noms qu'on avoit pu recueillir, remplissoit (quoique de petite écriture) un des plus gros volumes *in-folio*, pour lequel on avoit fait dresser un grand pupitre, sur une estrade, au pied du lit de la reine, & le tout ressembloit assez à un lutrin.

Au moment que l'on s'en doutoit moins, les douleurs prirent à la bonne reine, & ce fut précisément entre minuit & une heure. Le roi, pour lors, étoit dans son premier sommeil; mais elle accoucha si promptement (quoique l'on fût bien assuré que ce fût son premier enfant, & qu'aucune fée ne l'eût secourue) que le roi qui avoit été averti dès l'instant des premières douleurs, & qui couchoit dans une chambre séparée par une simple cloison de celle de la reine: que le bon roi, dis-je, n'eut que le tems de mettre

son pétenlair & ses pantoufles, & d'accourir encore tout endormi. Malgré cette diligence, il trouva la reine accouchée; il courut au pupitre, & monta les degrés si fort à la hâte, que l'historioire rapporte qu'il laissa une de ses pantoufles en chemin. Que de besogne à faire pour un sot!

Le voilà donc juché devant son grand livre, tenant son martinet à la main; le voilà donc, criant à tue-tête: « je vous conjure & vous prie, »  
 » fée une telle, génie un tel, de m'honorer de  
 » votre visite, & de venir douer mon enfant ». Il se pressoit si fort, & il étoit si prodigieusement ému, qu'il ne prononça pas trois noms comme ils étoient écrits. D'un autre côté, la reine s'égofilloit à force de crier: « que l'on »  
 » apporte mes gâteaux, que l'on arrange mes »  
 » présens; prenez cette clef, ouvrez cette ar- »  
 » moire, & tenoit mille propos semblables ». Enfin, l'on ne savoit, dans cette chambre, auquel entendre. Heureusement que le tems de ces fortes d'invitations étoit limité; car les attentions de la reine, qui, de tout tems, avoit été fertile en ordres inutiles & souvent répétés, n'auroient pu finir, non plus que la lecture du roi, le plus grand ànonneur qui fût jamais, avant que leur petit garçon eût été en état d'être sevré (car c'étoit un prince que le ciel leur avoit

donné); article de joie, qui n'avoit pas peu contribué à démonter la pauvre tête du roi.

Quoique le tems de l'invitation ne dût être que d'une demi-heure, au plus, le roi employa deux grandes heures à lire dans son grand livre, quelque chose qu'on pût lui dire; & cependant il n'étoit encore qu'à la troisième page. Enfin, on lui fit appercevoir que plusieurs fées ou génies l'attendoient dans la grande salle du palais, & qu'ils s'impatientoient de ne voir personne pour faire les honneurs, & les recevoir; il courut, dans l'équipage indécent dont j'ai déjà parlé, fit, à tout ce qu'il trouva de fées dans la salle, cent excuses, & leur demanda leur protection. Presque toute l'assemblée fut touchée de son extrême soumission, & lui promit de ne faire aucun mal à son fils; ils l'assurèrent tous qu'il parviendroit à une grande vieillesse, & qu'il jouiroit, à un certain âge, de tout le bonheur imaginable. Mais, pendant la lecture du roi, une fée négresse, dont il avoit écrit le nom en lettres majuscules, dans la crainte de l'oublier, & dont jamais personne n'avoit entendu parler, ayant été nommée des premières, arriva aussi des premières dans la grande salle. Ennuyée d'attendre, & piquée de n'avoir pas été complimentée à la descente de son grand coco, sur lequel elle étoit venue du fond de la Guinée:

« lis toujours, dit-elle entre ses dents, ton fils  
 » n'en fera pas plus grand, lis toujours ; il ne  
 » sera qu'un Courtebotte ». Elle auroit fans  
 doute continué la litanie des défauts qu'elle vou-  
 loit lui donner, si la bonne Guerlinguin, qui  
 protégeoit particulièrement le royaume & la  
 famille royale, ne fût accourue d'elle-même,  
 fans attendre le moment de son appel, & n'eût  
 conjuré la négresse de modérer sa mauvaise hu-  
 meur ; ce qu'elle fit avec peine. Enfin, elles  
 reçurent toutes leurs présens, rendirent visite à  
 la reine, & retournèrent chacune à leurs  
 affaires.

Quand tout le monde fut parti, Guerlinguin  
 s'approcha du lit de la reine, & dit au roi : « vous  
 » n'avez rien fait de bien, tout a été de travers ;  
 » pourquoi n'avez-vous pas daigné me consul-  
 » ter ? Mais les fots sont toujours méfians ; vous  
 » ne m'avez pas seulement invitée, moi, dont  
 » vous connoissez les bontés. Ah ! madame, dit  
 » le roi, en se jetant à ses pieds, ai-je eu le  
 » tems de lire jusqu'à vous ? Voyez, en lui  
 » montrant la marque, si je n'en suis pas resté  
 » au commencement. Je ne suis pas piquée, lui  
 » dit-elle, de n'avoir pas été invitée, je ne  
 » prends pas garde à ces sortes de bagatelles,  
 » avec les gens que j'aime ; sans cela, je n'au-  
 » rois pas sauvé bien des malheurs à votre fils ;  
 » mais

» mais j'ai des vues sur lui , je dois vous l'en-  
 » lever , & vous ne le reverrez que *tout couvert*  
 » *de fourrure* ». A ce mot , que le roi & la  
 reine ne pouvoient comprendre dans un climat  
 aussi chaud que celui qu'ils habitoient , ils fon-  
 dirent en larmes. Guerlinguin leur dit de ne  
 point s'affliger ; qu'elle avoit été assez bonne &  
 assez complaisante pour laisser élever le roi par  
 ses père & mère , qui l'avoient gâté , & si bien  
 gâté , qu'ils n'en avoient fait qu'un sot ; mais  
 qu'elle ne vouloit pas qu'il en fût de même de  
 leur fils ; qu'ils ne devoient s'en barrasser de rien  
 autre chose , que de gouverner sagement leur  
 royaume. Après , elle ouvrit la fenêtre , mit le  
 petit prince dans un panier ; & , se donnant du  
 talon dans le derrière , elle glissa sur les aîs ,  
 comme elle auroit pu faire avec des pains.

Le roi & la reine furent pénétrés d'une douleur  
 inconcevable ; ils se voyoient séparés d'un fils  
 qu'ils avoient été si long-tems à faire : ils s'occu-  
 pèrent des dernières paroles que leur avoit dites  
 Guerlinguin : vous ne le reverrez , nous a-t-elle dit ,  
 que *tout couvert de fourrure*. L'on consulta tout  
 le monde pour s'en instruire ; car les rois les  
 font le fort de ceux , ou qui ne peuvent prendre  
 de parti , ou qui n'ont point de connoissances ;  
 mais tous les consultants ne purent instruire les  
 gens intéressés. On opina donc , & l'on se pré-

suada aisément, vu la disposition où l'on étoit, que des fourrures devoient être une chose affreuse. Le roi & la reine prirent donc, à la suite de tous leurs conseils & de leurs réflexions, le sage parti de s'affliger tant, que cela faisoit pitié. Mais, tout tristes & désœuvrés que se trouvoient le roi & la reine dans leur palais, ils ne purent se résoudre à donner de petits frères ou de petites sœurs à leur fils.

Revenons au petit prince; la fée l'emporta chez elle. Elle habitoit un bel & bon château de campagne. En arrivant, elle ôta à une jeune paysane, fraîche & vigoureuse, l'enfant qu'elle nourrissoit; &, lui substituant le petit prince, elle lui fascina les yeux, au point que la paysane le crut toujours, son propre enfant. Il fut élevé par elle, dans la basse-cour du château; mais, à mesure qu'il avança en âge, la fée le faisoit venir plus souvent auprès d'elle, afin de cultiver en lui, les dons de la nature. Cette sage fée étoit bien persuadée qu'une éducation simple & naturelle du côté de l'esprit, dure & fatigante du côté du corps, étoit le don le plus essentiel qu'elle pût faire à un prince. Mais ce ne fut pas à cette seule attention, que se bornèrent celles qu'elle voulut avoir. Elle résolut de le former par les traverses, les peines de l'esprit, & la connoissance des hommes. Courte-

botte avoit, en effet, besoin de tous les talens du cœur & de l'esprit; car, en augmentant en âge, il ne parvint pas à une haute stature; en récompense, il étoit agréable de visage, bien fait dans sa petite taille, & l'on voyoit peu d'hommes plus nerveux & plus vigoureux que lui. Il avoit, dès son enfance, exercé son courage dans les forêts; &, plusieurs fois, formé des troupes de jeunes gens de son âge, qui lui avoient toujours déféré le commandement; tant il est vrai, que l'on fait presque toujours, dans son enfance, ce que l'on doit faire dans un âge plus avancé. Les années fortifient les inclinations bonnes ou mauvaises; mais leur principe est toujours indiqué dans la jeunesse.

Courtebotte n'ignoroit pas que le nom qu'il portoit, sans en connoître aucun autre, étoit un sobriquet qu'on lui avoit donné; mais, pour s'en consoler, il s'étoit promis cent fois de l'illustrer, & de le rendre recommandable. La fée l'avertissoit souvent, par des songes, qu'il devoit incessamment quitter un pays, où l'état d'une naissance aussi basse que la sienne, faisoit une sorte de reproche à l'élévation de son cœur. Ce fut la seule voie qu'elle employa, pour lui inspirer tous les moyens nécessaires, pour mettre à fin les plus grandes aventures. Elle imprima fortement en lui, la patience &



la hardieffe, dont la réunion produit le fens-froid ; & l'assura plusieurs fois que tant qu'il seroit vertueux, rien ne pourroit lui manquer dans les pays éloignés ; &, pour le persuader davantage, quand elle le faisoit venir auprès d'elle, elle ne l'entretenoit que de couronnes acquises par des gens de son espèce, & de la réputation qu'ils avoient obtenue, par leur valeur & par leur bonne conduite. La tête remplie de toutes ces idées, le cœur naturellement haut & magnanime, & la taille des plus courtes, il arriva, un jour, dans une grande ville voisine du château de la fée ; l'ardeur de la chasse l'avoit emporté jusques-là. Il étoit monté sur un joli cheval alezan, dont la fée lui avoit fait présent depuis peu. Il étoit simplement vêtu, & n'avoit point d'autres armes qu'un arc, des flèches, & un épieu ; mais toute cette parure, quoiqu'un peu sauvage, avoit une grace merveilleuse sur sa personne. Il arriva, dis-je, au moment que tous les habitans de la ville couroient à la grande place, pour entendre ce que des étrangers avoient à publier. Leur cortège, leurs habillemens, & leurs équipages bizarres & inconnus dans le pays, attiroient la curiosité. Tout le monde couroit donc ; car on a beau dire, on est badaud en tout pays.

Courtebotte courut aussi, & se trouva fort

près des étrangers. Ils firent précéder la lecture qu'ils vouloient faire, par le bruit de plusieurs instrumens de guerre. Quand les fanfares furent finies, un vénérable vieillard, à barbe retrouffée derrière les oreilles, lut à haute voix ce qui suit :

*Que toute la terre sache, que quiconque pourra conquérir la montagne de glace, possédera non-seulement la précieuse Zibeline, belle entre toutes les belles, mais encore tous les états dont elle doit être reine.*

« Voici, dit-il, après ce cri-là, la liste de  
 » tous les princes, qui, frappés de sa beauté,  
 » ou de celle de ses portraits, ont péri, en  
 » voulant mettre à fin l'entreprise proposée, &  
 » celle de ceux qui se sont nouvellement engagés  
 » pour la conquête ». Courtebotte se sentit alors animé du desir le plus violent que la gloire ait jamais excité dans un cœur. Il balançoit cependant, en réfléchissant sur son état, & sur le peu de ressource qu'il avoit; mais, au milieu de l'agitation que lui causoient toutes les pensées qui le venoient assaillir en foule, le vieillard, qui venoit de faire la lecture, après s'être prosterné trois fois, découvrit une espèce de lièvre, & fit voir à toute l'assemblée le portrait de la belle Zibeline. Courtebotte en fut si frappé, que, fendant la presse, & ne considérant plus

rien, il demanda à s'inscrire. Tous les étrangers appercevant sa petite figure, & la simplicité de ses vêtemens, se regardoient entr'eux, & ne savoient s'ils devoient accepter sa proposition, ou la refuser. « Donnez, leur dit-il d'un » ton haut, donnez que je signe : savez-vous » qui je suis ? » On obéit ; mais, comme il étoit animé d'amour pour le portrait, & de colère contre les étrangers, il n'eut pas le tems de choisir un autre nom que le sien, & signa Courtebotte. A ce nom, qui se trouvoit à la suite de ceux de tant de princes, l'éclat de rire des étrangers fut violent. « Coquins, leur dit-il, rendez » graces au portrait dont la garde vous est con- » fiée, sans cela ». . . . . Il n'en dit pas davantage : la modération le reprit : il s'éloigna d'eux, en leur promettant de leur faire voir qui il étoit, après, toutefois, avoir su le nom du pays de Zibeline, & le tems auquel il falloit se rendre, pour tenter l'aventure.

Courtebotte, malgré son grand courage, se trouva rempli de tous les doutes qu'une pareille entreprise auroit pu causer à tout autre qu'à lui ; mais, comme il étoit fort connu dans la ville, & qu'il avoit signé son propre nom, que les trompettes avoient répété mille fois à la grande rumeur de tout le monde, & que ses petits amis le vinrent féliciter, en riant sur ses grandes entre-

prises, il se douta aisément que le bruit de cet événement se feroit répandu jusqu'au château de la fée : il n'osa donc y retourner, & se présenter devant celle qu'il croyoit sa mère, surtout après avoir souscrit à l'espérance d'un royaume & d'une belle princesse. Il dit adieu à ses petits amis, & les embrassa, en les assurant qu'ils ne le reverroient que roi & mari de Zibeline, ou qu'il mourroit à la peine. Il partit, sans s'embarraffer davantage de tous les propos que l'on tenoit, dans le pays, sur son entreprise. Les provinces en parlèrent, après que la cour en eût beaucoup parlé, & cette cour, étoit celle du roi son père & de la reine sa mère, qui ne savoient pas la part qu'ils avoient, aux plaisanteries que l'on faisoit de Courtebotte, & qu'ils faisoient eux-mêmes. Les pauvres princes vivoient de la façon que j'ai déjà dite. Courtebotte sortit de la ville sur son joli cheval alezan, plongé dans ses pensées. Il n'est pas étonnant qu'il eut de profondes rêveries ; le souvenir du portrait de Zibeline l'occupait : l'embarras du voyage se présenta à lui ; mais l'amour d'un côté, & de l'autre, la honte de retourner au château de la fée, lui firent absolument prendre le parti du voyage. Il lut l'affiche que lui avoient donnée les herauts d'armes, & ne la trouva que médiocrement claire ; elle étoit conçue en ces termes : *Le duc*

cent lieues de mont *Caucase*, en montant au nord, vous recevrez vos ordres & vos instructions, pour la conquête de la montagne de glace. Belle instruction pour un homme qui part d'un pays où se trouve aujourd'hui le Japon. Cependant, il s'orienta suivant les connoissances de géographie que la fée lui avoit fait apprendre dans la géographie de Robbe, & continua sa route. Il évita avec soin toutes les villes, pour éviter en même tems toutes les plaisanteries qu'il avoit entendu faire sur son nom. Comme il n'avoit pas beaucoup voyagé, il n'entendoit pas encore la raillerie; il couchoit donc dans les forêts, & croyoit se fournir de quelques fruits qu'il rencontroit en chemin; mais la fée qui le protégeoit, & qui vouloit le secourir, sans diminuer son courage par la confiance des merveilles, lui souffloit des vivres, pendant qu'il prenoit du repos; de façon qu'à son réveil, il se trouvoit de plus en plus, frais & dispos. Elle voulut encore, suivant le projet qu'elle en avoit formé dès long-tems, le faire passer par toutes sortes d'épreuves.

Un jour qu'il suivoit à son ordinaire le sentier d'une forêt, elle le fit attaquer par un de ces monstres, dont l'Amérique est remplie. Celui-ci tenoit du tigre & du léopard. Le combat fut vif, & Courtebotte, à la fin, triompha du monstre; ce ne fut pas sans peine, car il en

coûta la vie à son cheval ; cette perte lui fut chère ; mais l'ardeur de son courage le soutenant dans cette adverfité , il continua fon chemin à pied , & arriva enfin dans un port de mer. Il y trouva un bâtiment , qui faisoit route à-peu-près du côté qu'il le defiroit , & se trouva fur lui encore allez d'argent , pour payer fon paffage. Il partit ; mais , après quelques jours de navigation , il survint une tempête , qui lui fit faire naufrage. Il se fauva feul de tout l'équipage , & aborda , avec grand peine , dans une ifle déferte. Ce fut là qu'il eut le tems de faire de férieufes réflexions ; cependant fon grand cœur ne le laiffa point abattre. Il vécut de la chaffe & de la pêche , du moins se le perfuada-t-il ainfi , mais plus certainement encore , des fecours fecrets de la bonne Guerlinguin.

Un jour qu'il se promenoit , allez triftement , fur le bord de la mer , il découvrit un vaiffeau qui faisoit voile de fon côté. Il fit des signaux , pour demander du fecours ; mais , plus le vaiffeau approchoit , plus il lui paroiffoit extraordinaire , & moins il appercevoit d'hommes fur le bâtiment ; enfin , il vint à pleines voiles donner contre la terre. Le hafard & la fortune lui firent rencontrer un lit de vaîe , fur lequel il échoua le plus heureufement du monde. Pour lors , Courbette fut à portée d'examiner de plus près

le vaisseau ; il vit que les mâts étoient des arbres verts ; pleins de feuilles , que tous les bordages étoient couverts de petits arbres entaillés , & qu'enfin il ressembloit parfaitement à un bosquet. Surpris de cet objet , & de la solitude du bâtiment , il fut dedans , & ne vit que des hommes réduits dans un état affreux. Ils étoient sans mouvement , & presque devenus arbres. Les uns tenoient au pont du vaisseau par les jambes , d'autres par les bras , suivant l'action dans laquelle la manœuvre & la communication du vaisseau les avoit surpris.

Courtebotte , frappé de la compassion qu'un pareil spectacle pouvoit causer , essaya , avec le fer d'une de ses flèches , de détacher leurs membres du bois qui les retenoit. Il en vint à bout , & , pour lors , il les porta l'un après l'autre à terre. Il essaya de faire quelques fomentations d'herbes sur leurs membres de bois , & le fit avec succès. Il fit si bien , qu'en peu de jours , ils se trouvèrent en état d'agir & de manœuvrer comme auparavant. L'on imagine bien que Guerlinguin travailla à cette belle cure. Soit par inspiration , soit par une simple réflexion , Courtebotte fit frotter tous les membres du vaisseau , avec les mêmes plantes qui avoient secouru si parfaitement les matelots ; & ce secours fut donné très-à-propos ; car , au train qu'il prenoit ,



le bâtiment seroit devenu , en peu de tems , une grande forêt. La reconnoissance de ces pauvres matelots fut infinie : il obtint donc aisément d'eux de le conduire où il avoit dessein d'aller ; mais ils ne purent lui répondre autre chose , aux questions qu'il leur fit , sur l'état dans lequel il les avoit trouvés , sinon que , passant à la vue d'une côte remplie de bois , un vent de terre assez violent les avoit chargés ; que l'air s'étoit tout-à-coup obscurci d'une poussière très-épaisse , qui , sans doute , avoit communiqué une vertu végétative à tous les corps , excepté aux métaux ; qu'ils s'étoient trouvés d'abord appesantis ; qu'ensuite ils avoient perdu le sentiment ; & que , peu à peu , sans pouvoir l'éviter , le bois les avoit gagnés & attachés à lui. Courtebotte fit ses réflexions sur un événement si singulier ; & , ne voulant rien négliger de tout ce qui lui arrivoit , & qui pouvoit être utile ou curieux , il ramassa , à tout hasard , une assez grande quantité de cette poudre , qu'il mit dans une boîte , & qu'il conserva précieusement sur lui. La fée , qui avoit produit cette merveille , contribua beaucoup à cette inspiration ; l'équipage de ce vaisseau n'eut pas de peine à quitter l'île déserte , & fit voile , par le plus beau tems du monde. Après un mois de navigation , ils aperçurent la terre , & résolurent d'y débarquer ,

non-seulement pour s'instruire de leur route, mais encore pour faire de l'eau, & prendre des rafraîchissemens, dont ils commençoient d'avoir besoin. Courtebotte s'embarqua dans la chaloupe qu'ils mirent à la mer; à mesure qu'ils approchoient de terre, ils ne découvroient point d'hommes : cependant, ils ne pouvoient douter que la côte ne fût habitée, puisqu'ils remarquoient du mouvement, que l'on faisoit des signaux, pour marquer leur découverte, & qu'enfin ils distinguoient des poussières, médiocres à la vérité, qui se rejoignoient dans l'endroit où ils vouloient aborder, ce qui prouvoit clairement, qu'on étoit sur ses gardes. Quand ils furent à la portée de l'œil, ils découvrirent de gros barbets, postés le long de la côte, qui faisoient la garde; ils en apperçurent d'autres formés en troupes. Ceux qui se trouvèrent à l'avancée, vinrent fièrement reconnoître la chaloupe; &, voyant que Courtebotte ne les accueilloit pas de ce vilain mot, tirez, &, qu'au contraire, il leur dit : eh, bon jour mes bons chiens; ce fut aussi tôt, de leur part, des mouvemens de queue infinis, & de ces cris de carresse, qui marquoient leur contentement. Ils firent plus, ils lui donnèrent la patte; ils lui demandèrent s'il vouloit les suivre, & s'abandonner à leur conduite; non-seulement il com-

prit tout ce que je viens de dire, mais il comprit encore qu'ils ne vouloient pas qu'il fût suivi de personne de l'équipage, & que ce n'étoit qu'à lui seul, qu'ils accorderoient cette marque de confiance. La curiosité détermina Courtebotte : il ordonna donc à ses gens, de l'attendre pendant l'espace de quinze jours, après lesquels ils pourroient continuer leur route, quand même ils n'auroient point eu de ses nouvelles. Il leur recommanda, cependant, de ménager beaucoup les habitans de l'isle pendant son absence, de bien vivre avec eux, & de faire leur provision d'eau, & de tout ce qui leur étoit nécessaire, avec les ménagemens que l'on a pour les peuples amis ; quant à lui, il s'abandonna à la merci de ces bons animaux ; &, à une demi-lieue de la côte, il découvrit un village assez gros, qui n'étoit composé que de loges les plus jolies du monde, & les plus propres. Il rencontra, avant que d'y arriver, des charrettes trainées par des chevaux, & par les autres animaux destinés à cet usage, par l'industrie des hommes. Il fut surpris de la culture des terres, & de voir à chaque pas tout ce que la police la plus exacte peut présenter ; & cela, sans appercevoir autre chose que des barbets. On lui servit des rafraichissemens, lorsqu'il fut arrivé à ce petit village, pendant le tems qu'on atteloit deux chevaux à une chaise

à l'italienne, qu'un gros barbet conduisoit, comme auroit pu faire le meilleur postillon.

Courtebotte fit, dans cette voiture, environ une dixaine de lieues, traversant tantôt des villages, tantôt de petites villes, & rencontrant des chaifes comme la fienne, menées par des barbets, dans lesquels il voyoit d'autres barbets qui le saluoient, avec une grande politesse. Enfin il arriva dans une grande ville; il ne douta point qu'elle ne fût la capitale du pays. Tous les habitans étoient aux portes, sur les murailles & dans les rues; ils avoient été avertis d'avance par un courier, de la confiance qu'avoit en eux l'étranger, & de son arrivée dans la ville. Courtebotte fut infiniment satisfait des exclamations & des carelles avec lesquelles il fut reçu. Quand il eut traversé plusieurs rues droites, bien pavées & bien plantées d'arbres, il arriva à une grande esplanade, au sortir de laquelle il traversa une grande cour, au milieu de deux mille barbets qui bordoient la haie. Ils étoient tondus; ils avoient des moustaches, & presque tous la pipe à la gueule, comme on les voit dans nos pays, quand on leur fait faire l'exercice; il traversa, dis-je, cette grande cour, sur laquelle dominoit la grande loge du roi, toute brillante d'or & d'azur. Quand il en fut à certaine distance, il mit pied à terre par respect, & trouva le roi

couché sur un riche tapis d'étoffe de Perse, environné de petits chiens, occupés à lui chasser les mouches. C'étoit le plus beau & le plus joli des barbets; il avoit les yeux étonnans de finesse, la physionomie douce & spirituelle, & la taille infiniment agréable. Quand il eut vu Courtebotte, il lui fit cent caresses, & lui donna la patte, en reconnoissance de la confiance qu'il lui témoignoit. Ensuite, il fit signe à toute sa cour de s'avancer, pour faire révérence à l'étranger, & toute cette cour étoit composée de ces jolis barbets de la petite espèce. Ils avoient tous le maintien poli, & les barbettes, sur tout, étoient on ne peut pas plus modestes. Après quelques momens, employés à ces sortes de complimens, le roi fit signe à tout le monde de se retirer, & fit appeller un secrétaire d'état, auquel il dicta un compliment, sur la douleur qu'il éprouvoit de ne pouvoir se faire entendre de vive voix, la langue des chiens n'étant pas facile à entendre. Pour l'écriture, elle étoit demeurée la même que celle des hommes. Courtebotte répondit à ce compliment, avec la politesse qu'il méritoit, & supplia le roi de satisfaire sa curiosité, sur tout ce qu'il voyoit de surprenant à sa cour & dans ses états. Ce discours rappella au roi de tristes idées; cependant, après qu'il eut donné quelques momens aux réflexions qui s'emparèrent

de lui, il lui apprit, toujours par le ministère de son secrétaire d'état, qu'il se nommoit le roi Biby ; qu'une fée voisine de ses états, nommée Marfontice, avoit été touchée & frappée de la figure que le ciel lui avoit donnée en naissant, & qu'elle avoit fait tout son possible, pour l'engager à l'aimer & à l'épouser ; mais qu'il n'avoit jamais pu se résoudre à l'un non plus qu'à l'autre, à cause de l'attachement qu'il avoit pour la reine des Indes, dont il étoit ardemment aimé, & qu'enfin l'amour de la fée s'étant converti en fureur, elle l'avoit métamorphosé & réduit en l'état où il le voyoit ; que, pour redoubler son malheur, elle ne lui avoit ôté que l'usage de la parole, & qu'elle lui avoit laissé toutes les autres facultés de l'esprit humain, qu'il se consoleroit aisément de son propre malheur, si la fée, pour l'affliger encore plus, n'avoit exercé la même tyrannie sur tous ses sujets.

Courtebotte comprit aisément, par ce discours, tout ce qu'il avoit vu de singulier dans le royaume, & témoigna au roi la part qu'il prenoit aux malheurs qu'il venoit de lui confier. Mais, comme il étoit naturellement avide de gloire, & curieux de le témoigner, il offrit d'abord son bras avec empressement, & jura qu'il ne trouvoit rien de difficile, pour obliger un prince qui lui paroïssoit aussi aimable, & le  
tirer

tirer de l'état déplorable dans lequel il le voyoit. Le beau Biby lui répondit, que ses malheurs étoient sans ressource, puisque la méchante sée avoit dit, dans le cruel instant de sa métamorphose : *jappe, & sois couvert de poils, jusqu'au tems où l'amour & la fortune auront récompensé la vertu.* Vous voyez bien, ajouta-t-il, que c'est être condamné à rester barbet toute ma vie. Courtebotte en convint avec lui, & se servit cependant, avec avantage en cette occasion, du lieu commun dont on salue tous les malheureux, en lui disant élégamment : il faut que votre majesté prenne patience.

Biby, touché de tout ce que Courtebotte lui avoit dit de compatissant, voulut lui prouver que le motif de ses malheurs méritoit son attachement, en lui faisant voir un portrait de la reine des indes, peint par Largillière. Il fit presque faire une infidélité à Courtebotte ; (il me semble que notre héros recevoit aisément de grandes impressions par la peinture.) Quoi qu'il en soit, Courtebotte applaudit à l'attachement du roi, & au choix qu'il avoit fait ; il ne fut plus surpris de la froideur avec laquelle il recevoit les agaceries des plus jolies barbettes de la cour, & comprit aisément que c'étoit à tort que toutes les dames le taçoient en secret d'impudence.



Courtebotte, à son tour, conta son histoire, & les grands desseins dont il étoit animé. Biby lui donna plusieurs éclaircissemens très-utiles, sur la route qu'il devoit tenir, & lui fit même présent d'une carte marine, dont on s'étoit autrefois servi, & que l'on avoit toujours conservée, dans les bureaux.

Les deux princes n'eurent pas de peine à se jurer une amitié éternelle ; car ils la ressentoient véritablement. Biby voulut reconduire notre héros jusqu'à son vaisseau. Courtebotte trouva les matelots enchantés de le revoir, & nullement inquiets de sa personne : car ils étoient comblés des présens & des rafraîchissemens qu'on leur avoit portés tous les jours à bord, par ordre du roi.

Ce fut avec douleur que Biby se sépara de Courtebotte ; mais il voulut absolument lui donner, pour le suivre dans ses voyages, un écuyer qu'il aimoit, & dont il connoissoit la valeur & la capacité ; il le chargea de lui mander avec soin, tout ce qui arriveroit au prince, son ami, & lui ordonna de s'attacher à son nouveau maître, comme il l'avoit toujours été à lui-même. Cet écuyer se nommoit Mousta, & quitta le roi avec des regrets inconcevables ; mais il lui promit de s'acquitter dignement de l'emploi dont il l'honoroit.

Le vent, pour-lors, étant favorable, le vaisseau de Courtebotte mit à la voile. Le chagrin que Biby ressentit de son départ, fut exprimé par un hurlement général, qu'il avoit ordonné à toutes les troupes qui bordoient la côte. Peu-à-peu le vent fraîchissant, ils perdirent la terre de vue.

La navigation fut heureuse; ils reconnurent la terre, vers laquelle ils faisoient route, sans avoir éprouvé aucune des disgrâces, dont les voyages sur mer sont ordinairement accompagnés, & se trouvèrent à deux lieues ou environ du port où ils vouloient mouiller; mais le tems n'étant pas fort assuré, Courtebotte pria le capitaine du vaisseau de le mettre à terre. Il lui étoit assez indifférent d'être mis à la côte, lui, qui n'avoit pas beaucoup d'affaires dans une ville, & qui n'étoit pas en état d'y faire aucune dépense. Il se sépara des bons matelots, avec quelque regret de sa part, & beaucoup de chagrin de leur côté.

On débarqua donc notre héros à deux lieues au-dessus de la ville, sans avoir d'autre compagnie que celle de Mousta, son écuyer. Après avoir marché quelque tems, abandonné plus que jamais à la providence, il arriva dans une prairie charmante, elle bordoit un bois, dont

La fraîcheur l'invita à prendre quelque repos. Il ne fut pas plutôt assis, qu'une petite guenon vint se poser tout auprès de lui, en lui faisant des mines & des grimaces les plus jolies du monde; il n'y fit d'abord aucune attention; mais elle les répéta si souvent, qu'à la fin il en fut frappé, & qu'il fit ensuite tous ses efforts pour s'en rendre maître. Mais avant que de se laisser prendre, elle convint de ses faits avec lui, c'est-à-dire, qu'elle lui fit promettre qu'il la suivroit par-tout où elle voudroit le conduire. Courtebotte y consentit, & la guenon lui sauta d'abord sur l'épaule, & lui dit à l'oreille : « nous n'avons » point d'argent, mon pauvre Courtebotte, » nous sommes mal dans nos affaires. Hélas ! » que faire, répondit-il assez tristement, il faut » souffrir, & ne pas se rebuter; j'en suis fâché » pour vous, guenon, ma mignone; car je ne » pourrai vous donner ni sucre, ni biscuit. » Puisque vous êtes si dur à vous-même, & si » compatissant pour les autres, je veux vous » conduire au rocher d'or; mais il faut que » vous ordonniez à Mousta de vous attendre » ici. » Courtebotte exécuta ses ordres. Ensuite la guenon sauta à terre, & lui dit, suivez moi. Pour-lors, elle entra dans le bois, & le précédant, en sautant d'arbres en arbres, tantôt

l'attendant, & tantôt l'appellant, il se trouva, après avoir marché environ pendant l'espace d'une heure, dans un endroit de la forêt, où le bois étoit fort éclairci, & laissoit voir un petit pré vert, au bas d'une montagne. Cette petite prairie n'étoit interrompue que par un rocher d'environ huit à dix pieds de haut, & large d'environ cinq ou six. Quand il fut tout auprès de cette espèce de caillou, la guenon lui dit : donne un coup de ton épieu contre ce rocher qui te paroît si dur ; il le donna en effet, &, de la force qu'il employa, il en éclata plusieurs morceaux qui n'avoient que la superficie de rocher, & qui lui firent voir que tout l'intérieur de cette masse étoit d'or. Pour-lors, la guenon lui dit : « ce » que tu as cassé t'appartient, je te le donne, » prends-en ce que tu voudras. ». Il en prit un des plus petits morceaux, & la remercia de sa bonté. Pour-lors, la petite guenuche se transforma en une belle & grande dame, qui lui dit : « Courtebotte, soyez toujours vertueux, labo- » rieux & modéré comme vous l'êtes à-présent, » & vous pouvez espérer de parvenir aux choses » les plus difficiles. Allez, le petit morceau » que vous avez, vous suffit, puisque je lui » donne la vertu de se multiplier suivant vos » besoins ; mais je veux que vous soyez instruit.

» du risque que votre modération vous a fait  
 » éviter. »

Pour-lors, elle le conduisit dans le bois, qu'il trouva rempli d'hommes & de femmes, dont la mine étoit hâve & le corps décharné, qui couroient çà & là, qui cherchoient à terre, qui regardoient en l'air, qui prétoient l'oreille au moindre bruit, qui faisoient tantôt des vœux, tantôt des imprécations, & qui se devoient aux divinités les plus noires, pour arriver au rocher d'or. « Tu vois les peines qu'ils se don-  
 » nent, lui dit la fée; mais tous leurs efforts  
 » sont superflus; ils mourront à la peine; ils  
 » ne jouiront jamais du rocher; ils finiront  
 » leurs jours, comme bien d'autres, qui les ont  
 » précédés les ont finis, c'est-à-dire, par se casser  
 » la tête de désespoir. »

La fée le reconduisit au lieu où elle l'avoit trouvé; pour-lors, elle disparut; & Courtebotte reçut, à son retour, mille & mille caresses de Mousta, qui l'attendoit patiemment dans l'endroit où il l'avoit laissé. Il prit ensuite le chemin de la ville, & s'y rendit, sans éprouver aucune aventure. Il s'y reposa quelques jours, & s'informa, avec soin, du chemin qu'il falloit prendre, pour se rendre au mont Caucase, il fit aussi beaucoup de questions sur la princesse Zibou

line ; mais il ne put s'instruire à fond que sur la route qu'il falloit tenir. Il étoit encore si fort éloigné des états de la princesse, qu'il n'en entendit parler que confusément. Il acheta des chevaux, quelques esclaves, enfin tout ce qui lui étoit nécessaire pour son voyage. Toutes les emplettes qu'il fit étoient simples & peu apparentes, mais bonnes & étoffées. Le petit morceau d'or fournit abondamment, & sans s'altérer, à tous ses besoins. Il traversa aisément le Caucase ; pour-lors, il n'entendit parler que de Zibeline : les étrangers se rendoient de tous côtés à sa cour : mais, en entendant parler de ses beautés & de son esprit, il entendit aussi parler du nombre de ses rivaux, & de leur puissance. Celui-ci avoit une armée, celui-là des trésors, un autre avoit à sa suite tout ce que les arts peuvent fournir d'utile & d'agréable. Quant à lui, pauvre Courtebotte, il ne possédoit qu'une grande volonté de réussir, son chien, & le ridicule d'un nom, qui servoit encore plus à faire remarquer celui de sa petite taille. Comme il s'étoit inscrit sous ce nom, dans la pancarte des ambassadeurs, il ne lui étoit pas possible de le quitter, & d'en prendre un autre : il prit donc le parti de ne s'en plus occuper, & je crois qu'il fit bien.

Après deux mois tout entiers de marche, il

arriva dans la grande ville de Trelintin, capitale des états promis à Zibeline. Il employa quelques jours à s'informer des usages du pays, & à reconnoître le caractère de ses rivaux, à faire des questions sur la montagne de glace, & à s'instruire sur l'entreprise qu'il falloit mettre à fin. Voici ce qu'il apprit sur ce dernier article; car, sur la montagne, comme jamais aucun homme n'en étoit revenu, on n'en pouvoit parler que par conjecture.

Barda-Kinbras, père de Zibeline, & roi d'une grande partie du nord, épousa Birbantine, fille d'un roi, son voisin. La convenance des états se trouva d'accord avec celle des humeurs & des personnes; enfin, le hasard fit en ce tems un bon mariage, mais si bon, que la tete en tourna aux deux époux, & qu'ils eurent la fortune, un jour qu'ils étoient sur un traîneau, de défier le sort de leur être contraire, tant qu'ils éprouveroient l'un pour l'autre, l'amour dont ils étoient épris. « Vous verrez le contraire, dit » une bonne vieille, qui se trouva là par hasard, & que la rigueur du froid engageoit à » frotter dans ses doigts. » Le roi voulut punir l'audace de cette insolente, & sauter à bas de son traîneau; mais la reine, plus douce & plus modérée, l'en empêcha, en lui disant. « hélas ! » « sire, ne vous fâchez pas, c'est peut-être une



» fée. Oui, fans doute, c'en est une, dit la  
 » vieille, en prenant une voix ferme, croissant  
 » & devenant gigantesque, & faisant de sa pe-  
 » tite chafrette un char de feu; de son bâton  
 » un grand dragon; de ses haillons un parapluie  
 » tout d'or, & de ses sabots deux fusées : oui,  
 » c'en est une, dit-elle encore, vous verrez quel  
 » fera le fruit de vos amours, & vous vous sou-  
 » viendrez quelquefois, & de votre présomp-  
 » tion, & de la fée Guarlangandino. » Le roi  
 & la reine se prosternèrent devant elle, mais  
 elle étoit déjà bien loin; &, s'envolant vers le  
 nord, son char & ses fusées ne laissèrent après  
 eux qu'une longue trace de feu. Farda-Kinbras  
 & Birbantine se trouvèrent pour-lors bien hon-  
 teux. Mais, comment faire? il n'y avoit point  
 de remède à leurs inquiétudes.

Fort peu de tems après cette aventure, la reine  
 se trouva grosse, & mit au monde Zibeline, qui  
 parut belle, dès l'instant qu'elle parut au jour.  
 Toutes les fées du nord présidèrent à sa nais-  
 sance; les états du roi étoient d'une si grande  
 étendue, que plus de cent fées avoient leur  
 habitation dans son royaume: il les avoit toutes  
 invitées avec grand soin, & leur avoit confié les  
 menaces de Guarlangandino. Elle ne parut point  
 au festin; elle ne vint point recevoir son présent.  
 quelque-elle eût été invitée avec toute sorte d'at-

tion & d'emprellement ; mais , après avoir  
 laissé tranquillement toutes les sœurs douer la  
 petite princesse de toutes les vertus & de tous  
 les talens imaginables , pendant le tems que  
 tout le monde étoit à table , & que le roi ne  
 pouvoit contenir la joie qu'il ressentoit , d'avoir  
 vu terminer les dons des fées , sans aucune op-  
 position , pendant ce tems-là , dis-je , Guarlangan-  
 dino se glissa dans le palais , sous la figure d'une  
 chatte , elle entra aisément dans la chambre de  
 la petite princesse , se cacha sous son berceau ;  
 & d'abord que les mères & la nourrice eurent le  
 dos tourné , elle emporta le cœur de la belle  
 petite Zibeline , lui laissant cependant la faculté  
 de vivre. Après ce beau coup , elle sortit du  
 palais , tout aussi aisément qu'elle y étoit entrée ;  
 elle fut seulement houspillée par quelques chiens  
 & par quelques marmitons. Elle trouva sa voi-  
 ture , qui l'attendoit sur la grande place , & fut  
 enfermer le larcin qu'elle venoit de faire dans  
 la montagne de glace , tout auprès du pôle arc-  
 tique. Elle imposa tant de difficultés pour pou-  
 voir en faire la conquête , qu'elle compta jouir ,  
 toute sa vie , du malheureux état dans lequel cette  
 pauvre cour alloit être réduite. Les fées parti-  
 rent après le dîner , sans se douter de la moindre  
 chose ; par conséquent , le roi & la reine se trou-  
 vèrent dans une parfaite sécurité. Zibeline , belle

comme le plus beau jour, apprenoit tout avec une facilité inexprimable ; mais, on ne voyoit en elle, aucun sentiment, tel qu'il pût être ; l'esprit faisoit en elle toutes les fonctions, mais le cœur ne disoit mot ; eh ! comment auroit-il parlé ? Il étoit dans la montagne de glace. Zibeline, il est vrai, étoit en croissant l'admiration de tous ceux qui la voyoient, quant à la beauté : elle n'ignoroit pas qu'une princesse devoit favoir danser ; elle dansoit donc, mais elle ne s'en acquittoit que par méthode : on ne voyoit point dans sa danse ce tour heureux, ce, je ne fais quoi, que peut donner la seule envie de plaire. Elle avoit la voix belle, elle chantoit, mais elle ne rendoit jamais le sentiment des paroles. Elle prononçoit le mot d'amour, & tous ceux qui le suivent, comme elle eût fait les mots d'une langue étrangère qu'elle n'eût point entendu. Est-ce chanter, que ce qu'elle faisoit avec sa belle voix ? J'en appelle à mon lecteur. Il en étoit ainsi de toutes les opérations.

Malgré l'admiration & la flatterie de toute une cour ; malgré l'aveuglement paternel, on s'appergut d'un défaut aussi essentiel que celui que la princesse possédoit ; car, enfin, quand on n'aime point, on ne peut être aimé longtemps. Malgré la certitude de ce principe, nos princesses ont toujours imité Zibeline dans les com-

mencemens de sa vie, non pas sur l'amour, s'entend. Pour remédier à un si grand inconvénient, on courut à la consultation des fées: Farda-Kinbras les invita, & convoqua une assemblée générale, dans laquelle il exposa ses griefs, & finit, en les conjurant d'examiner de nouveau la princesse, sa fille. « Certainement, leur » dit-il, vous avez laissé votre ouvrage imparfait, & je puis vous assurer qu'il y manque quelque chose; je ne saurois trop vous dire ce que c'est; mais, ce qu'il y a de vrai, c'est que je vous avance un fait certain. » Elles Passurèrent toutes qu'elles n'avoient rien oublié de tout ce qu'elles devoient à un roi, leur ami, tel qu'il avoit toujours fait profession de l'être. Après ce compliment, elles furent rendre visite à Zibeline; mais, en entrant dans sa chambre, elles s'écrièrent toutes: ah! c'est un miracle! c'est un prodige! Toute la cour, & la princesse elle-même, malgré son grand esprit, crurent que ces exclamations étoient adressées à sa beauté; mais les fées, après être sorties, dirent naturellement au roi & à la reine, qu'elles venoient de voir une chose surnaturelle; que leur fille n'avoit pas plus de cœur que sur leur main.

Farda-Kinbras & Birbantine se mirent à jeter les hauts cris à cette nouvelle, & conjurèrent

tout le sacré collège de remédier à cet inconvénient. Pour-lors, la plus âgée d'entre les fées ouvrit son plautier ou grimoire, (car elle le portoit toujours pendu à son côté, avec une belle & grosse chaîne d'argent, à laquelle pendoit aussi son clavier); elle trouva que cette privation de cœur étoit une opération de Guarlangandino; &, tout de suite, elle découvrit ce qu'elle avoit fait du cœur de la princesse, & les difficultés qu'elle avoit attachées à la montagne de glace. « Quel remède y a-t-il à notre » malheur, s'écrioient douloureusement le roi » & la reine? Vous vous ennuyerez long-tems, » dit-elle, & vous souffrirez certainement de » voir & d'aimer une idole comme Zibeline; » mais, s'il est possible que vous voyiez terminer son indifférence, ce ne peut être qu'en » la promettant elle-même avec vos états, à » celui qui aura assez de valeur & de conduite » pour la mériter, en faisant la conquête de son » cœur; envoyez son portrait dans tout l'univers, & promettez ce que nous venons de » vous dire: elle est assez belle, & la dot est » assez bonne, pour déterminer tous les princes » du monde, à s'exposer pour sa délivrance. »

Au moment même, l'on dépêcha, de tous côtés, portraits & ambassadeurs, tel que celui que Courtebotte avoit rencontré. Il apporta ces

core, que déjà plus de cinq cents princes, sans compter leurs pages & leurs écuyers, avoient péri dans les neiges ou dans les glaces, & qu'il en arrivoit tous les jours de nouveaux, & de tous les côtés de l'empire, un nombre difficile à compter.

Courtebotte, après avoir fait toutes ses réflexions, & n'avoir pris aucun autre parti que celui de suivre tous les mouvemens de son cœur, se détermina à se faire présenter à la cour. Son arrivée n'avoit pas fait grand bruit, son équipage étant presque aussi succinct que sa taille, & la magnificence de tous les princes, qui, pour lors, se trouvoient à la cour, obscurcissant presque celle de Farda-Kinbras, auquel on ne pouvoit cependant refuser le titre de magnifique.

Courtebotte, mis très-simplement, & peu relevé par sa taille, fit la révérence au roi, avec autant d'esprit que de bonne grace, & lui demanda, selon l'usage, la permission de baiser la main de la princesse, sa fille, comme un homme qui comptoit la délivrer, ou périr à la peine. Quand il eut déclaré qu'il s'appelloit Courtebotte, le roi, tout accoutumé qu'il étoit à représenter, eut peine à tenir son sérieux, quoique notre héros eût pris la licence d'ajouter, à son nom, le titre de prince : il étoit si loin de chez lui, qu'il étoit bien pardonnable. Ces

exemple, des tems reculés, n'a pas été un des moins suivis par la fuite.

Quoi qu'il en soit, Courtebotte, en homme d'esprit, voyant que le roi crevoit, comme l'on dit, dans ses panneaux, en voulant se retenir, & que les princes, ses rivaux, dont il étoit environné, n'avoient, au contraire, aucun ménagement, & qu'ils éclatoient scandaleusement, adressant la parole au roi, lui dit : « sire, que » votre majesté se mette à son aise, qu'elle » éclate, je m'estime trop heureux de pouvoir » l'amuser ; mais que ces messieurs me prennent » pour leur jouet, c'est à quoi je saurai mettre » bon ordre ; » &, choisissant des yeux celui dont l'air étoit le plus fat, il se détermina à s'en prendre à lui. C'étoit le prince Fadassé, un de ces grands héros dont les romans sont farcis, fier de ses aïeux, enivré de sa longue figure, & charmé de ses grands cheveux de filasse. Courtebotte lui dit donc, en le regardant fièrement : « eh vous ! mon grand monsieur, croyez-vous » n'être pas plus ridicule que mon nom ? Je » vous défie au combat ; soyez armé comme il » vous plaira. » Fadassé accepta le défi, en ricanant, de pitié, de la témérité de son adversaire, & le combat fut arrêté pour le lendemain. Courtebotte, au sortir de l'appartement du roi, fut conduit dans celui de Zibeline. Il fut frappé



de sa beauté, & se remit, avec peine, de l'émotion qu'elle lui causa. Voici, à peu de choses près, le compliment qu'il lui fit :

« Je viens du bout du monde, attiré par la  
 » beauté de votre portrait, madame, pour vous  
 » offrir mes services ; je vous apporte une bonne  
 » volonté infinie : mais le ridicule du nom que  
 » je porte, qui n'est pas, à la vérité, des plus  
 » élégans, m'a déjà fait une affaire dans votre  
 » cour : je dois combattre demain un grand vi-  
 » lain prince ; je vous supplie d'honorer mon  
 » combat de votre présence, & de prouver à  
 » l'univers entier, que le nom ne fait rien à  
 » l'affaire, & qu'enfin vous avouez Courtebotte  
 » pour votre chevalier. »

La princesse sourit, car elle avoit de l'esprit, & lui dit, avec politesse, qu'elle l'acceptoit avec plaisir. Il lui demanda, pour lors, si elle ne protégeoit point son adversaire, le prince Fadaffe : « hélas, dit-elle, je n'en protège  
 » aucun ; tous ces messieurs m'importunent, &  
 » leur folie m'est insupportable. Je me trouve  
 » fort bien comme je suis : que parlent-ils,  
 » toute la journée, de me délivrer ? Je ne  
 » comprends rien à tout ce qu'ils me veulent ;  
 » de l'amour, disent-ils, des sentimens, &  
 » mille autres choses plus plates que je n'ai pu  
 » retenir. » Courtebotte avoit trop d'esprit lui-même

même , pour ne pas sentir, dans ce moment , qu'ayant envie de plaire à une personne qui n'a que de l'esprit, il ne faut non plus se plaindre , qu'étaler ses sentimens ; mais qu'il faut , avant que de se déclarer , obtenir la confiance , & s'avancer par l'agrément. Il lui répondit donc , sans la contrarier ; & , tournant la conversation sur le compte de ses rivaux , il leur chercha quelques ridicules , & sur-tout au prince Fadasse. Zibeline lui en fut bon gré , & lui aida même à en trouver ; de façon que , dès le premier moment , Courtebotte devint celui de toute la cour , dont elle aimoit le plus la conversation.

Toute la ville & la cour furent occupées du combat , dont le spectacle étoit assigné pour le lendemain. Le roi , la reine , & la princesse , se placèrent sur leur amphithéâtre. Le prince Fadasse parut dans la lice avec les plus belles armes du monde , & les plus magnifiques , suivi de vingt-quatre écuyers & de cent palfreniers , qui menotent chacun un cheval en main : & Courtebotte entra de l'autre côté , sans autres armes que son épieu , vêtu simplement , mais avec goût , & suivi seulement de Mouta , son barbet , qui menoit un cheval dans la grande perfection. Le parallèle de ces deux aventures fit rire toute l'assemblée , & Mouta attirait tous les regards. Quand les juges du camp furent prêts

cés, & que les trompettes eurent donné le signal, les écuyers de Fadasse sortirent de la lice, & Mousta en fit autant. Les deux champions coururent avec fureur l'un contre l'autre. Courtebotte, dont l'adresse & l'agilité étoient infinies, évita le coup que le prince lui vouloit porter, & trouva le moyen de prouver qu'il n'en vouloit point à sa vie; car le coup qu'il étoit le maître de lui donner, il le porta à son cheval, qu'il renversa mort sur la place. Courtebotte fut légèrement à terre, & dégagea Fadasse de dessous son cheval, en lui disant, qu'il ne vouloit point de l'avantage qu'il avoit eu. Fadasse, furieux des ménagemens de son adversaire, mit l'épée à la main; mais Courtebotte la lui fit sauter en mille pièces, & lui dit après: « je respecte » trop tout ce qui est attaché à la princesse » Zibeline, pour vous faire périr; allez la re- » mercier de la vie qu'elle vous donne. » Les écuyers rentrèrent dans le camp, & Mousta sautant à bas de son cheval, fut rechercher celui de son maître, lui tint l'étrier; &, resautant sur le sien, ils sortirent très-sérieusement de la carrière, au bruit des trompettes & des acclamations du peuple. Le roi & la princesse envoyèrent féliciter Courtebotte dans la petite maison qu'il avoit choisie pour son habitation, & lui offrirent un appartement dans le palais. Cour-

tebotte ne tarda pas à les aller remercier, & ne parla de son combat, qu'avec la modération d'un galant homme, & d'un homme fait pour la victoire. La princesse lui demanda pourquoi il étoit si légèrement armé; Courtebotte lui répondit, qu'il n'en avoit pas agi ainsi, par aucun mépris pour son adversaire; mais que l'arme dont il s'étoit servi, lui étoit plus commode. Ensuite, elle lui fit des questions sur Mousta; elle eut envie de le voir & de le caresser. Courtebotte l'assura qu'il étoit à son poste, c'est-à-dire, dans l'antichambre, avec les écuyers. Une jeune esclave reçut l'ordre d'aller l'avertir que Zibeline le demandoit; effectivement, Mousta se présenta avec le respect & le maintien d'un barbet qui connoissoit la cour & ses usages. On lui fit faire cent mille choses plus surprenantes les unes que les autres: enfin, la princesse ne put s'empêcher de prier Courtebotte de le lui sacrifier, & de lui en faire un présent. Courtebotte y consentit avec joie, non-seulement par politesse, mais encore parce qu'il prévoyoit qu'il ne pouvoit avoir un espion plus sûr & plus fidèle auprès de Zibeline du roi, & de toute la cour.

Le combat, & la façon noble & aisée dont il s'en étoit acquitté, donnèrent une grande considération à Courtebotte.

Sur ces entrefaites, on eut avis que l'impératrice

deur d'un roi voisin , & très-puissant , étoit sur la frontière , & qu'il demandoit la permission de venir à la cour , pour traiter d'une affaire de conséquence ; c'étoit le roi Brandatimor qui le dépêchoit. On lui envoya , sur le champ , un courier , & l'on ordonna qu'il fût reçu sur la route , avec tous les honneurs possibles ; car les états de ce prince étoient contigus ; & , de plus , c'étoit un roi renommé par sa valeur personnelle , par la bonté & la qualité de ses troupes , & enfin , par tout ce qui peut rendre un roi , terrible. L'ambassadeur précéda ses nombreux équipages , & vint en poste avec ses lettres de créance. Il se nommoit Arrogantin. Il vit le roi *incognito* , & lui présenta une lettre , d'un style assez mauvais , dont voici les termes , à ce que l'on m'a fort assuré.

BRANDATIMOR A FARDA-KINERAS ,

Salut.

*Si j'avois vu plutôt qu'hier , un des portraits de la belle Zibeline , votre fille , je n'aurois pas souffert qu'un aussi grand nombre d'aventuriers & de petits princes se fussent gelés & morfondus pour la mériter : quant à moi , je crains peu les concurrens ; d'abord que je me serai déclaré comme je le fais , en vous demandant votre fille en mariage , je suis bien*

assuré qu'ils ne persisteront pas dans leurs poursuites. Arrogantin a donc ordre de moi de l'épouser, sur le champ, en mon nom ; car je ne crois point à tous les contes que m'ont faits les voyageurs que vous envoyez par tout le monde, conter vos fariboles, sur la montagne de glace ; & quand il seroit vrai qu'elle n'auroit point de cœur, je ne m'en embarrasse point du tout, étant aussi certain que je le suis, de lui en faire venir un. Je vous embrasse, mon cher beau-père.

La lecture de cette lettre embarrassâ beaucoup Farda-Kinbras, & lui déplut infiniment, aussi bien qu'à Birbantine, & la vanité de la princesse fut offensée au dernier point de la hauteur du style, & du tour de la demande ; mais ils prirent tous trois, la résolution de tenir cette négociation secrète, jusqu'à ce qu'ils fussent déterminés au parti qu'ils pouvoient prendre. Moula s'étoit trouvé présent à l'entrevue ; il avoit été témoin de l'impression qu'elle avoit causée ; il ne manqua pas d'en avertir Court-botte par un billet. Cette nouvelle l'anima de fureur. Le détail de la lettre le mit presque hors de lui-même ; cependant, il prit le parti de se contenir, & s'occupera long-tems sur les expédiens que l'on pourroit trouver, pour éluder une demande faite d'une façon aussi brutale ; mais ce fut inutilement qu'il donna la torture à son esprit. Dans cette

agitation, il courut chez la princesse : comme ils étoient tous deux occupés de la même pensée, & qu'ils étoient l'un & l'autre révoltés contre la hauteur & l'insolence de Brandatimor, la conversation tomba d'elle-même sur ce chapitre, & sur la révolte que les deux erreurs de l'esprit & du cœur causent à tout le monde, mais surtout à ceux qui s'en trouvent les victimes. La conversation s'échauffa, & Courtebotte parut si bien instruit de la circonstance présente, que la princesse en fut étonnée, & lui avoua tout ce qu'il savoit déjà, en lui demandant conseil. Courtebotte, qui n'avoit encore pu se déterminer à rien, lui conseilla de différer la réponse, tout autant qu'il lui seroit possible, & l'assura, que la superbe entrée qu'Arrogantin promettoit avec tant d'emphase & si peu de modestie, pouvoit lui servir de prétexte, pour éluder, du moins, pendant quelques jours. Zibeline approuva cette petite ressource, toute faible qu'elle étoit; car elle redoutoit infiniment Brandatimor. Elle conseilla donc au roi & à la reine de ne promettre leur réponse, qu'après l'entrée de l'ambassadeur; & ce fut, en effet, le parti auquel on se détermina.

Arrogantin reçut, avec quelque sorte d'impatience, ce petit retardement; mais il leur dit, que, dès le lendemain de l'arrivée de son équipage,



qui devoit être dans peu de jours, il donnoit à toute la ville, & à tous les petits princes, dont elle étoit inondée, l'idée de la puiffance & des trésors de fon maître. Courtebotte, au défefpoir, & dans une perplexité infinie, voyant le jour de l'entrée qui s'aprochoit, à bout de toutes fes idées, intercéda vivement la bonne Guerlinguin. Il penfoit fouvent à elle, (car fon cœur n'étoit point ingrat) mais il avoit pris la ferme réfolution de ne l'importuner que dans les grandes occafions. Celle-ci lui parut être de ce nombre : il l'invoqua donc ; & la nuit, abattu par l'agitation de fon efprit, il la vit elle-même en fonge, qui lui dit : « Courtebotte, tu t'es bien » conduit jufqu'ici, continues d'être laborieux » & vertueux, & tu trouveras de bons amis dans » l'occafion ; fais valoir à Zibeline le fuccès » qu'aura l'entrée de l'ambaffadeur. » La joie réveilla Courtebotte : il voulut fe jeter aux pieds de la fée, mais il n'apperçut aucun objet, & craignit, un moment, de n'avoir éprouvé une forte de contentement, que par l'illufion d'un fonge. Cependant, il efpéra ; &, fans parler à la princesse de tout l'amour qu'il reflentoit pour elle, il lui tint, fur un événement qui alloit arriver, de ces propos qui ne difent ni oui, ni non. A la queftion qu'il lui fit, en lui demandant fi elle feroit bien obligée à quelque'un qui l'

délivreroit des importunités de Brandatimor, elle l'assura que l'obligation qu'elle lui auroit, seroit infinie. Il poussa la question plus loin; il voulut savoir ce qu'elle desireroit à cet heureux mortel, elle l'assura que ce seroit de ne rien aimer, d'être comme elle.

Un amant a beaucoup à souffrir quand il a de semblables propos à soutenir de tout ce qu'il adore; aussi, déchiroient-ils le cœur du pauvre Courtebotte.

Les equipages d'Arrogantin arrivèrent; & par une morgue digne de son maître & de lui, il ne voulut se servir que de ce qu'il avoit conduit avec lui: il demanda donc son audience pour le lendemain; elle lui fut accordée, & tous les habitans de la ville se placèrent, dès le point du jour, pour voir une magnificence annoncée avec autant de hauteur & de vanité. La bonne Guerlinguin prit soin de fournir aux plaisirs de l'assemblée, car elle fascina les yeux de tous les spectateurs, & chargea l'illusion (cette divinité qui n'a que trop de pouvoir sur le genre humain) de punir l'orgueil de Brandatimor, & de servir indirectement Courtebotte. Les livrées parurent donc à tous ceux qui virent l'entrée d'Arrogantin, des guenilles & des loques que des gueux auroient eu honte de porter; tous les chapeaux que l'ambassadeur & sa suite trouvoient

piaffans & caracolans , parurent des roffes maigres à faire pitié , & qui n'avoient pas la force de fe traîner ; les beaux harnois tout d'or ne firent aucun autre effet que celui des colliers de charrue , ornés de leurs vieilles peaux de moutons , & tous les pages reffemblèrent parfaitement aux plus vilains ramoneurs. Les trompettes & tous les autres instrumens rendirent le fon des flutes à l'oignon , ou des peignes devant lesquels on met un morceau de papier ; & la file des cinquante caroffes fut regardée comme l'auroient été cinquante charettes toutes dépenaillées.

Arrogantin parut dans la dernière avec la morgue d'un prince brutal qu'il croyoit dignement représenter. Ce qui jetoit un plus grand comique , & un plus grand ridicule sur toute l'entrée , c'étoient les visages & le maintien fier que donne la vanité satisfaite , & qu'avoient l'ambassadeur & sa suite , car l'illusion ne portoit que sur les parures & sur les ornemens ; elle laissoit voir les hommes avec les airs & les façons convenables à ce dont ils se croyoient environnés.

Les huées & les risées de tout le peuple furent proportionnées à la singularité dont ils voyoient tous les équipages. Le roi qui fut averti long-tems avant de l'arrivée de l'ambal-

fadeur (car il marchoit très-lentement & d'un pas convenable à sa dignité) ne crut pas, & avec raison, qu'il fût de la sienne de recevoir un ambassadeur, dont il se croyoit insulté à ce point là. Il fit donc fermer les portes de son palais, & refusa l'audience. Arrogantin, qui ne pouvoit concevoir la raison d'un tel refus, lui, dont la magnificence égaloit en effet l'arrogance, fut aisément transporté de fureur. Pour lors, il se répandit en injures contre le roi & contre tout un peuple qui le chargeoit lui-même de toutes sortes de plaisanteries; & le menu peuple, autorisé par le refus de l'entrée du palais, en réponse aux injures magnifiques qu'il disoit, & aux menaces terribles qu'il faisoit, reconduisit l'ambassadeur & son cortège à coups de pierres & d'ordures, dont il fut sur le point d'être assommé, & dont il se sauva, avec grand peine.

Arrogantin partit dès le moment même, non sans avoir employé ses pouvoirs à faire une déclaration de guerre des plus terribles qu'on ait jamais faites; & j'ai ouï dire que cette fois étoit la première dans laquelle on eut employé la menace de tout mettre à feu & à sang.

Quelques jours avant cette belle ambassade, le roi Biby avoit dépêché à Courtebotte un de ses coureurs, avec une lettre pleine d'amitié,

d'offres de services , & de curiosité pour tout ce qui le regardoit. Courtebotte répondit à toutes ses bontés comme il devoit y répondre ; il l'instruisit de tout ce qui s'étoit passé , & surtout , n'oublia pas de lui détailler l'histoire d'Arrogantin , & la terrible guerre que cet événement allumoit entre les deux rois Farda-Kinbras & Brandatimor. Il donna les lettres au coureur de Biby , le soir même de l'aventure ; & le fit partir sur le champ , avec ordre de faire autant de diligence , qu'il lui seroit possible : il ne put finir sa lettre sans demander à son cher Biby , un secours de quelques milliers de barbets de la meilleure volonté & des plus aguerris , en lui promettant de ne rien négliger pour tout ce qui leur seroit nécessaire , & le faisant juge du besoin qu'il avoit d'un tel secours.

Le roi , la reine & la princesse , ne pouvoient rien comprendre au procédé d'Arrogantin , ou plutôt à celui de Brandatimor : le premier , vraisemblablement , n'agissoit pas sans ordres , & la marque de mépris qu'ils en avoient reçue , leur paroissoit , avec raison , s'accorder mal avec la demande qu'il leur avoit faite de la princesse leur fille.

On se prépara vivement à la guerre , & tous les autres princes qui se trouvèrent à la cour offrirent leurs services , & demandèrent les plus

grandes charges de l'armée. Courtebotte ne fut pas un des derniers à témoigner sa bonne volonté ; mais il ne demanda que l'emploi d'aide de camp auprès du général qui fut nommé pour commander l'armée : c'étoit un vieux parent du roi , fort galant homme , & célèbre par ses victoires.

Quand l'armée fut assemblée , elle marcha sur la frontière ; elle arriva assez à tems pour s'opposer à celle que Brandatimor assembla avec fureur , dans la résolution de faire la conquête de Zibeline & de ses états , & de se venger de toutes les insultes qui lui avoient été faites en la personne de son ambassadeur. Tout ce que l'armée de Farda Kinbras put faire , au commencement de la campagne , ce fut d'être sur la défensive , & de s'opposer aux fureurs d'un roi brutal & outragé. Courtebotte s'acquît l'estime des officiers & des soldats , & cette estime ne le rendit encore que plus doux avec ses égaux , & plus soumis avec les généraux. Il battit les troupes ennemies toutes les fois qu'il les rencontra & qu'il se trouva avoir de petits commandemens ; & la fortune secondant enfin sa bonne conduite & sa valeur , il est aisé de s'imaginer quelle étoit la jalousie de ses rivaux.

Enfin , Brandatimor , qui vouloit , à quelque prix que ce fût , satisfaire sa fureur , trouva

le moyen d'engager une affaire générale ; elle fut terrible , mais malgré la valeur des troupes de Farda Kinbras , malgré les secours & l'activité de Courtebotte , la bataille fut perdue , & le général fut tué. Courtebotte sauva la vie à plusieurs de ses rivaux , & nommément au prince Fadaffe. Il fit plus , car après la mort du général , ce fut lui qui fit la retraite de l'armée ; il en sauva les débris , & jeta des troupes dans toutes les places qui pouvoient être attaquées. Il tourna tête cent fois , dans sa retraite , contre les vainqueurs , & les contraignit cent fois de s'arrêter ; enfin , tantôt par les actions personnelles , tantôt par la façon dont il posta ses troupes , il empêcha les progrès de la victoire. La rigueur de la saison survint , qui suspendit toute hostilité.

Courtebotte revint auprès du roi , qu'il trouva dans une consternation infinie , & qui n'imagina pas de meilleur expédient que de confier le commandement de l'armée à notre héros ; il le pria de l'accepter , & rien ne se fit plus à la cour , que par ses conseils. Une plus grande autorité ne lui attira que plus d'amis. L'amusement de son esprit plaisoit à celui de Zibeline , il la voyoit souvent ; mais du côté du cœur , il ne faisoit pas le plus foible progrès. L'hiver se passa , pendant lequel Courtebotte se



conduisit comme je viens de le dire , & pendant lequel il forma les projets de la campagne que l'on alloit commencer.

Sur ces entrefaites , il reçut des nouvelles du roi Biby. Elles étoient telles qu'il pouvoit les desirer , puisqu'elles lui apprenoient le départ de douze mille barbets de ses meilleures troupes , & qui tous n'avoient suivi que leur bonne volonté , pour venir combattre & secourir son bon ami Courtebotte. Biby lui mandoit encore de faire trouver ses ordres sur les frontières , & que le général Barbefalle les recevrait , soit pour les quartiers de rafraîchissemens , soit pour ceux d'assemblée.

Courtebotte , charmé d'avoir un secours si considérable , résolut de l'employer utilement. Il pria donc Barbefalle de tenir son arrivée secrète , de faire filer ses troupes , & de les répandre sur la frontière dans les garnisons amies ou ennemies , le tout à sa volonté , & convint avec lui des moyens de les réunir , quand il seroit nécessaire.

Courtebotte reçut ses ordres pour la campagne , & carte-blanche pour tout ce qu'il voudroit faire. Il arriva sur la frontière , & convint d'un rendez-vous avec Barbefalle. Ils eurent ensemble une grande conférence par écrit. Barbefalle étoit réellement un grand homme de guerre :

non-seulement il avoit beaucoup de valeur, mais il avoit encore l'esprit très-expédient, & notre héros le pria de passer quelques jours avec lui *incognito*.

L'armée de Farda-Kinbras n'avoit de favorable pour elle, que la confiance qu'elle avoit en son nouveau général. L'armée ennemie avoit, au contraire, la présence du roi qui commandoit en personne, & dont l'amour & la vanité étoient révoltés; elle avoit de plus le souvenir de sa dernière victoire. Courtebotte résolut d'accepter la bataille qu'on lui présentoit, mais il ne prit un tel parti qu'après être convenu de ses démarches avec Barbesalle. Ce grand barbet, en conséquence du conseil qu'ils avoient tenu, détacha des aides de camp pour donner les ordres de marche & de ralliement à tous les barbets dans leurs différens quartiers; & après les avoir mis au fait des dispositions du général, les barbets se trouvèrent d'une bonne volonté à toute épreuve. Courtebotte accepta donc la bataille, & présenta un front à l'ennemi, qu'il fut obligé d'étendre beaucoup, car il étoit fort inférieur en troupes. Brandatimor comptoit sur une victoire complète & certaine; tout en effet devoit l'en assurer. L'ardeur de ses troupes, la supériorité de ses forces, & surtout la vanité que peut avoir un roi déjà vainqueur.

Quand le signal de la charge eût été donné , & que les troupes furent prêtes à se mêler , tous les barbets , qui avoient reçu leurs ordres , & auxquels il avoit été aisé de faire leurs dispositions , sans être soupçonnés ni remarqués , sautèrent , en même-temps , sur la croupe de chaque cavalier de la première ligne ; ils ne se contentèrent pas de mettre les escadrons en désordre , par la surprise que leur mouvement causa naturellement aux chevaux , ils sautèrent encore à la gorge des cavaliers , en démontèrent un grand nombre , & conduisirent les chevaux dont ils s'étoient ainsi rendus les maîtres , dans le flanc des bataillons , qu'ils mirent aisément en désordre ; & Barbesalle , avec mille barbets des plus déterminés , ébranla la maison du roi. Il ne fut pas difficile à Courtebotte de profiter d'un aussi grand avantage ; il remporta donc une victoire complète , il combattit personnellement Brandatimor ; & malgré sa fureur , il le fit prisonnier de guerre. Mais ce prince , dont personne ne plaignoit la destinée , en arrivant aux pieds du trône de Zibeline , où Courtebotte l'envoya , mourut subitement. On attribua cette mort à une révolution d'orgueil. Courtebotte , après la victoire , renvoya les barbets dans leur pays , avec des lettres pour Biby pleines de leurs éloges & des grandes obligations

tions qu'il leur avoit. Il les pria d'observer, pour leur retour, les mêmes précautions qu'ils avoient prises pour arriver. Il en réserva seulement cinquante des plus jeunes & des plus déterminés, qu'il choisit pour sa garde, parmi les grenadiers. Mais ce qui prouve bien que la valeur & même la témérité ne font pas toujours périr ceux que la nature honore de ce sentiment, & qu'au contraire, il en périt moins de ceux-ci, c'est que, dans cette grande journée, on ne perdit guère plus de quatre cents barbets.

Courtebotte employa deux mois pour affurer à Farda-Kinbras la conquête qu'il fit de tous les états de Brandatimor. Après ce tems, il revint à la cour comblé de gloire, adorer Zibeline, qui le reçut avec la simple joie que la victoire & les succès de notre petit héros pouvoient lui donner, mais sans éprouver ni témoigner la plus foible émotion de cœur, telle qu'elle pût être. L'on ignora le secours essentiel dont les barbets avoient été pour la victoire; ainsi Courtebotte & les troupes reçurent des éloges à perte de vue. Pour le général, il les reçut encore avec une plus grande modération qu'à son ordinaire, puisqu'il n'alloit pas à qui il étoit redevable de la victoire.

Pendant le tems que Courtebotte aimoit les

conquêtes du roi, Fadassé & les autres princes hâtèrent leur départ, pour entreprendre la conquête de la montagne de glace, que la guerre avoit suspendue. Ils avoient vu une si bonne conduite en Courtebotte, tant de valeur & tant de ressources dans l'esprit, qu'ils crurent ne devoir pas se laisser prévenir par un homme tel que lui. Ils partirent donc, avec un empressement infini. Courtebotte, à son retour, apprit leur départ avec grand chagrin; &, quoique ce fût pour les intérêts de la princesse, qu'il eût retardé l'exécution de sa grande entreprise, cette même princesse, qui ne connoissoit point le mérite des sacrifices, ne lui en fut pas le moindre gré; &, bien loin de le consoler d'une peine qu'il n'éprouvoit, que pour la gloire de ses armes, il ne reçut d'elle que de ces éloges, où l'esprit a part, & qui ne flattent que la vanité, sans rien témoigner au cœur. Courtebotte étoit trop amoureux, & il avoit le cœur trop délicat, pour ne pas ressentir vivement, toute la froideur de Zibeline. Il fallut donc qu'il se contentât d'être loué froidement, par la plus belle bouche de l'univers. Pour les éloges qu'il reçut du roi, ils furent proportionnés aux obligations qu'il avoit à notre héros. Tous les poëtes célébrèrent, à l'envi, un homme qui leur avoit donné, par ses conquêtes & sa victoire, le plus beau champ

pour la poésie ; même il y en eut, dans ce nombre, d'assez poètes, pour exalter la majesté de sa taille.

Quoi qu'il en soit, Courtebotte, occupé de son amour & de son projet, fit cent mille questions au fidèle Mousta. Ce fut en vain qu'il le retourna de toutes les façons possibles, pour trouver quelque rayon d'espérance, Mousta ne lui put apprendre, sur les sentimens de la princesse, autre chose, que ce dont il n'étoit que trop convaincu par lui-même ; mais il éprouva du moins, par toutes ses questions, la consolation d'être parfaitement sûr que le cœur de Zibeline étoit absolument indifférent ; car la première idée des amans, quand ils ne sont point aimés, est toujours de s'imaginer que le cœur de l'objet qu'ils adorent, est prévenu de passion pour un autre. Ils ont quelquefois raison, mais il n'en étoit pas ainsi de Zibeline.

Courtebotte ne pouvant résister au désir de tenter l'aventure de la montagne, animé par l'amour & par la gloire, détermina son départ. Le roi & toute la cour, firent tout leur possible, non-seulement pour le retarder, mais encore pour l'empêcher ; car tout le monde étoit au désespoir, de le voir s'exposer à un péril, auquel tant de princes & de héros avoient déjà succombé. Courtebotte fut inébranlable devant

réfolution. Il apprit du moins, pour se consoler des retardemens qu'on avoit exigés de lui, que Fadasse, tout son grand train, & les autres princes, qui, depuis peu, s'étoient exposés à l'aventure, il apprit, dis-je, qu'ils avoient eu le sort de ceux qui les avoient précédés, & qu'ils avoient péri dans les glaces. Cet exemple récent auroit dégoûté tout autre que Courtebotte; mais il sentit, au contraire, à cette nouvelle, redoubler son desir. Il fut donc prendre congé du roi & de la reine, qui lui dirent adieu, en fondant en larmes. Il fut ensuite baiser la main de la belle Zibeline, qui la lui donna du même sang-froid, qu'elle la lui avoit donnée, le premier jour de son arrivée. Il la baïsa, cette belle main, non sans éprouver une émotion infinie. Le roi étoit présent à cet adieu; & toute la cour, hommes & femmes, les dernières, sur-tout, haussèrent les épaules, & voyoient, avec indignation, la froideur de la princesse; tant Courtebotte avoit captivé les inclinations de tout le monde. Enfin, le roi lui adressant la parole, lui dit : « prince, vous avez constamment refusé tout » ce que j'ai voulu vous offrir; les plus grands » rois de la terre en eussent été tentés, mais » au moins vous ne refuserez pas une galanterie » que je veux que la princesse vous fasse; » c'étoit une mante de martre, dont la princesse



étoit ordinairement parée. Elle étoit admirable contre le froid ; mais la beauté de la fourrure rehaussoit admirablement l'éclat du teint de Zibeline , & ce n'étoit pas sans raison qu'elle étoit sa parure favorite. Courtebotte fut honoré & charmé de la proposition du roi. La princesse y joignit un compliment poli , & Courtebotte partit avec cette superbe fourrure , un petit fagot de toutes sortes de bois , accompagné seulement de deux barbets , les plus beaux que l'on pût voir , & qui étoient le capitaine & le lieutenant des cinquante gardes , qu'il avoit retenus des troupes du roi Biby. Il n'avoit jamais voulu , par modestie , que la compagnie entière parût à se. côtés ; il l'avoit toujours tenue cantonnée dans divers quartiers de la ville , & n'avoit jamais eu , avec lui , que l'état major de la petite troupe ; il avoit donné rendez-vous aux autres sur la frontière à jour nommé , & leur avoit ordonné de défiler par un ou par deux au plus , afin de ne se point faire remarquer sur la route. Quel équipage pour un homme qui venoit d'ajouter un grand royaume , à celui duquel il paroit adoré & respecté de tout le monde ! Plusieurs personnes des plus considérables , voulurent non-seulement le conduire , mais encore l'accompagner ; il conjura qu'on lui laissât , avec

son cheval, ce qu'on appelle un briquet, pour faire du feu, son fagot, moitié sec & moitié vert, & ses deux chiens. On lui obéit avec peine; &, malgré la simplicité de son équipage, il fut reçu, dans toute l'étendue du royaume, avec une magnificence infinie, & des marques d'amour & de considération du peuple, plus flatteuses certainement pour les grands hommes, que les monumens élevés par la seule flatterie, à l'honneur des princes. Enfin, il arriva à la frontière, c'est-à-dire, au dernier village habité; & ce fut-là qu'il laissa son cheval en dépôt, au cas qu'il fût assez heureux, pour revenir d'une entreprise, où tant d'autres avoient échoué. A quelques pas du village, il se trouva sur la neige, sans appercevoir, tant que la vue peut s'étendre, aucun autre objet. Ces immensités de neiges ont, en elles-mêmes, une sorte de beauté, mais c'est une beauté pleine d'horreur. Il trouva les quarante-huit barbets, auxquels il avoit donné rendez-vous, qui l'attendoient en bataille. Il les accueillit, & prononça quelques sens, qu'il avoit appris du capitaine & de Mousta; mais, comme il avoit apporté une écritoire, dont l'encre, heureusement, ne se trouva pas gelée, il écrivit un remerciement, que le capitaine lut à la tête de sa troupe. Ils Passu-

rèrent tous, d'une fidélité à toute épreuve; &, pour-lors, ils commencèrent à se mettre en marche.

Le commencement de sa route étoit un peu frayé; en tout cas, elle n'étoit pas difficile à tenir, car ils n'en avoient point d'autre, que d'aller directement au nord. Quand ils eurent assez marché pour se reposer, Courtebotte, dont l'esprit réfléchissant ne laissoit rien en arrière de ce qui pouvoit lui être utile, se servit, suivant le projet qu'il en avoit dès long-tems médité, de cette espèce de poudre de projection, qu'il avoit ramassée sur le vaisseau forét, qui avoit abordé l'île déserte. Une petite pincée de cette poudre, vivifia toutes les branches de son petit tågot; elles s'accrurent en un moment; les fruits mûrs succédèrent à l'instant aux fleurs; par ce moyen, Courtebotte trouva des secours contre la faim; toutes les branches qu'il avoit saupoudrées ne poussèrent pas en feuilles & en fruits; celles de bois mort s'accrurent, & poussèrent, en cette espèce, avec tant d'abondance, qu'avec le secours des chiens, il fit aisément une grande enceinte de feux, au milieu desquels ils se rangèrent; &, par le secours de ces feux, les neiges & la glace, en se fondant, leur laissoient souvent voir la terre à découvert. Voilà quel fut leur espèce de campement, & la façon dont ils

passèrent non-seulement cette première nuit ; mais encore toutes les autres de leur route. Ce ne fut pas encore le seul bonheur qui leur arriva ; quelques barbets, que l'on avoit envoyés à la découverte, trouvèrent, à quelques pas de leurs feux, un cheval chargé de provisions, & sur-tout, de biscuits. Ils revinrent chercher des risons bien enflammés ; & peu à-peu, ils dégelèrent le pauvre animal, & le conduisirent à Courtebotte. Mais, comme le froid excessif rend tous les corps incorruptibles, ils dégelèrent aussi les provisions, qui leur furent d'un grand secours. Ce fut de cette façon, que Courtebotte voyagea près de six mois ; tantôt lui & ses chiens, vivant de truffes & des pommes de terre admirables, qu'ils savoient trouver dans la terre qu'ils découvroient, tantôt par les châtaignes, & autres fruits de toute espèce, qui croissoient beaucoup au-delà de leurs besoins, & quelquefois par les provisions qu'ils rencontroient, comme celles dont j'ai déjà parlé ; au reste, les branches d'arbres fruitiers, & celles de bois mort, ne leur manquèrent jamais ; car il avoit le soin d'en couper une petite branche de chacun de ceux qu'il laissoit à leur dernier gîte, & de l'emporter avec lui.

Courtebotte avoit défendu, sous peine de la vie, qu'on dégelât aucun de ceux dont la route

étoit remplie. Ils eurent bien de la peine à soutenir l'horreur des sujets qui se présentoient à tous les momens, tels que toutes les figures d'hommes & de chevaux, que la rigueur du froid avoit conservées si fort en leur entier, que non-seulement ils étoient reconnoissables, mais encore que l'on pouvoit distinguer sur leurs visages, les mouvemens affreux dont leur ame avoit été affectée, au moment de la congélation. Il y avoit plus de trois mois que Courtebotte & sa troupe étoient en marche ; ils appercevoient, depuis long-tems, une montagne, qui se distinguoit par sa hauteur au-dessus de toutes les autres, dont elle étoit environnée : c'étoit, en effet, le lieu tant désiré. Enfin, ils arrivèrent au pied de cette même montagne, la plus escarpée que l'on puisse imaginer. Son escarpement en eût rendu l'abord impraticable, sans le secours du feu, avec lequel Courtebotte se formoit des esplanades, pour se reposer, & des routes, pour avancer. Le palais qui couronnoit cette montagne étoit immense par son étendue, & superbe par sa structure. Tout ce que l'architecture peut avoir de grand & de correct, se trouvoit exécuté en neiges glacées. Quelle habitation ! quelle solitude ! & quels alentours pour un jeune cœur !

Avec une chaleur bien ménagée ( car s'il n'étoit

pas apporté de grandes précautions, il eût été abîmé par la fonte de ces superbes planchers) il parvint, après avoir traversé des cours, des salles & des appartemens immenses, jusqu'aux pieds d'un trône sur lequel il aperçut un carreau de neige, & sur ce carreau un diamant dont l'éclat étoit prodigieux, & dont la blancheur surpassoit toute celle dont le palais de neige l'environnoit. Ces mots étoient écrits au-dessus du trône en caractères de congélation : *Mortel ! que le courage & la vertu ont rendu possesseur du cœur de Zibeline, jouis en paix d'un bonheur, que tu mérites aussi parfaitement.*

Courtebotte monta avec ardeur les degrés du trône, & se saisit du diamant qui renfermoit tous les sentimens de la plus belle princesse de la terre. Pour lors, semblable à ceux qu'un violent desir conduit au bout d'une carrière, que la seule agitation de leurs sens leur a fait parcourir, mais à qui l'épuisement ne permet plus de faire de nouveaux efforts, il n'eut que le temps d'enfermer le diamant dans son sein, & dans l'instant même il tomba évanoui. Les bons chiens ne l'abandonnèrent point ; ils l'emmenèrent hors du palais, & le firent revenir à lui. Possesseur du cœur de Zibeline, dont il étoit mille fois plus flatté que de l'honneur d'avoir

mis à fin une si belle aventure , il quitta sans peine la montagne de glace , & le beau palais dont il avoit été contraint de détruire une partie , par la chaleur qu'il avoit été obligé d'employer pour ne pas succomber au froid ; tant il est vrai que les hommes , quand ils sont animés d'une passion , détruisent les plus beaux monumens , & que rien dans le monde ne peut résister à leur industrie. Il reprit exactement la route qu'il avoit suivie pour arriver. Tous ceux qui s'étoient exposés pour l'amour de Zibeline , le touchèrent de compassion. Il ordonna donc à ses barbets , de battre tous les jours l'estrade sur les neiges , avec une grande exactitude ; de s'étendre aussi loin qu'ils le pourroient , de réchauffer , & par conséquent , de ranimer tout ce qu'ils trouveroient d'animal qui eût eu vie. Ses ordres furent exécutés ; de sorte qu'il ramena tous ceux que l'on croyoit perdus , & qui en effet , l'auroient été sans son secours.

Quand il fut arrivé sur la frontière , ce qui n'avoit été en lui que l'effet de la compassion , produisit celui que la plus forte vanité auroit pu rechercher , car il avoit à sa suite , plus de cinq cents princes souverains , sans compter les feudataires , leurs écuyers , & toute leur suite. Il arriva donc au village où il avoit laissé son cheval , & y entra avec un cortège qu'aucun prince



de la terre n'avoit eu , jufqu'à lui , & qu'aucun autre n'aura , je crois , jamais. L'obligation récente que tous ceux qui compofoient ce cortège avoient à notre petit héros , formoit une fociété charmante ; mais il faut tout dire , Courtebotte vivoit avec eux d'une façon fi fimple , qu'il en étoit adoré. Il eft certain que fa modération mérite un éloge , mais ce n'eft pas l'endroit de fon hiftoire fur lequel j'infiltrerois davantage. Il étoit maître du cœur de Zibeline ; quand on a ce qu'on a defiré avec autant d'ardeur , il eft bien aifé d'être doux , & d'avoir l'humeur accorte ; & le bonheur dont nous jouifions , nous porte aifément à la compaffion.

Quoi qu'il en foit , à peine Courtebotte avoit-il retrouvé fon cheval , & fait quelques lieues , pour ainfi dire , dans les terres , qu'il rencontra le fidèle Moufla qui venoit , à tout hafard , au-devant de lui. Il ignoroit le fuccès favorable qu'avoit eu fon entreprife ; l'exès de fon attachement pour Courtebotte , & fur-tout , le changement qu'il avoit remarqué dans la perfonne de Zibeline , l'avoient obligé de quitter la cour pour venir au-devant de fon cher maître , le retrouver , ou périr à fon tour dans les glaces ; enfin , il avoit fi bien fait , qu'il s'étoit perdu du palais , & la princeffe en avoit été inconfolable. Courtebotte apprit donc , par ce fidèle

écuyer , qu'il faisoit écrire sans cesse , que Zibeline , depuis un certain tems qu'il lui déterminna , ( & c'étoit précisément celui de la conquête ) avoit été triste ; que l'on avoit remarqué qu'elle avoit de l'humeur , & que même , elle étoit devenue difficile à servir. Il ajouta que souvent elle avoit parlé de lui ; enfin , il entra dans des détails avec Courtebotte , qui le mirent au comble de la joie.

Mousta n'ayant pu , par son état de barbet , avoir des confidences , ne se trouvoit au fait que des minuties & des bagatelles qu'il avoit rassemblées ; mais comme rien n'est bagatelle pour un amant bien empressé , Courtebotte lisoit avec avidité , jusqu'à la moindre circonstance. Mousta avoit été frappé , sur toutes choses , des amitiés particulières qu'il avoit reçues de la belle Zibeline , & dont le genre étoit devenu bien différent de celles qui les avoient précédées.

Courtebotte reçut un courier du roi & de la reine ; il avoit été dépêché aussitôt que l'on avoit appris ses heureux succès , & la princesse lui fit faire des complimens par le courier.

A deux journées de la ville , les équipages du roi vièrent au devant de Courtebotte : tous les peuples le regardèrent déjà comme leur maître , & vouloient lui rendre les honneurs qu'ils lui devoient en cette qualité. Non-seulement il les

recevoit avec modestie , mais encore avec ré-  
pugnance. Il ordonna à Mousta de se rendre au-  
près de Zibeline quelques jours avant son arri-  
vée , & l'on ne peut exprimer la joie avec la-  
quelle il fut ramené à la princesse. Quelque  
rare mérite qu'eût ce fidèle barbet , Courte-  
botte l'avoit donné , & c'étoit ce qui depuis  
un tems , le lui avoit rendu cher.

Enfin , notre héros arriva dans la grande ville  
de Trelintin. Je passe sous silence les magni-  
ficences de la réception qui lui fut faite , pour  
ne m'attacher qu'aux sentimens particuliers.  
Courtebotte , en arrivant , voulut baiser les  
mains de Farda-Kinbras & de Birbantine ; mais  
l'un & l'autre lui firent l'honneur de l'embras-  
ser , en lui disant qu'ils le regardoient comme le  
maître de leurs états , & le possesseur de leur  
fille. Courtebotte leur dit que , sur cet article, il  
avoit bien des choses à leur déclarer. Il passa  
ensuite chez la princesse , qui rougit en le voyant ,  
& qui , pour la première fois de sa vie , ne put  
trouver rien à dire. Ce silence éloquent de l'a-  
mour fut exprimé entr'eux , & se trouva accom-  
pagné de tout ce qu'il peut avoir de plus agréa-  
ble. Enfin , le prince tira de son sein le gros  
diamant qu'il avoit pris dans le palais de glace ;  
& le remettant entre les mains de Zibeline , il  
lui dit : « Voilà , madame , ce que je n'ai pas

» encore acheté par assez de périls , ni par une  
 » assez grande quantité de travaux. Hélas !  
 » prince , dit-elle , vous ne l'avez conquis que  
 » pour vous ; & si je l'acceptois de vos mains ,  
 » ce ne seroit que pour avoir le plaisir de vous  
 » en rendre de nouveau possesseur. »

Le roi & la reine entrèrent à cet instant de leur conversation , & l'interrompirent pour lui faire toutes les questions imaginables , & lui redemandèrent souvent les mêmes choses auxquelles il avoit déjà répondu plusieurs fois. Mais comme il y a toujours un propos favori sur un événement , celui de ce jour-là , qui lui fut , je crois , tenu par plus de mille personnes , sur ce vous avez donc eu bien froid ? Le roi n'étoit venu chez la princesse sa fille que pour mener Courtebotte au conseil , & le déclarer tout à la fois son gendre & son successeur. Courtebotte suivit le roi sans savoir son dessein. Quand il se vit en présence de tous les grands , qu'on avoit assemblés , douze de tous les états du royaume , il prit la liberté d'interrompre le roi au commencement de sa harangue , & lui dit à haute voix : « si j'avois pu prévoir les bontés  
 » de votre majesté , je l'aurois prévenue : mais  
 » puisque son exactitude à tenir sa parole l'a  
 » fait agir avec autant d'empressement , je lui  
 » déclarerai que je suis indigne de toutes les

» bontés dont elle veut m'honorer par le mal-  
 » heur de ma naissance. » Alors il conta tout  
 ce qu'il en favoit , & ne cacha point qu'il étoit  
 le fils d'un païfan. Quand il eut tranché le mot ,  
 le ciel s'obscurcit tout-à-coup , le tonnerre se  
 fit entendre , & les éclairs brillèrent. Au bruit  
 de cet orage on vit succéder une grande lu-  
 mière ; c'étoit la bonne fée Guerlinguin , qui  
 descendit de son char , à la fenêtre de la salle  
 du conseil. Elle étoit in fiochi , c'est-à-dire , dans  
 le plus brillant équipage de la féerie , & por-  
 toit sous son bras le plus joli barbet du monde.  
 Elle adressa la parole à Courtebotte , en lui di-  
 fant : « Je suis contente de votre modération ,  
 » & sur-tout de votre bonne-foi. » Puis se tour-  
 nant vers le roi , elle déclara la naissance de ce  
 prince , conta l'histoire de sa vie , & lui dit :  
 « votre vertu vous a mis au comble de vos  
 » vœux , non-seulement du côté de l'amour &  
 » de la gloire , mais encore du côté de l'amitié ,  
 » puisque vous allez revoir le roi Biby , & tous  
 » ses sujets , reprendre leur état naturel , qu'ils  
 » ne devront qu'à vous ; je vous ai fait passer  
 » par toutes les épreuves qui contribuent à for-  
 » mer un roi juste & grand ; je vous ai mis en  
 » état de trouver des ressources en vous même.  
 » Je vous ai fait connoître l'amitié , & ressentir  
 » non-seulement les plaisirs qu'elle procure ,  
 » mais

» mais encore les véritables secours qu'elle seule  
 » peut faire trouver dans le cours de la vie.  
 » Voilà, je crois, la meilleure éducation que  
 » l'on puisse donner à un homme qui doit com-  
 » mander aux autres. Il ne vous reste plus dé-  
 » formais, qu'à pratiquer, sur le trône, les ver-  
 » tus que vous avez fait paroître pendant que  
 » vous ne connoissiez en vous qu'un homme  
 » obscur. Je fais que c'est un point qui n'est  
 » pas sans difficulté, mais je l'espère de la  
 » bonté de votre cœur. » Pour lors on vit  
 arriver un char tiré par des aigles qui, par les  
 ordres de la fée, conduisoient le roi & la reine  
 de qui Courtebotte avoit reçu la naissance. Ils  
 embrasèrent leur cher enfant avec des mouve-  
 mens de joie infinis, & le trouvèrent en effet,  
 comme leur avoit prédit Guerlinguin, tout cou-  
 vert de fourrure. Pendant qu'ils caressoient aussi  
 Zibeline, & qu'ils lui prenoient les mains à  
 force, ( car j'ai remarqué que c'est la caresse  
 que les fots font assez volontiers ) on vit arriver  
 de tous les côtés de la terre, & l'on décou-  
 vrit à chaque instant sur l'horizon, des chars  
 de toutes les espèces, qui conduisoient un nombre  
 infini de fées. « Sire, dit Guerlinguin, au roi  
 » Farda-Kinbras, j'ai donné rendez-vous, dans  
 » votre cour, à toutes les fées que des affaires  
 » pressantes n'occupent pas indispensablement.

» j'ai cru que vous ne le trouveriez pas mau-  
 » vais, & que vous seriez bien-aïse de donner  
 » chez vous le grand bal, auquel nous nous  
 » trouvons, pour l'ordinaire, tous les cent  
 » ans. » Le roi répondit, comme il le devoit,  
 à cette faveur. On fit la paix entre lui & Guar-  
 langandino, & ce fut le roi & elle qui menèrent  
 le grand branle. Marfontine rendit sa première  
 forme au roi Biby, & tous ses sujets éprouvè-  
 rent la même faveur; ce prince parut alors aussi  
 beau prince, qu'il avoit été beau barbet, &  
 épousa, ce jour-là même, la reine des Indes,  
 à laquelle on avoit envoyé un des équipages de  
 ces dames. Enfin, jamais noces ne se firent avec  
 tant d'éclat que celles de Courtebotte & de Zibe-  
 line: ils vécutent heureux; leurs enfans parta-  
 gèrent tous leurs royaumes; & Courtebotte, en  
 reconnoissance de la fourrure de martre, dont la  
 princesse lui avoit fait présent pour son voyage,  
 donna le nom de Zibeline aux plus belles mar-  
 tres, pour les distinguer des autres; & ce surnom  
 s'est transmis jusqu'à nous.





---

 R O S A N I E ,

 C O N T E .
 

---

**P**ERSONNE dans le monde n'ignore que toutes les fées, quoiqu'elles vivent plusieurs siècles, sont sujettes à la mort, & à toutes les infirmités de l'animal, dont elles sont obligées de prendre la figure, un jour de la semaine. Ce fut dans une pareille circonstance, que périt malheureusement la reine des fées. On prononça les éloges de la défunte; l'on convoqua (suivant l'usage) l'assemblée générale des fées, & l'on procéda à l'élection d'une nouvelle reine; après bien des débats, toutes les voix se réunirent enfin sur deux d'entr'elles. L'une se nommoit Partamie, & l'autre Surcantine. Elles étoient célèbres par leurs talens, & recommandables par leur capacité. Leur mérite étoit si parfaitement égal, que, malgré les lumières des dames qui composoient l'assemblée, il n'étoit pas possible de faire un choix, & de donner la préférence, sans commettre une injustice. Enfin, pour recorder tout le monde, l'on convint d'une voix unanime

nime, que celle des deux qui produiroit aux yeux des hommes, quelque chose de plus singulier que sa concurrente, feroit, dès ce moment, reconnue pour la reine. L'assemblée décida, (avant que de se séparer) que l'admiration que l'on causeroit aux hommes, n'auroit point pour principe, le bouleversement des éléments, non plus que tout le fracas, devenu si commun dans les histoires de féerie. Elle déclara authentiquement, qu'elle ne vouloit ni montagne transportée, ni métamorphose de cette espèce. Surcantine, en conséquence de ces résolutions, forma le projet d'élever un prince, que rien ne pouvoit rendre constant; & Paridamie entreprit de faire voir aux mortels une princesse, qui soumettroit à elle tous ceux qui la verroient un moment. On ne limita point le tems qu'elles devoient employer à l'exécution de leur ouvrage. Le royaume fut remis entre les mains des quatre plus vieilles du corps, que leur grand âge éloignoit de toute ambition.

Paridamie avoit, depuis long-tems, un grand fond d'amitié pour le roi Bardondon; ce prince étoit doué de talens & d'esprit; & sa magnifique cour étoit le modèle de la galanterie, de la politesse & de la probité. On n'a jamais vu une cour semblable à la sienne; aussi la reine Balanice étoit-elle une personne charmante. C'est

encore ce que l'on a vu bien rarement sur le trône, que deux époux à la fois si parfaits.

De cette belle alliance, il n'étoit venu qu'une fille, qu'ils aimoient à la folie ; elle se nommoit Rosanie, nom qu'il n'avoit pas été difficile de lui donner, puisqu'elle étoit venue au monde avec une rose charmante sur la gorge. A l'âge de quatre ans, elle avoit déjà dit des choses surprenantes, & plusieurs courtisans les savoient non-seulement par cœur, mais encore ils les répétoient à tous les momens. Au milieu de la nuit, qui suivit l'assemblée des fées dont on vient de parler, la reine Balanice fit un cri perçant, qui réveilla le roi Bardondon ; car, malgré la galanterie de leur cour, les bons princes ne faisoient point lit à part. La reine dit à tous ceux qui vinrent à son secours, que la douleur qu'elle avoit témoignée, n'avoit d'autre fondement que l'illusion d'un songe : il m'a paru, ajouta-t-elle, que ma fille étoit devenue, tout-à-coup, un bouquet de roses, & dans le tems que j'en examinois les fleurs, avec autant de curiosité que de tendresse, un oiseau, charmant à la vérité, est venu fondre sur moi, & me l'a enlevée. Que l'on aille au plutôt, continua-t-elle, savoir comment se porte ma fille : on courut à son appartement ; mais que devinrent le roi, la reine & toute la cour, quand ils apprirent que Rosanie

n'étoit pas dans son berceau? Plus les recherches que l'on fit pour en avoir de nouvelles, furent inutiles, & plus la reine devint inconsolable; Bardondon n'étoit pas moins affligé: mais, en homme ferme, il favoit renfermer sa douleur.

Le roi proposa à Balanice, d'aller passer quelques jours dans une maison de campagne assez retirée, qu'ils avoient fait bâtir auprès de leur capitale. Elle y consentit avec plaisir; car la douleur est amie de la retraite. Un jour qu'ils se reposoient au milieu d'une étoile, formée par douze allées, ils apperçurent dans chacune une paysane, qui venoit à l'endroit où ils étoient assis; leur gentillesse, leur fraîcheur & leur propreté, attirèrent leurs regards: plus elles s'approchèrent de leurs majestés, & plus elles trouvèrent qu'elles méritoient leur attention. Chacune d'elles portoit une corbeille fort agréable, & dont elles paroissoient fort occupées; elles les posèrent aux pieds de Balanice, & lui dirent: charmante reine, (car on n'a jamais parlé autrement à une reine, quelque laide qu'elle ait été,) recevez cette consolation dans vos malheurs. Après ce compliment, elles disparurent: la reine ouvrit les corbeilles avec empressement, & trouva que chacune renfermoit une petite fille, de l'âge, à-peu-près, de celle qui caufoit son affliction. Cette première

vue ranima ses douleurs ; mais enfin les graces de ces jolies enfans la calmèrent peu-à-peu , & finirent par la consoler tout-à-fait ; l'on ordonna , sur le champ , des mies , des femmes-de-chambre , des filles de garde-robe ; on envoya chercher des charretées de poupées & de jouets , & l'on fit venir des hottes pleines de dragées & de confitures , de la rue des Lombards. L'on aperçut qu'elles avoient toutes , au même endroit de la gorge , une très-petite rose , mais parfaitement bien coloriée.

La reine avoit trop d'esprit , pour ne pas sentir la difficulté qu'il y avoit à trouver , tout-à-la-fois , douze jolis noms , pour ces douze petites filles ; elle avoit aussi trop d'usage du monde , pour ne pas prévoir que la chose exigeoit du moins un tems considérable , sur-tout en calculant les jours que nous voyons passer à une femme , pour donner un nom à un seul petit chien ; elle prit donc le sage parti de les distinguer par le nom des couleurs qu'elle leur attribua , & dont elle ordonna qu'elles fussent toujours parées. Son ordre fut exécuté ; & quand elles étoient chez la reine , elles formoient le plus agréable , comme le plus singulier des parterres. A mesure qu'elles avançaient en âge , on découvrit en elles , premièrement , un fonds

dont elles avoient parfaitement profité, avoit orné de tous ses agrémens. On vit aussi que leurs caractères différoient absolument. Ainsi, perdant les noms de gris de lin, de blanc, &c. elles prirent, à juste titre, ceux de douce, de belle, de jolie, de vive, de caustique, de délicate, de complaisante, d'enjouée, de féricieuse, d'agréable, de fine & de difficile.

L'on croira, sans peine, qu'en voyant naître leurs agrémens, qui se trouvoient fort au-dessus de toute description, l'on voyoit en même-tems naître l'amour de tous les jeunes gens de la cour, & celui de tous les princes étrangers, attirés par le bruit de tant de beautés; mais les filles de la reine, (car l'on m'a fort assuré que ce fut celle-ci qui créa, la première, cette charge dans sa maison), ces belles filles, dis-je, étoient aussi sages que jolies, & l'amour leur étoit absolument inconnu; elles ne faisoient donc que des passions malheureuses, article sur lequel j'ai entendu dire que les autres filles des reines qui leur ont succédé, ne les ont pas toujours imitées.

Tant de différens caractères, & tous soutenus par les agrémens de l'esprit, enlevoient donc tous les cœurs, non seulement à l'indifférence, mais encore aux passions qui paroissent les plus vives. Telles étoient les douze plus jolies créatures qu'il fût possible de rencontrer sur la terre.

Surcantine , pour former l'inconstant auquel elle s'étoit engagée , jeta les yeux sur le fils d'un roi , cousin-germain de Bardondon. Il étoit âgé de sept ou huit ans , lors du réglément des fées pour la succession à la couronne. Elle avoit doué le jeune prince Mirliflore ( car c'est ainsi qu'il se nommoit ) de tous les talens de l'esprit ; mais elle n'oublia rien pour les redoubler encore , & ne négligea aucuns soins pour embellir sa figure & l'orner de toutes les graces séduisantes qui sont tant d'amans dangereux & d'amantes malheureuses. Non-seulement sa figure devint singulièrement agréable , mais son esprit doux & vif tout ensemble , produisoit , avec autant de facilité que d'agrémens , ces choses frivoles qui amuseut & qui séduisent si parfaitement les femmes ; le négligé comme la parure convenoient également aux charmes de sa figure : les plus beaux cheveux du monde ornoient sa tête ; cette bouche séduisante de laquelle il sortoit sans cesse , & sans aucune fadeur , les discours les plus flatteurs : cette bouche , dis-je , étoit ornée des plus belles dents du monde. Il avoit encore une voix séduisante & qui portoit au cœur. Sa beauté étoit mâle , & l'on ne pouvoit avoir plus d'adresse pour tous les exercices du corps ; il avoit une valeur naturelle que les femmes aimables , dont il avoit toujours été en-



vironné, avoient encore redoublée ( car les femmes de ce tems aimoient de préférence les hommes courageux , un peu plus qu'elles ne les aiment aujourd'hui ). Ce fut encore pour l'éducation du charmant Mirriflore , que Surcantine inventa les romans ; il ne faut pas croire qu'une chose qui entretient à la fois la valeur & la tendresse dans le cœur , puisse avoir été inventée par les hommes. La fée inspira à ce jeune prince , les meilleurs sentimens du monde sur tous les articles , excepté sur les femmes ; elle lui représenta les langueurs d'un attachement véritable , en lui peignant les agrémens & les vivacités de la coquetterie , si flatteuse pour l'amour-propre. Enfin , elle joignit à toutes les séductions dont elle avoit su l'orner , ce faux sentiment que nos jeunes gens n'ont que trop aujourd'hui , & qui leur persuade que plus ils ont eu de femmes ( même sans les aimer ) , & plus ils sont recommandables.

Mirriflore , à l'âge de dix-huit ans , ne trouva plus rien dans la cour du roi son père qu'il pût sacrifier à son inconstance. Il en partit donc , & dans tous les pays où il alla , il éprouva le pouvoir de ses agrémens , & fut employer avec succès la séduction. Il fit des malheureuses sans nombre ; mais comme l'amour fait tirer parti de tout , quelqu'affligés que

puffent être celles qui le perdoient, elles avoient du moins la consolation d'avoir été préférées ; c'étoit dans cette foule & dans ce désordre de plaisirs, que Mirliflore avoit passé sa vie quand il arriva à la cour de son grand oncle le roi Bardondon. Quel plaisir pour un homme coquet & de plus accoutumé à plaire, de la trouver parée de cent beautés ! Mais que devint-il, en appercevant les douze plus jolies personnes que la nature eût jamais formées ? De leur côté, elles sentirent toutes beaucoup de goût pour lui ; & ce goût égal en elles, redoubla la situation embarrassante dans laquelle il se trouva ; enfin il en vint au point de ne pouvoir être un moment sans elles. La douce l'engageoit par des propos charmans, que la vivacité de l'autre lui faisoit oublier. L'enjouée le charmoit, mais il n'en étoit pas pour cela moins sensible à la solidité des discours de la sérieuse ; la fine piquoit son goût, & la délicate le faisoit rougir. Il se consoloit avec la complaisante, des plaisanteries qu'il avoit essuyées de la caustique ; la belle occupoit des regards, que la jolie lui enlevoit aussi-tôt. Enfin, l'agréable le séduisoit, & sa vanité étoit piquée du plaisir de plaire à la difficile.

Une telle situation rendit le beau Mirliflore insensible à toutes les autres beautés de la cour ;

les agaceries , les billets , les lorgneries , les sacrifices , toutes choses qui jusqu'alors avoient fait ses délices & sa seule occupation , toutes ces choses , dis-je , ne le purent animer , il ressentit l'amour pour la première fois , quoique douze personnes en fussent l'objet , & Surcantine elle-même fut trompée à ce sentiment. Cet attachement pour un si grand nombre , lui parut la perfection de l'inconstance qu'elle avoit entrepris de produire : elle triomphoit donc , & Paridamie ne disoit mot.

Le père de Mirliflore écrivit , mais inutilement , à son fils , qu'il desiroit son retour : ce fut avec la même inutilité qu'il lui proposa un mariage très-avantageux. Le prince ne put accepter aucune de ces propositions : rien dans le monde ne pouvoit l'engager à se séparer de ses douze souveraines.

Un jour que Balanice donnoit une fête dans les jardins , & que le prince ne favoit à laquelle entendre , on entendit bourdonner quelques mouches à miel ; les belles filles en craignirent les piquûres , elles coururent en folâtrant ensemble pour les éviter , & par conséquent elles se séparèrent de la compagnie. Pour lors les mouches s'accrurent en un moment , & devinrent suffisamment grandes pour enlever ces douze beautés ; leurs cris & ceux des specta-

teurs se perdirent dans les airs. Cette étonnante aventure fit éprouver à toute la cour une affliction bien sincère. Pour Mirliflore , après les premiers momens d'un désespoir qui faisoit tout craindre pour ses jours , il tomba dans une langueur excessive. Surcantine accourut en toute diligence pour lui donner du secours , & le retirer d'un état si peu conforme à l'éducation qu'elle lui avoit donnée. Elle lui apporta trois romans manuscrits qu'elle n'avoit pas encore eu le tems de faire imprimer , mais il ne daigna pas seulement les ouvrir ; il rejeta les portraits des plus jolies femmes qu'elle lui présenta , & dont il avoit autrefois fait un amas , comme un trophée à sa vanité. Enfin Mirliflore , triste , sombre , & n'aimant que la solitude , faisoit craindre pour sa vie. Un jour qu'il étoit le plus abandonné à ses tristes regrets , il entendit de tous côtés des cris de joie , & sur-tout d'admiration ; sa curiosité n'en fut point émue , l'étonnement que tout le monde exprimoit étoit assurément bien fondé ; l'on voyoit un char de crystal qui s'avançoit lentement dans les airs , les rayons du soleil rendoient la voiture éblouissante , un nombre infini de demoiselles , dont les ailes brillantes naturellement produisoient un éclat merveilleux , portoient mille & mille guirlandes qui formoient un théâtre de fleurs.

Six autres demoiselles étoient attelées au char ; une jeune personne les menoit avec une adresse & une grace infinie , avec des rubans de couleur de rose ; cette marche , ou plutôt cette pompe , étoit aussi brillante que galante , mais tout ce spectacle ne se fit plus admirer , aussitôt qu'il fut possible de distinguer la beauté qui descendoit des cieux. Paridamie étoit assise à ses côtés , elles mirent pied à terre l'une & l'autre au bas du grand escalier du palais , & montèrent chez la reine ; elles y arrivèrent enfin malgré la foule qui les environnoit ; les Suisses eurent même une peine infinie à leur faire faire place , & le respect que l'on devoit au palais , ne put empêcher les exclamations que l'on faisoit sur la beauté dont on étoit ébloui. Grande reine , lui dit la fée , voilà votre fille que je vous amène , cette même Rosanie qui vous a été enlevée au berceau. Après les premiers transports d'une joie pareille à celle que Balanice ressentit : & mes douze filles , ne les verrai-je plus , en suis-je pour toujours séparée , dit-elle tendrement à la fée. Bientôt vous ne me les demanderez plus , lui répondit la bonne Paridamie ; mais elle prononça ces paroles du ton qui fait sentir que l'on ne veut pas être poussé de questions ; pour lors elle disparut de l'appartement de la reine , & remontant dans le char

d'une vitesse égale à l'éclair, elle fut perdue de vue dans l'immensité du ciel.

L'on courut annoncer ces événemens à Mirriflore ; tout ce qu'on lui rapporta de la beauté de Rosanie, ne fit pas la moindre impression sur son esprit ; l'on eut même beaucoup de peine à le résoudre à venir rendre visite à sa belle cousine ; la politesse & la bienléance furent les seules choses qui le déterminèrent à faire cette démarche. Il fut frappé de toutes ses beautés ; sa délicatesse même étoit venue au point, de lui reprocher de ce qu'il trouvoit encore quelque chose de beau dans le monde, après la perte qu'il avoit faite. La beauté toute seule n'a jamais fait un inconstant ; mais, à chaque instant de conversation, il découvroit, dans le caractère & dans l'esprit de Rosanie, tantôt un agrément, tantôt une grace, tantôt enfin, une des séductions qui l'avoient enchanté dans les douze personnes dont il regrettoit la perte ; enfin, il trouva dans le caractère de Rosanie tous les divers agrémens, comme il étoit frappé de tous les traits que son visage lui retraçoit à la fois. Un amant aussi éclairé, aussi tendre que l'étoit Mirriflore, pouvoit-il s'y méprendre ? Toutes ses autres connoissances, la parole de la fée, tous les discours de Rosanie elle-même, n'étoient que de foibles preuves, auprès de celles que

L'amour prononçoit ; Mirriflore , plus amoureux qu'on ne le fut jamais , obtint aisément sa belle cousine en mariage. Au moment qu'il en fit la demande , Paridamie parut triomphante ; elle étoit dans le plus beau des chars , destiné à la reine des fées , car elle en étoit déjà la reine ; Surcantine , à la seule vue de Rosanie , s'étoit départie de ses prétentions. Paridamie rendit un compte très-exact du plus grand miracle de la féerie qu'elle avoit produit ; elle apprit , & de quelle façon elle avoit enlevé Rosanie , & comment elle avoit séparé les douze caractères , afin de les pouvoir plus aisément rendre parfaits , & détruire en même-tems l'inconstance de Mirriflore d'une façon qui ne lui fût point suspecte , & qui cependant, fût certaine au moment de la réunion d'un aussi grand nombre de rares talens.

Les noces furent célébrées , & les charmes de Rosanie avoient si fort le don de la séduction , que Surcantine elle-même voulut faire un présent aux nouveaux mariés. Rosanie ressentoit elle seule autant d'amour qu'en avoient éprouvé les douze beautés. Pour Mirriflore , il fut constant toute sa vie ( eh ! qui ne l'eût pas été ? ) , quoique son règne & sa vie aient été de la plus longue durée.



---

---

# LE PRINCE MUGUET

ET

## LA PRINCESSE ZAZA,

C O N T E.

---

**I**L y avoit une fois un roi & une reine qui donnoient tout ce qu'ils avoient, parce qu'ils étoient les meilleures gens du monde, & qu'ils ne pouvoient laisser souffrir personne. Le roi Bambou, leur voisin, sachant qu'ils n'avoient plus de trésors, entra dans leur pays avec une grande armée, & s'en empara. Le pauvre roi, n'ayant rien pour se défendre, ni pour subvenir, fut obligé de mettre une fausse barbe, & de s'en aller à pied avec la reine, sa femme, emportant sur ses bras, avec beaucoup de peine, le petit Muguet, leur fils unique, âgé de trois ans, & dont la figure étoit charmante. Ces malheureux princes eurent au moins le bonheur, dans leur infortune, d'éviter les poursuites du méchant roi Bambou, qui vouloit les faire mourir. Ils

traversèrent les déserts, & se trouvèrent, après des fatigues incroyables, dans une belle vallée, coupée par un torrent, dont la fraîcheur entretenoit des prairies admirables. Pendant qu'ils confidéroient les beautés de la nature, qui seules ont le droit de nous charmer véritablement, ils entendirent une voix qui dit : *pêche, & tu trouveras.* Ces paroles firent d'autant plus d'impression sur l'esprit du roi, qu'il avoit, toute sa vie, fort aimé la pêche, & qu'il portoit toujours des hameçons dans sa poche : cette précaution lui devint alors fort utile ; car il les attacha au bout d'un désespoir, que la reine avoit heureusement conservé, & prit, en un moment, de gros poisons, avec lesquels il fit un très-bon repas ; car les pauvres princes n'avoient mangé, dans le désert, que des fruits sauvages & des racines ; sensibles à ce foible secours, & touchés de la beauté du lieu, ils firent une feuillée, pour se mettre à l'abri ; ils ramassèrent des feuilles & de la mousse, dont ils se firent un bon lit. Tout est comparaison. Cette petite habitation leur parut donc bientôt pleine de délices ; cependant, ils trouvèrent que des troupeaux manquoient à leur bonheur, & la reine imagina qu'elle pourroit les garder avec le petit prince, pendant que le roi iroit à la pêche ; car elle continuoit non-seulement à être très-abondante,

mais les poissons qu'il pêchoit, étoient d'une beauté ravissante, & les couleurs de leurs écailles étoient aussi vives que brillantes, souvent même il s'en trouvoit d'arlequins. Ce n'est pas tout encore, ils s'appriivoisoient aisément; & le roi, s'étant apperçu de cette particularité, remarqua qu'ils apprenoient à parler & à siffler plus vite qu'aucun perroquet. Cette découverte lui fit prendre la résolution d'en aller vendre à une ville assez voisine de sa retraite. Il y fut en effet; & voyant qu'il n'y avoit dans le marché aucun poisson de cette même espèce, il exposa les siens, & fit remarquer ce qu'ils savoient faire & dire, en assurant qu'ils étoient jeunes; qu'ils ne les avoit instruits que depuis peu de tems; & qu'ainsi, leurs talens ne pouvoient qu'augmenter. Une chose aussi singulière auroit réussi dans tous les pays; mais elle ne pouvoit manquer de faire un grand effet dans une ville, où le luxe étoit en si grande recommandation; aussi tout le monde s'empressa pour acheter les poissons du roi; on lui donna tout ce qu'il demanda de ceux qu'il avoit apportés, & même on lui fit promettre de revenir avec d'autres; en peu de tems, les poissons devinrent fort à la mode; on les mettoit dans de grands vases de crystal pleins d'eau, que l'on pendoit, comme des cages, dans les appartemens; leurs belles couleurs pa-

roissoient à découvert, & l'on pouvoit aisément les aller voir aux meubles. Avec l'argent que le roi retira de ces beaux poissons, il fut en état d'acheter des troupeaux, & d'embellir sa retraite de toutes les choses nécessaires : il sentit bientôt après les douceurs de la vie qu'il menoit, & ne regretta plus son beau royaume.

La fée du Hêtre, touchée de la situation de ces princes malheureux, habitoit la vallée, où le hasard les avoit conduits ; c'étoit elle qui leur avoit fait entendre la voix, qui leur conseilloit de pêcher, & qui les prit sous sa protection, parce qu'elle aimoit beaucoup les enfans, & que le petit Muguet, qui ne pleuroit jamais, devenoit tous les jours plus joli. Il est très-aisé de plaire aux gens affligés, en compatissant à leurs malheurs ; aussi, sans avouer d'abord son état de fée, elle fit connoissance avec le roi pêcheur & la reine bergère, qui prirent, en très-peu de tems, une fort grande amitié pour elle, & lui confièrent même le beau Muguet, leur unique espérance : elle le menoit dans son palais, & c'étoit avec un grand plaisir de sa part ; car elle lui donnoit sans cesse des tartes, des gâteaux & de la bonne crème ; elle employa d'abord ces moyens pour s'en faire aimer ; mais, dans la suite, elle fit usage du goût qu'il avoit pour elle, & s'en servit, pour lui inspirer des senti-

mens convenables à sa naissance , & lui donner des connoissances nécessaires à tous les hommes , mais encore plus à un prince. Malgré tout le soin de la fée , la vanité l'emporta , & corrompit les bons sentimens que la nature avoit établis dans son cœur ; & lorsqu'il eut atteint sa quinzième année , la vie champêtre le dégoûta ; cette ville voisine , où le luxe & la mollesse régnoient à l'envi , le séduisit ; & , se livrant à tous les charmes de l'inconstance , il fit autant de conquêtes qu'il eut dessein d'en faire , car il étoit charmant. Le roi & la reine étoient fort affligés de ce genre de vie ; mais ils ne savoient comment s'y opposer ; car , entre nous , la fée du Hêtre étoit un peu trop bonne. Sur ces entrefaites , elle reçut la visite de Saradine , une de ses compagnes ; elle étoit si fort en colère , qu'elle ne pouvoit parler. Eh , mon dieu ! qu'avez-vous donc , lui dit avec douceur la fée du Hêtre ? Hélas ! vous en allez juger , lui répondit-elle. Vous savez que , non contente d'avoir doué Zaza , héritière de l'île des Roses , de tout ce qu'une princesse peut espérer pour plaire , je l'élevois auprès de moi avec des soins infinis ; que croyez-vous qu'elle m'a fait ? non , je n'en faurois revenir , continua-t-elle. En me faisant plus de caresses & d'amitiés qu'à son ordinaire , elle ma fait promettre de lui accorder une grace.

Ses manières m'ont séduite, & j'avoue que j'ai juré; enfin, voici ce qu'elle m'a demandé : vous m'avez accablée de bontés, a-t-elle ajouté, je suis comblée de vos dons, mais je vous conjure de me les ôter; car enfin, si j'ai le bonheur de vous plaire, je ne fais si c'est par moi-même, & je ferai, toute ma vie, dans la même situation avec tous ceux que je dois rencontrer; voyez donc quel dégoût vos bontés, dont je ne suis point ingrate, ont répandu sur ma vie. J'ai fait inutilement tout ce que j'ai pu, continua Saradine, pour la faire changer d'avis, mes efforts ont été inutiles; n'ai-je pas raison, continua-t-elle en colère, de lui faire souffrir autant de peines que je comptois lui procurer de plaisirs & de satisfaction? Après avoir fait la cérémonie nécessaire pour lui ôter tous mes dons, je viens, continua-t-elle, me reposer avec vous, & chercher dans votre solitude une dissipation, dont j'avoue que j'ai grand besoin; mais, dans le fond, que lui ai-je ôté, à cette Zaza, que j'aime peut-être encore? La nature l'a formée si belle, & lui a donné tant d'esprit, qu'elle n'a besoin que d'elle-même pour plaire. J'ai voulu commencer, poursuivit Saradine, par lui faire éprouver les peines du corps, & je l'ai transportée dans ces déserts, où je viens de la laisser. Quoi! sans aucun secours, lui demanda la bonne fée? Oui,

reprit Saradine ; hé bien , continua la fée du Hêtre , donnez-la moi , je n'augure point mal de ce qu'elle vous a demandé ; il faut punir la vanité , & la corriger par l'amour : il y a plus d'esprit dans son procédé , que n'en ont d'ordinaire toutes ces petites sottes , que nous avons la bonté de douer. Saradine accepta la proposition , & laissa la fée du Hêtre dans la forêt. Son premier soin fut d'écartier tout ce qui pouvoit incommoder la belle Zaza , & de former devant elle un petit sentier d'une herbe molle , qui la conduisit avec une ombre charmante à l'habitation du roi pêcheur & de la reine bergère. Ils furent surpris en la voyant ; mais ils furent encore plus touchés de l'état déplorable où les ronces & les épines l'avoient réduite avant que Saradine en eût pris soin , & quoique les agrémens de la figure augmentent toujours l'intérêt ; plus on a souffert , & plus on est sensible aux malheurs des autres. Ces bons princes étoient assis sur le bord du torrent ; ils laissoient passer la plus grande chaleur du jour , & se reposoient du travail de la matinée , en attendant un repas convenable à leur état présent. Le roi fut au-devant de Zaza , qui n'osoit s'approcher ; la candeur qui régnoit sur son visage , & quelques mots polis , simples & remplis d'intérêt , que l'usage du



monde peut seul apprendre à prononcer , l'eurent bientôt rassurée ; & l'ayant conduite dans sa cabane , elle accepta sans peine le repas & le couvert. Zaza leur conta tout ce qui lui étoit arrivé sans aucun déguisement. Le roi fut charmé de son esprit , & la reine trouva qu'elle avoit été bien hardie d'oser contredire une fée. Vos bontés , madame , lui répondit Zaza , m'empêchent de regretter ce que j'ai fait ; car enfin , ce que j'ai mérité jusqu'ici , je ne le dois qu'à moi-même , & ma conduite & ma reconnoissance me feront obtenir encore plus dans la suite , par les soins que j'apporterai à vous plaire , si vous me permettez de faire ici quelque séjour ; de semblables discours charmèrent également le roi & la reine ; ils regardèrent Zaza comme un présent du ciel , & comme une consolation dans la peine que leur causoit l'absence presque continuelle du prince Muguet , car il étoit sans cesse à la ville , où la fée lui entretenoit une maison magnifique , & toutes les commodités possibles. Zaza s'établit donc dans la cabane , & partageant les soins du ménage avec la reine , elle en fut bientôt extrêmement aimée. On la présenta à la fée du Hêtre , à laquelle on conta son histoire qu'elle savoit aussi bien que personne ; mais elle ne fit pas semblant d'en être instruite ; & se laissant aller au goût

qu'elle avoit pour la jeuneſſe aimable, il ne lui fut pas difficile d'en être aimée ; elle la fit venir ſouvent dans ſa retraite ou dans ſon palais de feuilles ; il étoit formé par les plus beaux arbres & les plus anciens du monde ; l'enlacement de leurs branches formoit pluſieurs appartemens & pluſieurs étages, dont le temple de la déeſſe Aftrée de meſſire Honoré Durfé n'étoit qu'une copie très-imparfaite, mais que le ſentiment rendra toujours préférable. La fée lui monroit tous les jours quelques-unes des raretés qu'elle avoit rasſemblées pour ſon amuſement. Mais Zaza préféroit à tous les autres endroits, le cabinet des romans. Il eſt vrai que cette pièce étoit fort agréable ; l'on y voyoit, dans un ordre charmant, les morceaux les plus rares, qui ont été la baſe ou le plus grand ornement des romans, comme l'épée de Liſvart, la lance de Roger, le modèle de l'arc des loyaux amans, un parfaitement beau tableau de la gloire de Niquée ; en un mot, tous les plus beaux livres que l'imagination a ſu créer pour plaire & pour amuſer ; ils charmoient Zaza. Mais comme elle vouloit être parfaite, elle s'inſtruſoit auſſi de tous les contes des fées qu'elle pouvoit apprendre, non contente de la mener dans le cabinet des romans, elle la faiſoit ſouvent entrer dans un autre, où lui montrant les plus grandes raretés,

elle disoit à chaque pièce , c'est pour celui qui l'épousera ; tantôt c'étoit un beau chapeau d'or ; tantôt un vaisseau qui voguoit entre deux eaux , un cor-de-chasse fait d'un rubis , deux cierges de cire bleue qui ne se consumoient point , des diamans qui en produisoient d'autres , & mille autres choses aussi belles que singulières dont le détail feroit trop long. Comment ne pas aimer à la folie quelqu'un qui ajoutoit aux charmes de la société l'espérance de faire d'aussi beaux présens ; car la belle Zaza ne doutoit point que ces raretés ne fussent un jour les présens de sa nôce. Il est vrai que la fée du Hêtre ne lui avoit jamais rien dit de plus positif. Mais pourquoi les lui auroit-elle montrés , s'ils ne lui avoient été destinés ? Il y auroit eu de l'impolitesse & de la dureté dans le procédé de la fée. Mais elle n'en agissoit avec cette douceur apparente , que pour la punir plus essentiellement. Pour y parvenir , elle jeta les yeux sur le beau Muguet. J'ai déjà dit , ce me semble , qu'il avoit pris autant d'éloignement pour la campagne , que de goût pour la ville dont j'ai parlé. Le luxe & les plaisirs suffisoient pour occuper pleinement un jeune homme doué de la beauté , mais qui , fort attaché à sa figure , la croyoit encore plus parfaite. Quelqu'un blâmera peut-être la fée du Hêtre de son indulgence ; mais elle aimoit ce

jeune prince , & ne vouloit le corriger des plaisirs que par les plaisirs mêmes. Ce remède est encore plus doux qu'il n'est sûr ; mais enfin , par bonté , elle n'en avoit point imaginé d'autres. Muguet , le modèle & l'exemple de nos petits maîtres , vouloit être par-tout , connoître tout le monde , passer pour avoir eu toutes les jolies femmes , & pouvoir les mettre sur un catalogue qu'il tiroit à vanité d'augmenter. Des projets aussi beaux l'empêchoient de rendre visite à la fée , encore moins à ses parens ; la campagne l'ennuyoit , disoit-il , & ces bonnes gens , trop simples , n'entendoient point sa langue , & n'admiroient point les récits qu'il leur faisoit de ses prétendues prouesses. Il étoit le plus occupé de ces belles réflexions si communes à la jeunesse , lorsque la fée du Hêtre le jugea très-propre à mortifier la belle Zaza. Elle lui en parla souvent comme d'un jeune homme charmant , & dont la naissance , égale à la sienne , pourroit être un parti convenable pour elle , si leurs sentimens se trouvoient conformes. Elle annonça le retour de Muguet quelques jours avant son arrivée. Zaza se prépara à cette vue par mille attentions sur sa parure , & quoiqu'elle ne doutât point du succès , elle étoit agitée de mille idées , qui toutes lui promettoient une conquête assurée. Mais la fée du

Hêtre , qui ne doutoit point que le prince , par goût , par nouveauté ou par vanité , ne s'enflammât pour elle au premier coup d'œil , avoit trouvé moyen d'y mettre ordre ; car elle avoit répandu sur toute la personne de Zaza un air gauche , & une altération sur les traits de son visage , qui ne paroïssent qu'aux yeux du beau Muguet. Il entra dans le palais des feuilles , plus agréable encore que la fée ne l'avoit représenté ; mais regardant à peine Zaza , il fit cent questions à la fée , & pour le moins autant de récits. La princesse fut très-étonnée du peu d'effet de ses charmes , & par un dépit qui n'est que trop naturel , & qui se fait sentir en un moment , elle ne répondit au compliment , qu'il ne lui fit que par égard pour la fée , qu'avec beaucoup de dédain ; mais ses dédains furent inutiles , on ne les remarqua seulement pas. Zaza piquée , ne douta point que les charmes de son esprit ne méritassent son attention , & quoiqu'elle eût grand soin de les faire paroître , cette dernière ressource ne lui fut pas plus utile. Connoît-on l'esprit à un certain âge ? La beauté fait cent conquêtes contre une que fait l'esprit ; celui-ci ne sert ordinairement qu'à les conserver.

Les réponses du prince étoient polies , mais elles n'étoient point accompagnées de cette vi-

vacité qui donne envie de dire quelque chose d'aussi agréable que ce que l'on vient d'entendre , non plus que de cette surprise & de cette façon d'écouter qui découvre , jusques dans le silence , le contentement que l'on inspire : plusieurs visites confirmèrent le malheur de Zaza ; car le prince avoit touché son cœur , & malgré tous les ridicules qu'elle lui avoit trouvés sans peine , elle n'avoit pu résister aux charmes de sa figure ; après s'être dit à elle-même tout ce que nous lisons dans les romans , & ce que l'on peut dire dans une situation pareille , elle regretta mille fois les dons qu'elle n'avoit pas voulu conserver. Muguet , de son côté , étoit surpris des éloges que la fée , le roi & la reine faisoient continuellement de la figure de Zaza : ils servoient à le confirmer dans l'idée du peu de goût qu'il trouvoit aux gens de la campagne ; & pour leur prouver finement l'opinion qu'il en avoit , il leur faisoit , à tout moment , le portrait des beautés de la ville qu'il aimoit , qu'il avoit aimées , ou qu'il comptoit aimer. Ces propos étoient autant de coups de poignard pour Zaza , qui souvent en étoit témoin. La fée vouloit cependant le corriger aussi du commerce de ces femmes connues sous le nom de caillettes : elle avoit assurément raison , car elles rendent presque toujours un homme insupportable , &

sûrement ridicule. Pour venir à bout de son dessein, elle lui fit remettre, par un inconnu, qui fit son message avec beaucoup de mystère, un paquet qui renfermoit un portrait de Zaza, telle qu'elle étoit en effet; il étoit accompagné de cette lettre.

*Cette beauté, beaucoup d'esprit, un cœur tout neuf, avec un grand royaume, auroient comblé les desirs du beau Muguet; mais son inconstance est redoutable.*

Ce billet fit moins d'impression sur l'esprit du prince, que le portrait n'en fit à ses yeux. Il s'écria souvent, ne pouvant s'en empêcher, que jamais il n'avoit rien vu qui fût à la fois si beau & si joli; il n'est pas possible, continuoit-il, qu'une telle physionomie soit trompeuse, & que l'esprit ne réponde à tant de charmes. Après ces premiers transports, il fit un retour sur lui-même, & courut à la ville, pour éviter le ridicule d'être amoureux d'un portrait, & pour chasser promptement toutes les idées qu'il en avoit pu recevoir; mais il ne trouva plus, dans les beautés qu'il croyoit les plus piquantes, les traits qu'il y avoit laissés; celle-ci, disoit-il, n'a pas cette finesse dans les yeux; cette autre, n'a point autant de grâces dans le sourire; le nez de celle-là n'est pas si bien façonné; en un mot,



tout ce qu'il apperçut , ne ressembloit point au portrait, dont, malgré lui-même, il se trouvoit occupé. La ville, bientôt après, lui devint importune ; & comme il ne savoit plus s'occuper, ni ricanner de ces minuties qui composent ordinairement le commerce des femmes du monde, lui-même il leur parut moins aimable ; le séjour de la fée du Hêtre, & la retraite de ses parens commencèrent à lui paroître plus agréables. La fée ne fit pas semblant de s'appercevoir de ce changement ; & voulant, au contraire, le traiter comme elle avoit toujours fait, & contribuer à ses plaisirs, elle assembla dans son palais toutes les femmes que le prince avoit aimées, & leur donna un grand dîné, où Muguet, qui seul en faisoit les honneurs, jouoit un rôle très-embarrassant. La vue de tant d'objets, les uns quittés fort mal, les autres tournés en ridicule, ou sacrifiés, & que même il ne voyoit plus que par leur mauvais côté, lui firent une telle impression, que jamais fête ne fut plus ennuyeuse ; car il étoit l'objet des regards tendres, mécontents, piqués, jaloux, ironiques, fades, ou sottement animés. Cette fête, composée d'une vingtaine de femmes, qui, dans tout autre tems, auroit été son triomphe, devint alors une source de remords & de réflexions qui le conduisirent encore au dégoût de la vie

passée. Pendant ce tems , la malheureuse Zaza étoit chez le roi pêcheur & la reine bergère , humiliée , c'est tout dire pour une jolie femme. Elle croyoit que l'absence détruiroit à la fin des sentimens qu'elle ne pouvoit se pardonner. Mais que peut-on proposer à une passion qui résiste au mépris ? Muguet , s'adonnant à la retraite , & commençant à en éprouver les douceurs , fit renaître , non pas de l'espérance dans le cœur de Zaza , mais au moins quelque curiosité ; car elle voulut savoir ce qui causoit le changement qu'elle remarquoit en lui. Plus elle l'examinait , plus elle voyoit les apparences de l'amour. Eh ! qui le connoît mieux que ceux qui le ressentent ? Mais aussi , plus elle croyoit reconnoître les apparences du sentiment , & plus elle voyoit avec douleur qu'elle étoit bien éloignée de l'inspirer. Aucune des démarches du prince ne pouvoit être prise pour cette timidité , qui souvent retarde les consolations que l'amour est au moment de donner. Zaza , douce & timide ( car une femme ne devient fière & haute que par les soumissions & la déférence qu'on a pour elle ) Zaza , dis-je , voulant au moins voir le prince , cherchoit les occasions de l'entretenir ; & lui , de son côté , loin d'éviter sa conversation , la cherchoit ; il ne put même lui cacher son amour , mais il convint qu'il n'osoit se l'avouer à lui-même ,

même , tant il avoit occasion d'en rougir ! Cet aveu , que la princesse ne pouvoit s'attribuer , lui fut infiniment sensible ; mais enfin , comme elle étoit accoutumée à surmonter sa douleur , elle ne laissa rien échapper qui pût découvrir le malheureux état de son cœur. Un jour que le prince étoit endormi au pied d'un arbre , elle s'en approcha doucement , pour jouir sans trouble du plaisir de le voir : quelle fut sa surprise , quand apercevant un portrait à ses côtés , elle le reconnut pour le sien ! & quoiqu'en l'examinant , elle n'en fût pas trop contente , la joie & le saisissement d'un bonheur inespéré la firent presque éclater ; mais quand elle se rappela la façon dont il vivoit avec elle , la distraction , les idées tendres qu'il avoit en sa présence , & dont elle n'étoit point l'objet , elle tomba dans de nouveaux embarras ; mais tout ce qui soulage la jalousie étant un bonheur , & ne pouvant plus être jalouse de tous les soins qu'il donnoit à ce portrait , elle ne pensa plus qu'aux moyens de le faire déclarer : ses efforts furent inutiles ; aussi plus elle y pensoit , moins elle pouvoit comprendre comment il se pouvoit faire que le prince adorât son portrait , & eût en même-tems une si grande indifférence pour elle. il convenoit cependant qu'elle avoit beaucoup d'esprit ; souvent même il desiroit à l'objet pour

lequel il soupiroit , un caractère semblable à celui qu'il aimoit en elle. C'étoit bien peu mériter pour un aussi grand amour , il en faut convenir. La vue de son portrait l'avoit cependant rendue plus hardie : aussi se hafarda-t-elle un jour de lui demander le nom de l'heureuse princesse dont il étoit occupé. Hélas ! je voudrois pouvoir vous le dire , lui répondit tristement le prince. Eh ! seigneur , qui vous en empêche , reprit la tendre Zaza ? que pouvez-vous craindre ? Tout , hélas ! interrompit Muguet , puisqu'elle m'est inconnue , mais je ne demeurerai pas long-tems dans le trouble où je suis ; & si l'univers la renferme , elle ne peut échapper à mes recherches. Zaza , surprise au dernier point , vouloit douter de ce qu'elle avoit entendu ; mais enfin l'envie de plaire étant toujours accompagnée de patience & de douceur , elle le conjura de lui montrer ce portrait ; & pour l'obtenir , elle ne lui déguisa point de quelle façon elle l'avoit déjà vu. Le prince y consentit , & Zaza , l'ayant examiné quelque tems , lui dit d'un air modeste , en le lui remettant , qu'il étoit assez bien. Un éloge aussi foible fut mal interprété par le prince , qui ne put s'empêcher de lui dire : je vous avoue , Zaza , que je croyois votre esprit au-dessus de ces petiteffes si communes dans les femmes ; croyez-vous ,

continua t il vivement , que l'on puillè trouver ailleurs cet éclat mêlé de tant de douceur & de graces ? Je crois , seigneur , lui répondit Zaza , en rougissant , que cette princesse doit être contente du peintre. C'est-à-dire , dit Muguet , que vous la croyez flattée. Sans doute ; mais cependant , on la peut reconnoître , reprit Zaza , en baissant les yeux. Quoi ! vous la connoissez , s'écria le prince ; de grace , tirez-moi de peine , dit-il , en se jetant à ses genoux ; comptez que je vous devrai la vie , si je puis voir , par vos soins , un objet si parfait. Eh bien , seigneur , reprit la princesse , avec les yeux baignés de larmes , n'avois-je pas raison de vous dire qu'il étoit flatté ? pourquoi voulez-vous m'obliger à vous en faire convenir ? Le prince eut alors besoin de toute sa politesse , pour ne lui rien répondre. Pensant comme il faisoit , toute réponse eût été choquante ; mais , voyant que Zaza s'attribuoit cette peinture , & ne voulant pas lui faire sentir à quel point il la trouvoit aveuglée par la vanité , il se leva d'un air froid & réservé , sans proférer une seule parole ; & jamais une conversation vive n'a fini si brusquement ; car , par d'autres raisons faciles à imaginer , Zaza , de son côté , ne pensa point à la soutenir ; & le prince , s'étant retiré , partit quelques heures après. Ce départ mit la princesse au désespoir ;

car enfin, elle ne pouvoit se croire aimée ; & l'absence du prince lui fit voir , avec tant d'horreur, les lieux témoins du mépris que l'on avoit fait de ses charmes , qu'elle résolut de s'en éloigner, & qu'elle partit, sans témoigner sa reconnoissance au roi , à la reine & à la fée , ne pouvant se déterminer à faire l'aveu de ses malheurs : ils intéressoient trop son amour-propre, pour avoir besoin de confidens. Quand elle eut marché quelque tems, accablée de sa douleur, elle apperçut, de très-loin, une petite maison, vers laquelle elle adressa lentement ses pas, (car elle étoit extrêmement fatiguée); plus elle en approchoit, & moins le bâtiment lui paroissoit considérable ; enfin, elle distingua une petite vieille, assise sur le pas de la porte, qui, la regardant d'un air assez refrogné : je parie, lui dit-elle, quand elle la put entendre, que voilà de mes demandeuses, que la paresse engage à courir le pays. Hélas ! madame, lui répondit Zaza, en pleurant, une triste destinée m'oblige à vous demander le couvert. Eh bien ! ne l'avois-je pas dit, qu'elle me demanderoit quelque chose ? Du couvert, elle viendra au souper ; du souper, on voudra de l'argent pour continuer son chemin ; vraiment, vraiment, si l'on trouvoit tous les jours sa dupe, je ne voudrois pas vivre autrement ; mais, pour moi, je ne le suis

pas ; on bâtera , on achètera des provisions , ce fera pour vous ? Nenni , ce fera pour les passans ; je parie qu'une jeunesse comme çà , a plus d'argent que moi ; il faut que je la fouille , dit-elle en se levant , & s'appuyant sur son bâton. Hélas ! madame , reprit Zaza , je voudrois en avoir , vous me feriez grand plaisir de l'accepter. Mais vous êtes bien vêtue , continua la vieille , pour la vie que vous menez. Quoi ! vous croyez , reprit Zaza , que je vous demande l'aumône. Je ne fais pas ce que vous faites , lui répondit la vieille , mais je fais bien que vous n'apportez rien. Au reste , continua-t-elle , en regardant toujours ses habits , que me voulez-vous ? le couvert , n'est-ce pas ? encore passé , cela ne coûte guère ; mais de là , vous viendrez au souper : nenni , nenni , je n'entends pas cela ; car , à votre âge , on a l'appétit toujours ouvert ; de plus , vous avez marché , & je parie que vous mourez de faim. Hélas ! madame , lui répondit Zaza , quand on a du chagrin , on n'est pas difficile à nourrir. Eh bien , dit-elle , en se déridant un peu , si vous me promettez d'être bien triste , vous passerez la nuit avec moi , j'y consens : pour-lors , elle fit asseoir Zaza à ses côtés ; & , frappée de la beauté de ses habits , qui , cependant étoient des plus simples , elle disoit toujours avec étonnement : cote dessus ,



cote dessous, voyez combien tout cela vous a coûté; ne valoit-il pas mieux garder de quoi manger à vos dépens, que d'en demander aux autres? Si l'on étoit sûr d'en trouver; comme je vous l'ai déjà dit, cela seroit fort commode; mais, dans ce tems-ci, on ne donne rien, on vend tout, & l'on a bien raison; car on ne fait pas ce qui peut arriver, le tems est si dur. Ces habits sont bien chers, ajouta-t-elle? Hélas! madame, répondit la princesse, ils ne m'ont rien coûté, & je n'ai jamais su ce que c'étoit que l'argent. Qu'avez-vous donc appris, s'il vous plaît, reprit la vieille? Ah! je le vois bien, vous êtes de ces petites demoiselles du monde qui méprisent le méragé, & qu'un amant aura sans doute abandonnée. Non, madame, répondit Zaza, je suis plus à plaindre & plus sage que vous ne le soupçonnez; mais puisque mon état ne peut vous toucher, continua-t-elle, en fondant en larmes, si mes services pouvoient vous convenir, vous pourriez. . . . . Moi! des services, reprit la vieille, il faudroit les payer, & je ne suis pas trop bonne pour me servir moi-même; une servante coûteroit trop d'argent, une servante ne me laisseroit rien, elle mangeroit tout. Madame, lui dit Zaza, réduite au sort le plus déplorable, je ne vous demanderois rien, je vous soulagerois dans vos peines; je ferois, en

un mot, tout ce qui dépendroit de moi, pour vivre dans un lieu aussi retiré que celui-ci. C'est pour m'attraper, reprit la vieille, que vous dites que vous me servirez pour rien; cependant, je conçois que vous le pouvez faire; mais comment voulez-vous que ma servante soit mieux vêtue que moi? cela n'est pas possible: il y a cependant remède à tout; je vous donnerai d'autres habits, si vous voulez me laisser les vôtres. Allons, voilà qui est fait, je n'y regarderai pas de si près, & je vous prendrai à mon service; car, dans le fond, je suis bien vieille, & il pourroit m'arriver quelque accident. La pauvre Zaza, qui ne cherchoit qu'un asyle à l'abri de tous les regards, consentit à tout; & la vieille ayant été chercher un petit paquet, vint l'aider à se déshabiller, disant toujours: comme cela est doublé! Ah! bons dieux, que d'ampleur! & mesurant la jupe sur son bras, elle s'écrioit: il y a pour le moins quatre jupes dans celle-là; vous n'auriez jamais pu marcher avec tout cet attirail, mon enfant, ni vous tourner dans ma maison. En disant cela, elle plioit, avec une grande propreté, toutes ces étoffes, pour lesquelles elle avoit une véritable considération; & Zaza se couvroit des vieux haillons que la vieille lui avoit apportés. Quand elle la vit ainsi vêtue, elle lui dit: vous êtes à merveille, & je vous

aime beaucoup mieux avec ces habits ; comment vous appelez-vous ? Madame , reprit la triste princesse , je m'appelle Zaza. Eh bien ! Zaza , voyez quelle est ma bonne foi ; que de gens à présent feroient capables de ne vous pas tenir parole , & de vous renvoyer ! Convenez au moins que je suis bonne femme. Hélas ! madame , lui répondit Zaza , que pourrois-je regretter ? Ne suis-je pas à présent dans un état plus convenable à la situation de mon cœur. La vieille , attribuant son insensibilité aux chagrins qu'elle éprouvoit , ne laissa pas que d'être frappée de son peu d'attachement , pour des choses dont elle faisoit tant de cas ; car elle comptoit avoir gagné des habits pour le reste de sa vie. Quand l'heure du souper fut venue , elle entra dans sa maison , ne voulant pas que Zaza la suivit , & revint , en lui disant : soupons à-présent. Pour-lors , elle lui donna un très petit morceau de pain noir , & servit deux pruneaux sur une petite planche très propre : allons , mangeons , dit-elle ; savez-vous bien que j'ai doublé l'ordinaire ? Vous m'en ferez le gré qu'il vous plaira. Alors elle en prit un , & dit : parrageons celui-ci , ce qu'elle fit en effet ; & comme vous êtes une nouvelle venue , ajouta-t-elle , vous aurez le côté du noyau ; mais prenez garde de l'avaler , car je les amasse avec grand soin , & vous n'ima-

ginez pas le bon feu que j'en fais pendant l'hiver ; ainsi , apprenez de moi , ( cela ne vous coûtera rien ) qu'il faut toujours acheter les fruits à noyau , de préférence à tous les autres. Zaza , peu sensible à ces bons conseils , mangea son petit morceau de pain , & but un peu d'eau , sans toucher à sa moitié de pruneau , que la vieille eut grand soin de reprendre & de garder pour son déjeûné. Charmée de son procédé , elle ne put s'empêcher de lui dire : je suis très-contente de vos services , Zaza ; si vous continuez , nous vivrons long-tems ensemble , & vous n'aurez pas lieu de vous en repentir ; car je vous apprendrai des choses connues de fort peu de gens ; par exemple , lui dit-elle , voyez-vous ma maison ? c'est moi qui l'ai bâtie ; devineriez-vous bien avec quoi ? c'est avec les pierres de toutes les poires que j'ai mangées ; tout le monde les jette , mais Dieu ne fait rien d'inutile , & quand on a de la patience & de l'intelligence , poursuivit-elle , on n'imagine pas tout ce que l'on peut faire. Zaza , peu sensible à de semblables conseils , ne lui répondit rien ; & d'abord que le soleil fut couché , l'air du soir donna de l'appétit , dit la vieille ; de plus , le serain est dangereux ; couchons-nous de bonne heure , c'est mon usage à moi , & je demeure long-tems dans le lit , on y dissipe moins , & , par conséquent , il

ne faut pas tant réparer. Zaza passa toute la nuit dans une cruelle agitation ; & quand la vieille voulut se lever , elle lui dit : je vous ai bien entendue , vous avez passé une bonne nuit , & je suis sûre que vous n'avez pas envie de déjeûner. Hélas ! non , madame , reprit Zaza , n'avez-vous besoin de rien ? Demeurez au lit , lui dit-elle , tâchez de dormir , cela fait du bien ; pour moi , je m'en vais faire le ménage , je ne me fie pas encore assez à vous pour vous le confier ; tout cela me connoît , & jamais je n'ai rien cassé ; voilà comme il faut être : j'irai demain à la ville , c'est jour de marché , & j'apporterai pour un sou de pain pour notre semaine. Elle tint cent autres propos de cette force à la pauvre Zaza , qui ne l'écoutoit pas , & qui , s'étant levée , fut dans ces beaux déserts , rêver à son infortune ; mais , comme un régime aussi terrible que celui de la vieille , auroit assurément ruiné sa santé , la fée du Hêtre , qui ne vouloit que diminuer son orgueil , lui envoya des secours , dont elle ne pouvoit démêler la source. Ce fut une belle vache blanche , qui vint la caresser , & qui , la suivant sans cesse , revint avec elle à la maison de la vieille. Quand celle-ci l'aperçut , sa joie fut extrême ; mais bientôt craignant que ceux à qui elle appartenoit , ne la vinssent réclamer , elle dit à Zaza : tirons-la toujours , nous man-

gerons un peu de lait, nous en garderons pour demain, nous en ferons du fromage ; cela est si bon, du lait, c'est dommage que cela soit aussi cher. Avec ces belles réflexions, la vache fut tirée : elles lui firent un petit abri au pied d'un arbre, avec des herbes sèches, & la vieille ne pouvoit se lasser d'admirer par quel bonheur elle avoit trouvé un si bel animal. Zaza habitoit, depuis quelque tems, ce triste séjour, qui n'étoit susceptible d'aucune variété, lorsque, rêvant au bord d'un ruisseau, pendant que sa belle vache païssoit, elle apperçut un jeune homme dans la prairie. Elle se leva promptement, & voulut fuir, lorsque le beau Muguet (car c'étoit lui-même) l'apperçut à son tour : il courut au-devant de Zaza avec d'autant plus d'empressement, qu'il la reconnut, non pour cette Zaza qu'il avoit méprisée, mais pour l'original du portrait qu'il adoroit.

La fée du Hêtre trouvant la vanité de Zaza assez humiliée, voulut employer le même remède contre Muguet, qui n'en avoit pas moins besoin ; la fée rendit à Zaza ses véritables traits, & priva dans l'instant Muguet de la beauté qui avoit été la source de son inconstance.

Muguet se jeta au-devant de Zaza pour l'empêcher de fuir. On peut juger quels discours il devoit tenir à un objet dont il avoit le cœur

rempli, & qu'il retrouvoit après des recherches infinies. Il employa des termes si humbles & si touchans, que Zaza consentit à l'écouter par compassion. Muguet voulut la suivre, mais elle le lui défendit; elle lui permit seulement de venir quelquefois dans le même lieu partager sa solitude. L'amour malheureux & méprisé est ordinairement soumis: il lui obéit; mais il ne manquoit pas un jour de venir dans la prairie chercher celle qu'il adoroit, & tâcher de la fléchir. Que je suis heureux, lui disoit-il, de vous avoir trouvée. Je suis déjà trop enchanté de mon sort pour oser m'en plaindre; décidez-en, vous en êtes souveraine. Ce fut dans une de ces conversations que Muguet, qui s'étoit attaché à mériter la confiance de Zaza, apprit, avec une douleur extrême, qu'elle avoit disposé de son cœur. Je ne puis, lui dit-elle un jour, recevoir vos vœux: J'ai aimé, & j'aime encore, pour mon malheur, un prince léger, inconstant, plein d'orgueil, qui n'aimoit que lui, qui n'étoit sensible qu'aux faux airs; que ses bonnes fortunes avoient rendu ridicule; que les femmes avoient gâté; qui par conséquent étoit incapable de connoître l'amour, & qui, pour comble de maux, m'a méprisée. Mais c'est un fat que vous me dépeignez, reprenoit le prince: se peut-il, avec l'esprit que vous avez, qu'un tel homme



vous ait séduite ? Il n'est que trop vrai , reprenoit la belle Zaza , en versant un torrent de larmes. Ainsi , le prince pénétré , lui disoit contre lui-même , tout ce que l'idée de rival présente à l'esprit. Comment , ajoutoit-il , avec la beauté dont vous êtes ornée , avez-vous pu trouver un insensible ? Si l'amour m'eût accordé le bonheur de toucher votre cœur , je vous aurois sacrifié le monde entier. J'ai couru l'univers , j'ai renoncé à tous les plaisirs , par la seule vue d'un portrait : que cet aveu m'eût été humiliant autrefois ; mais vous êtes plus belle que votre portrait : Je vous ai vue , je ne me séparerai jamais de vous ; quoi ! mon portrait , reprit Zaza avec une vivacité dictée par un mouvement de jalousie ? Muguet l'auroit-il sacrifié ? Il ne le quittera qu'avec la vie , ce précieux portrait , reprit alors le prince , avec l'éloquence d'un cœur pénétré d'amour ; mais d'où pouvez-vous savoir mon nom ? L'embarras de Muguet & de Zaza n'auroit fait qu'augmenter par leurs discours , si , dans ce moment , la sœur du Hêtre , qui avoit assez éprouvé leurs cœurs , n'eût permis que Muguet parût aux yeux de Zaza sous les véritables traits , & tel que la belle princesse l'aîmoit. Tous les reproches qu'il avoit essayés sur ses ridicules passés , tout le mal qu'il en avoit dit lui-même , & plus que tout cela , le degré d'a-

mour auquel il étoit parvenu , avoit détruit la vanité qui faisoit le seul obstacle à son bonheur. Qui pourroit décrire le plaisir qu'ils éprouvèrent ? Ces récits sont au-dessus de l'expression. Contens , et armés l'un de l'autre , ils prirent le chemin de la petite maison où Zaza avoit été reçue ; ce fut alors qu'elle se reprocha les hail-lons dont elle étoit couverte ; elle s'en inquié-toit , le prince n'y pensoit pas ; & quand il s'en apperçut , il fut attendri & flatté de tout ce qu'elle avoit souffert. Ils ne furent pas long-tems sans se trouver chez la vieille , qui , les voyant arriver , s'écria : on a vraiment bien raison de dire : plantez-là des filles , il y viendra des garçons ; ce que vous faites est fort joli pour une fille , dit-elle à Zaza ; je ne veux point de tout ce train dans ma maison ; vous comptez bien n'y pas rentrer , vraiment ; vraiment , il y feroit beau voir ; mais ma bonne , lui dit le prince , vous n'y pensez pas. Si-fait , vraiment , j'y pense ; c'est pour avoir bien pensé , & je ne penserai point autrement. Mais voyez cette belle barbe avec sa bonne , à qui croit-il parler ? Muguet fut au moment de se fâcher , voyant l'in-justice de la vieille & l'insulte qu'elle faisoit à Zaza , aussi lui laissa-t il cette querelle à démê-ler , mais elle n'en tira pas meilleur parti , car les cris , les pleurs & les sermens de ne les point

avoir , s'exhalèrent au seul mot d'habits qu'elle prononça. Cependant la princesse infista , car depuis qu'elle étoit aimée , ses haillons lui étoient insupportables. La vieille cependant crioit comme si on l'avoit égorgée : voilà ce que c'est que de rendre service aux gens , ils vous pillent , ils vous emportent votre bien ; à les entendre , ne diroit-on pas qu'ils ont raison ? Si je n'étois pas éloignée du secours , des voleurs ne viendroient pas abuser , comme ils font , de ma foiblesse. Enfin , elle attesta tous les dieux qu'elle n'avoit point ses habits , que c'étoit elle au contraire , qui , touchée de compassion pour Zaza , qui n'en avoit point , lui avoit donné les siens , que tout le monde reconnoîtroit aisément , puisqu'elle les avoit toujours portés. Mais enfin , après des faux sermens , elle se radoucit un peu , quand la princesse lui dit : mais je ne vous les demande pas , ces habits , pour rien ; je compte vous les acheter. Le prince , pour-lors , lui jeta sa bourse , qu'elle ramassa promptement , en disant : je vais voir si , par hasard , je ne me serois pas trompée. Avant que d'entrer dans la maison , elle revint sur ses pas , & demanda au prince & à la princesse , s'il étoit bien vrai que la bourse fût à elle ; non contente de cette question , elle les fit jurer l'un & l'autre , qu'ils ne

la lui demanderoient jamais ; car, voyez-vous ; leur dit-elle, vous êtes plus forts que moi ; & qui vous empêcheroit de reprendre votre argent, si vous étiez d'assez mauvaise foi pour cela ? Ils lui jurèrent tout ce qu'elle voulut ; & la vieille rapporta une partie de ce qu'elle avoit pris. Zaza s'étant habillée dans la maison de la vieille, qui la gardoit à vue, dans la crainte qu'elle ne lui emportât quelque chose, reparut aux yeux de son amant, plus belle, mille fois, que tout ce qu'il avoit vu. Après une conversation ravissante, ils eurent bien besoin de manger ; car malheureusement, *on ne vit ni d'air, ni d'amour*, & ce fut alors que la vieille recommença ses doléances. Nourrir, disoit-elle en pleurant, des gens de ce contentement-là. Mais, quoiqu'elle en dît, comme le prince n'avoit plus d'argent, & qu'il commençoit à se fâcher, la peur lui fit donner un morceau de pain & six pruneaux, qui lui coûtèrent chacun douze soupirs ; l'on joignit à cela du lait de la belle vache ; &, malgré le besoin, nos amans mangèrent peu, car l'avidité de leurs regards, & le contentement, remplissoient toute leur ame ; au milieu des sermens & des plus tendres assurances, ils satisfaisoient leur curiosité réciproque. La princesse instruisit le prince de tout ce qu'elle

qu'elle avoit éprouvé chez la fée du Hêtre, & son récit fut long, à cause de toutes les interruptions du prince, qui, tantôt détestoit son aveuglement, & tantôt demandoit un pardon, qu'il falloit obtenir, avant que de laisser poursuivre. Quand la princesse eut fini un détail intéressant par lui-même, & délicieux par tout ce qui l'avoit accompagné, le prince lui raconta que l'embarras où elle l'avoit mis, en lui découvrant ses sentimens, la justice qu'il rendoit à son esprit, & le desir de rencontrer un objet si nécessaire à son bonheur, l'avoient obligé de partir; qu'il avoit parcouru, comme un insensé, plusieurs royaumes, tantôt seul, tantôt avec son équipage, toujours entretenu par la fée du Hêtre; qu'il n'avoit point eu d'autre occupation que celle de s'informer des beautés qui faisoient du bruit dans le monde; que ses recherches avoient été inutiles; que rien n'avoit répondu à l'idée, que son portrait lui avoit donnée des graces & de la beauté, & qu'il lui paroïssoit toujours que l'on ne parloit point assez d'aucune femme, pour lui persuader que ce pût être celle dont il étoit frappé; car, ajouta-t-il, les plus grands éloges se réunissoient sur Zaza, à laquelle on me renvoyoit d'une voix unanime; mais comme j'en avois jugé si différemment, je

difois toujours, je l'avoue, quelle prévention ! & que pourroit-on dire, si l'on avoit vu celle que je ne connois qu'en peinture ? On ne parleroit pas autrement. Enfin lassé, & plus encore désespéré, je résolus de m'abandonner au hafard, & de parcourir les campagnes ; ces déserts m'ont enchanté par leurs beautés naturelles, & j'y consacre ma vie, puisqu'enfin je vous ai trouvée ; combien vous aimerai-je, puisque j'ai tant aimé un portrait qui ne me fait plus de plaisir depuis que je vous vois ? Ce portrait me flattoit trop pour m'y reconnoître, il y a un an ; aujourd'hui ma beauté le détruit, reprit la princesse ; que de raisons pour m'allarmer ! Mais je vois bien que mon cœur m'attache à vous : il est plus fort que l'esprit & la réflexion, n'y pensons plus. Au reste, continua-t-elle, vous sentez bien que nous ne pouvons demeurer ici ; indépendamment de la bienséance, nous n'avons aucuns secours. Le prince en convint aisément ; &, pour remédier à cet inconvénient, il lui proposa d'aller chercher son équipage, pour les conduire chez la fée du Hêtre, lui déclarer leurs aventures, & s'en rapporter à ses bontés. Dans cette résolution, le prince alloit partir, lorsqu'ils virent arriver, par les airs, deux petits chars, l'un de jasmin, & l'autre de chevrefeuilles, qui

les conduisirent chez la fée du Hêtre. Avant leur départ, ils entendirent les cris de la vieille, en voyant la belle vache s'évanouir. Ils apprirent, dans la fuite, qu'elle étoit morte de faim & de lassitude ; voulant toujours ramasser les pièces d'or que le prince lui avoit données, & qui, par une punition de la fée, tomboient sans cesse du sac qui les renfermoient. La fée du Hêtre fut au-devant de ces deux princes, jusques sur son perron ; elle les embrassa mille fois, & leur dit : cette leçon vous étoit nécessaire, à vous, s'adressant à Zaza, pour vous guérir de votre orgueil ; & vous, de votre inconstance & de votre vanité, dit-elle, au prince. Alors, le roi pêcheur & la reine bergère arrivèrent avec Saradine ; car la bonne fée les avoit envoyé chercher : Saradine pardonna à la belle Zaza, qu'elle embrassa mille fois. Plus elle la trouva embellie, plus il lui parut qu'elle avoit trop souffert. Elle lui rendit l'isle & l'empire des Roses, en lui promettant sa protection. Zaza, de son côté, l'assura qu'elle la mériteroit toujours. La fée du Hêtre dit au roi & à la reine, que leurs sujets avoient fait périr le tyran Bambou, & qu'on les attendoit dans leur royaume avec grande impatience ; mais, accoutumés à une vie simple & délicieuse, ils abdi-



quèrent avec joie, en faveur de leur beau Muguet. Les fées se chargèrent d'introduire les princes dans leurs beaux royaumes, qui, par bonheur, étoient voisins, & de les établir sur le trône : ce qu'elles firent avec la plus grande magnificence, après les avoir comblés de tous les beaux présens qui remplissoient son cabinet. Muguet & Zaza vé curent heureux, car ils furent constans.



---

# TOURLOU

## ET RIRETTE ;

### C O N T E.

---

**I**L y avoit une fois dans un hameau un jeune enfant, nommé Turlou. Sa figure étoit agréable, autant qu'intéressante, & son caractère étoit vif & animé.

Une jeune fille, à-peu-près du même âge, brilloit dans le même hameau ; elle se nommoit Rirette. On ne peut être plus jolie qu'elle l'étoit ; sa douceur étoit imprimée sur son visage, mais cette douceur n'étoit marquée que par tous les traits brillans qui dénotent ordinairement la vivacité.

Tels étoient le petit Turlou & la jeune Rirette. Leurs parens étoient séparés par ces vieilles inimitiés, si communes dans la tête des vieillards, & qu'ils conservent plus par habitude que par raison.

Dès la plus tendre enfance, Turlou cherchoit Rirette, & Rirette ne s'amusoit point, quand

Tourlou ne l'avoit pas rencontrée. Leur occupation étoit la garde de leurs troupeaux. C'est un des premiers soins de l'humanité, que les gens du monde, même les plus ambitieux, ne sauroient imaginer sans le regretter.

Quoique jeunes, on leur confia donc, de très bonne heure, ce que leurs parens avoient de plus cher; mais ce ne fut pas sans leur défendre de se rencontrer. Ce ne fut point l'envie que la défense d'une chose a toujours inspirée, qui leur faisoit désirer de se trouver; leur penchant naturel les conduisoit toujours aux mêmes lieux, & sans avoir jamais éprouvé d'autres sentimens, ni connu la moindre distraction dans leur cœur ni dans leur esprit; l'amour, dont ils ignoroient même le nom, n'avoit point de plus vifs & de plus zélés sujets que Tourlou & Rirette.

La fée des Prés s'étoit intéressée à leur fortune, dès leur plus tendre enfance, par le seul attrait que les jolies physionomies ont toujours inspiré. Plus ils croissoient en âge, plus ils habitoient les lieux de son empire, & plus chaque jour ils lui devenoient chers. Les sentimens de cette bonne fée étoient de la nature de ceux qui aiment à donner des preuves effectives; ceux-ci, pour l'ordinaire, ne sont point accompagnés de doutes. Elle leur faisoit toujours trouver, & cela par hasard, ou dans le hameau,

ou dans les prairies, ce qu'ils pouvoient désirer l'un pour l'autre ; car, pour eux, ils ne connoissoient point de desirs personnels. C'étoit assez que l'un des deux eût fait la rencontre des attentions de la fée, pour que l'autre, à l'instant, les partageât ; ils étoient donc réciproquement parés de tout ce qu'ils s'étoient donnés l'un à l'autre, & de ce qu'ils avoient désiré de se donner. Indépendamment de ces petits présens, la fée des Prés aimoit, comme je l'ai déjà dit, à plaire & à obliger ; elle avoit donc toujours le soin de leur faire trouver, tantôt les meilleurs petits gâteaux du monde, tantôt des confitures, & très-communément des dragées, le tout pour leur collation.

Quand ils eurent atteint un certain âge, la bonne fée voulut se faire connoître à eux. Un jour qu'ils prenoient le frais à l'ombre d'une haie vive & fleurie, ils apperçurent une grande dame vêtue de vert, & coëffée de fleurs, simplement, mais avec grace. Ils virent qu'elle tournoit ses pas de leurs côtés ; ils se levèrent en la saluant avec politesse, dans le dessein de l'éviter ; mais cette belle dame les remit de leur surprise & de leur embarras, par les propos doux & flatteurs dont elle accompagna son abord ; elle leur dit qu'ils étoient les plus jolis enfans du monde, qu'elle les aimoit depuis long-tems, &

que, pour leur témoigner l'amitié qu'elle avoit pour eux, c'étoit elle qui leur donnoit d'aussi bonnes collations que celles qu'ils trouvoient tous les jours, tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre. Mais pour vous donner des preuves de ce que je vous dis; aujourd'hui, par exemple ajouta-t-elle, vous n'avez rien trouvé, foyez toujours sages, aimez vous bien, je vous apporte de quoi faire collation; pour lors elle leur donna un petit panier rempli de choses meilleures encore que toutes celles qu'ils avoient mangées jusqu'alors. Les remerciemens furent proportionnés à la bonté des présens. La fée les quitta quelques momens après en leur disant adieu, & leur recommandant de ne parler d'elle que quand ils se trouveroient tête à tête. Vous me verrez souvent, leur ajouta-t-elle; mais souvenez-vous que je vous vois, quand même vous ne me voyez pas. Cette visite ne fut pas la seule qu'elle leur rendit; elle prenoit plaisir à les voir, & s'occupoit du soin de former à la vertu les cœurs du monde les mieux nés. Elle voyoit avec joie, par la candeur & la simplicité de leurs réponses, ou par celles de leurs demandes, combien le naturel du cœur & de l'esprit sont aimables.

Plus cette sage fée aima Tourlou & Rirette, plus elle voulut orner l'esprit de ces deux jolis

élèves. Elle se servit habilement des sentimens qu'ils avoient l'un pour l'autre. Pour réussir dans ce projet, elle leur conta souvent de petites histoires qui toutes avoient un objet. Ils sentirent d'eux-mêmes que la lecture & l'écriture font d'un grand soulagement dans les plus courtes absences de ce que l'on aime. Le sentiment leur apprit donc avec une promptitude incroyable à lire & écrire. Les premiers mots qu'ils tracèrent & qu'ils se donnèrent à lire, furent ceux-ci : *je vous aime*. Turlou écrivoit de tous côtés le nom de Rirette, & lisoit aussi de tous les côtés son nom écrit de la main de sa bien aimée. La musique & la poésie leur devinrent ensuite familières. Ils n'eurent d'autre maître que l'auteur de leurs desirs. La peinture de la vie délicieuse qu'ils passaient dans l'innocence, l'histoire de leurs petits événemens, & le détail de leurs premiers amusemens, ont été les premiers exemples, comme les premiers principes de l'épigramme ; mais il s'en faut beaucoup qu'ils aient été souvent imités. L'esprit a tout gâté dans ce genre, en prenant la place de la simplicité du sentiment.

Rirette fut convaincue, par des exemples qui ne trouvèrent rien à combattre dans son cœur, que la sagesse & la vertu sont nécessaires à une jeune personne de son sexe ; & Turlou lui-même, tout vif qu'il étoit en effet, fut obligé

de convenir que cette même vertu est un des plus forts liens de l'amour.

Quand leur esprit fut bien formé du côté des choses agréables & du côté des talens, la fée des Prés voulut exiger d'eux, & les accoutumer à une légère attention, non pas pour elle, car ils l'aimoient de tout leur cœur, & quand on aime on est toujours attentif. J'exige, leur dit-elle un jour à l'un & à l'autre, que vous donniez vos soins à une chose qui m'est chère. Vous connoissez la fontaine que j'appelle ma favorite, & qui mérite ce nom soit par la fraîcheur, soit par la clarté de ses eaux. Promettez-moi que tous les matins, avant que les rayons du soleil aient pu l'échauffer, vous aurez l'attention de la nétoyer, & d'en ôter les pierres & tout ce qui pourroit troubler sa pureté: j'attache à ce soin innocent une preuve de votre amitié pour moi. Sachez de plus que le bonheur de vous voir & celui de n'être jamais séparés, dépendent absolument de l'exactitude avec laquelle vous remplirez l'engagement que vous prenez avec moi. Pour témoigner leur reconnoissance & l'amitié qu'ils ressentoient, & sur-tout pour n'être jamais séparés, ils trouvèrent qu'ils n'étoient pas chargés d'un soin assez considérable. Ils représentèrent le peu de peine qu'ils auroient à s'acquitter d'une chose si facile à exécuter, &



dont la récompense étoit si considérable, mais la fée n'exigea que cette condition.

Pendant un très long-tems la fontaine la plus propre fut, sans contredit, la favorite. Nos amans s'envioient le bonheur de lui rendre leurs premiers soins, & le plaisir d'avoir satisfait l'un avant l'autre à la preuve de tous leurs sentimens; mais l'excès de l'amour & celui de la délicatesse ont souvent fait commettre bien des fautes.

Un matin que l'un & l'autre avoient devancé l'aurore, & qu'elle découvroit dans le plus beau jour du printems toutes les fleurs qu'elle venoit elle-même de faire éclore, nos amans enchantés de cet aspect, & qui savoient si bien rapporter tout à ce qu'ils aimoient, se persuadèrent, chacun de son côté, qu'ils avoient assez de tems, l'un pour cueillir un bouquet, & l'autre pour faire une couronne à l'objet de son amour. La multiplicité des fleurs leur présentoit de quoi se satisfaire en un moment; mais le sentiment rend difficile pour les choses que l'on destine à ce que l'on aime; une fleur paroissant plus belle que celle que l'on venoit de cueillir avec joie comme la plus rare de la prairie; une autre, attirant la vue par la nouveauté, ou par l'agrément de son odeur. A ce choix, si simple en apparence, & qui ne devoit occuper qu'un instant, les momens s'envolèrent, les rayons du soleil les avertirent

de leur faute; ils coururent, avec ardeur, à la favorite; ils la trouvèrent déjà dorée par l'astre qu'ils s'étoient engagés, par serment, à prévenir. Ils arrivèrent précisément ensemble, mais par différens chemins, & s'apperçurent qu'elle bouillonneit de la manière la plus effroyable. Un grand fleuve, terrible par sa largeur & par sa grande rapidité, vint engloutir à leurs yeux la favorite, qui leur étoit si précisément recommandée. Le terrain qui portoit nos deux amans, se retira de chaque côté, & devint le bord de ce fleuve redoutable, dont la largeur permettoit, à peine à la vue, de distinguer l'objet qui se trouvoit de l'autre côté. Cet événement se passa avec tant de promptitude, que nos amans, en faisant un cri de douleur, n'eurent que le tems de se montrer la couronne & le bouquet; un simple coup-d'œil exprime bien des choses, quand le cœur est attentif; & cette tendre exclamation ne servit encore qu'à redoubler leur malheur. Turlou, vingt fois se mit à la nage, pour rejoindre, ou du moins pour revoir de plus près sa chère Rirette; mais toujours une force invincible le rapporta au bord d'où il s'étoit élançé. Rirette trouva plusieurs bateaux, plusieurs arbres même que le fleuve entraînoit par sa rapidité; mais les efforts qu'elle fit de son côté, pour rejoindre son amant, ne furent pas plus heureux

que ceux qu'il avoit faits. Ils suivirent donc, avec une peine infinie, les bords de ce fleuve, dans l'espérance de pouvoir, à la fin, le traverser. Les nuits étoient terribles à passer; mais la lumière du jour leur ramenoit du moins le plaisir de s'appercevoir des montagnes, des rivières qui venoient mêler leurs eaux à ce fleuve qui les séparoit; enfin, tout ce que la surface de la terre présente d'inégalités, leur causa non-seulement des fatigues infinies, mais les priva de la consolation qu'ils avoient en se voyant, quoique de bien loin. Ils suivirent le cours de ce prodigieux fleuve, pendant l'espace de plus de trois ans. Ils arrivèrent enfin au bord de la mer, dans laquelle il venoit de perdre son orgueil & son nom. Cette immense étendue d'eau leur causa d'abord la surprise que le premier aspect de cet élément imprime à tous les hommes; mais, après quelques réflexions, ils ne doutèrent point que la fée, mécontente, ne leur présentât cet objet, pour terminer leur destinée; & ne pouvant résister davantage à une séparation à laquelle ils se croyoient éternellement condamnés, ils se regardèrent tous deux, se firent des signes d'adieux, inspirés par le plus tendre amour, & tous deux, d'un commun accord, se précipitèrent dans la mer.

La bonne fée des Prés, qui les avoit toujours

suivis, qui n'avoit pu s'accoutumer elle-même à la solitude des lieux, qui lui retraçoient à tous les momens les tableaux agréables de Turlou & de Rirette, & qui n'avoit jamais eu d'autre dessein que celui de les rendre attentifs, ne souffrit pas que ni l'un ni l'autre tombât dans la mer : elle les retint donc en l'air ; & les posant à côté l'un de l'autre sur le même sable, elle leur laissa quelque tems le sensible plaisir de se retrouver. Elle fit plus, elle attendit qu'ils eussent exprimé d'eux-mêmes les regrets de leur désobéissance, elle ne fit point la délicate mal-à-propos ; elle reçut pour elle le chagrin de ce que leur désobéissance avoit fait souffrir à ce qu'ils aimoient. Quand ils eurent abondamment conté leurs plaisirs présens, & leurs peines passées, & qu'ils eurent eu le tems de faire quelques réflexions sur l'éloignement où ils se trouvoient de leur hameau, & sur l'embarras de leur retour, la bonne fée parut au milieu d'eux ; ils tombèrent à ses genoux, & lui demandèrent tant de pardons, que la fée des Prés, en pleurant de tendresse, les releva, les embrassa tous deux, les assurant du pardon qu'elle leur accordoit : elle leur promit en même-tems de leur donner toujours des marques de son amitié. D'un coup de sa baguette, elle fit arriver son petit carrosse de jonc vert, clouté & orné par-tout des

perles de l'aurore du mois de mai , qu'elle conservoit avec soin comme les plus rares ; elle fit placer Rirette à côté d'elle , & Turlou se mit sur le devant : elle ordonna à ses six taupes à courte queue de la mener chez elle ; en un quart d'heure au plus , elle se trouva dans les belles prairies dont elle étoit la fée , & nos amans revirent avec transport les témoins de leur enfance & de leur amour. Tout muets que soient ces témoins , ils parlent aux amans , ils savent les entretenir. La fée avoit résolu de faire leur bonheur , ils n'en désiroient aucun que celui d'une éternelle union ; elle rétablit la paix dans les familles désunies ; & le jour qu'elle avoit destiné pour leur mariage , elle conduisit Turlou & Rirette dans une petite maison basse & bien bâtie ; elle étoit rustique , solide & propre. La favorite , qui avoit repris sa première forme , avoit reçu un ordre , auquel elle avoit obéi , de faire la clôture de la maison & du verger ; enfin , tout ce que l'on pouvoit désirer pour les maîtres & pour les troupeaux , se trouvoit dans ce séjour champêtre. La fée les fit asseoir l'un & l'autre à ses côtés , après qu'ils eurent observé avec soin toutes les recherches utiles de cette agréable demeure ; & comme la bonne fée aimoit un peu à raconter , elle leur dit : vous ne pouvez douter , par les marques de mon pouvoir , & par

celles de mes bontés, que je ne fois une fée ; j'ai trouvé dans nos anciennes annales un conte que je veux vous faire.

### L' O I S E A U J A U N E.

Une fée, dont la conduite n'avoit pas été parfaitement régulière, fut condamnée, par le conseil supérieur, à souffrir la peine de foutenir, pendant quelques années, la métamorphose d'un animal, dont on lui laissa le choix ; mais en même-tems, on lui ordonna de faire la fortune de deux hommes, au moment qu'elle reprendroit sa figure ordinaire, pour mériter sa grace & satisfaire à ses engagements : comme elle aimoit beaucoup le jaune, elle se transforma en un oiseau jaune, dont la vivacité de la couleur & la beauté du corsage, ne pouvoient se comparer à aucun de ceux que les hommes ont jamais connu. Quand le tems auquel sa métamorphose devoit finir, fut arrivé, le bel oiseau vola près de Bagdad, & se laissa prendre par un oiseleur, au moment que Badi-al-Zaman (1) se promenoit auprès de sa superbe maison de campagne. Ce Badi-al-Zaman étoit regardé, dans Bagdad, comme l'homme le plus heureux & le plus aimable ; & pourquoi cela, parce qu'il

---

(1) Ce mot veut dire, en arabe, merveille du monde.

étoit le plus riche : en effet , ses richesses étoient innombrables , son commerce lui avoit toujours réussi , & ses heureux vaisseaux sans nombre n'avoient jamais éprouvé ni naufrage , ni retardement. Son opulence étoit accompagnée des dégoûts qui la suivent toujours ; l'inquiétude , l'ennui , aussi bien que l'humeur , n'abandonnoient jamais , un seul moment , ce héros de Bagdad. Il étoit donc à la maison de campagne qu'il avoit fait bâtir pour se retirer , disoit-il , du grand monde , & dont il avoit fait , dans ce dessein , un palais , que cent maîtres pouvoient habiter , & qu'ils habitoient en effet : ennuyé de ses jardins , où l'art contraignoit à chaque instant la nature , il se promenoit dans la campagne pour se dissiper. Le seul instinct le conduisoit dans les lieux que le philosophe cherche avec goût. L'oiseleur , qui venoit de prendre l'oiseau jaune , l'aperçut ; & , trouvant l'occasion favorable de lui présenter un oiseau , qu'il lui avoit destiné du moment qu'il en avoit fait la prise , il en eut bientôt conclu le marché , d'autant plus que Badi-al-Zaman , en considérant l'oiseau , s'aperçut que ces mots , qui étoient écrits sous son aile droite : *celui qui mangera ma tête , sera roi ; & celui qui mangera mon cœur , aura , tous les matins , à son lever , cent pièces d'or* , étoient écrits , de la même écriture , sous son aile gauche : Badi-



Zaman, enchanté de cette nouvelle faveur de la fortune, résolut d'en profiter; mais presque tous les gens riches ont encore le malheur de ne pas connoître la confiance. Dans le nombre prodigieux de ses valets, il n'en imagina pas un seul, auquel il pût se livrer dans une occasion de cette importance. Il demanda donc à l'oïseleur s'il étoit marié; il lui répondit que oui. Eh bien, lui dit-il, allons chez toi; si ta femme veut me faire un ragoût tout simple de cet oiseau, je lui donnerai cent pistoles; cet oiseau me rendra peut-être un appétit que j'ai perdu depuis long-tems. L'oïseleur, charmé, consentit à sa proposition; ils arrivèrent, peu de tems après, dans la chaumière de l'homme aux filets; on tua l'oiseau, on le pluma, on fit la fricassée, on servit; mais quelle devint la fureur de Badi-al-Zaman, quand il ne trouva pas la tête dans le plat, & qu'en cherchant le cœur de l'oiseau, pour se consoler du moins de la perte de la tête, il ne le trouva pas non plus. La femme de l'oïseleur se mit à ses genoux, & lui confessa que, pendant l'instant qu'il étoit sorti de leur maison, ses deux enfans l'avoient tant tourmentée, qu'elle avoit donné à l'un la tête, & à l'autre un morceau des entrailles, deux choses qui, pour l'ordinaire, ne se mangeoient point. Badi-al-Zaman sortit plein de fureur, en les menaçant

en général , & leurs enfans en particulier , qu'ils ne survivroient pas à sa rage. Tout homme riche est à redouter ; dans tous les pays , ses injustices , pour l'ordinaire , sont révérees ; l'oïseleur & sa femme , jugèrent qu'ils n'avoient point d'autre parti à prendre que celui de faire éloigner leurs enfans ; mais la femme , pour consoler son mari , lui apprit qu'ils ne devoient point en être inquiets ; pour lors , elle lui conta qu'elles étoient les promesses de l'oïseau , dont elle s'étoit apperçue en le plumant , & lui avoua qu'elle en avoit privé Badi-al-Zaman , dans le dessein de faire la fortune de leurs enfans. Ils les embrasèrent , leur donnèrent ce qu'ils avoient pour se mettre en chemin , leur recommandèrent de s'éloigner & de se séparer , & leur firent promettre de leur donner de leurs nouvelles. Pour eux , ils demeurèrent cachés & déguifés dans la ville , & trouvèrent le moyen d'éviter la colère d'un homme riche & méchant , ce qui m'a toujours paru n'être pas mal-adeit à eux. Badi-al-Zaman , peu content de la fortune immense dont il jouiffoit , mourut de la douleur & du chagrin d'avoir manqué celle qui s'étoit présentée à lui ; & l'oïseleur & sa femme revinrent dans leur maison , attendre des nouvelles de leurs enfans.

Le cadet , qui avoit mangé le cœur de l'oïseau jaune , ne fut pas long-tems à s'appercevoir

du trésor qu'il portoit avec lui , car effectivement tous les matins à son réveil , il trouvoit la bourse de cent pièces d'or sous sa tête. Pour la consolation de ceux qui ne sont pas riches , rien au monde n'exige autant de conduite & de précautions que les richesses. Le vil amas d'un trésor fait non-seulement mépriser celui qui le conserve , mais encore il expose la vie de celui qui le possède ; la dissipation de ces mêmes richesses produit les mêmes inconvéniens , expose aux mêmes accidens. Le cadet de l'oiseleur employa son revenu avec profusion , & fut soupçonné d'avoir un trésor inépuisable. Dans la vue de ses richesses , on attenta sur sa vie , & si bien qu'il succomba. Son frère aîné , celui qui avoit mangé la tête de l'oiseau jaune , sans qu'il lui fût arrivé aucune aventure remarquable , arriva dans une des grandes villes de l'Asie. Il trouva tout en rumeur : l'on procédoit à l'élection d'un émir , mais les partis de ceux qui prétendoient à l'autorité étant divisés , tout le monde étoit unanimement demeuré d'accord , que celui auquel il arriveroit quelque chose de singulier seroit déclaré émir , & cela sans aucun appel ; notre jeune homme assez mal mis , encore plus mal monté , paré simplement de la figure qu'il avoit assez agréable , sentit tout-à-coup que quelque chose se posoit sur sa tête ,

& pour lors il vit que tout le monde avoit les yeux tournés sur lui , & qu'à l'étonnement qu'il remarqua succédoient les acclamations. Un pigeon blanc qui s'étoit posé sur sa tête , étoit l'occasion des applaudissemens qu'on lui donna ; il fut conduit au palais , & reconnu pour émir , non , comme on peut le croire , sans un grand étonnement de sa part. Comme il n'y a rien de si doux que de commander aux autres , il n'y a rien non plus à quoi on s'accoutume plus aisément , mais l'agrément d'une chose n'en corrige pas toujours la difficulté ; le jeune émir commanda donc & gouverna , il fit des fautes de toutes les espèces , & ceux dont le parti étoit puissant avant son élection , se révoltèrent & le privèrent à la fois de la vie & de l'autorité. Châtiment qu'il méritoit d'autant plus , qu'il n'avoit pas voulu reconnoître l'oiseleur & sa femme pour ses père & mère , & qu'il les avoit laissés dans la misère. Cet homme riche & ce roi auroient peut-être été de fort bons oiseleurs , peut-être même d'honnêtes gens , si l'ambition de leur mère ne les avoit pas fait changer d'état.

Je vous ai conté cette histoire , reprit alors la bonne fée des Prés , pour vous dire , mon cher Turlou & ma chère Rirette , que les présens que je vous fais de cette maison râlée sont préférables à tous ceux que je pourrois vous

faire. Promettez-moi de travailler à la culture de vos champs & à l'entretien de vos troupeaux , & tenez moi parole plus que vous n'avez fait pour les soins de la favorite ; ne vous laissez accabler , ni par la négligence , ni par la paresse , & je vous promets que l'abondance des seuls biens à désirer ne vous manquera jamais. Je puis vous répondre que vous y réunirez la santé du corps , l'amusement de l'esprit , & la constance du cœur.

Après cette courte harangue , la bonne fée des Prés assembla tous les parens & tous les amis de Turlou & de Rirette , & fit une nôce comme au bon vieux tems. L'on coucha les mariés à leur grande satisfaction. Ce fut à cette occasion que l'on chanta & que l'on fit les couplets de Turlou-rirette , dont le refrain a passé jusqu'à nous. C'est la seule preuve qui nous soit restée pendant un très-long-tems de cette véritable histoire.

Turlou & Rirette s'aimèrent bien , suivirent exactement les conseils de la bonne fée ; & ce qui est très-rare , ils eurent beaucoup d'enfans qui firent le bonheur de leur vie , & la consolation de leur vieillesse.

L A P R I N C E S S E  
P I M P R E N E L L E  
E T L E P R I N C E  
R O M A R I N ,  
C O N T E .

---

**L** y avoit autrefois un roi & une reine qui vivoient , ( quoiqu'il y a bien long-tems qu'ils foient morts ) à-peu-près comme les princes vivent aujourd'hui , c'est-à-dire , en suivant leurs goûts. Le roi qui se nommoit Girouée , aimoit beaucoup la chasse , cependant , il étoit occupé des affaires de son royaume tout autant qu'il le pouvoit être , & sans-celle il arrangeoit & dérangeoit les papiers.

Pour la reine , elle avoit été très-belle ; mais comme elle aimoit beaucoup à l'être , elle étoit persuadée qu'elle l'étoit encore , quoiqu'elle eût plus de cinquante ans. Il est bien vrai que les princelles & les filles de théâtre joignent

également au privilège d'être plus long-tems jeunes & belles, celui d'être traitées comme telles plus long-tems que toutes les autres femmes. La reine se nommoit Filigrane, nom que le hasard lui avoit donné, & que l'on a su depuis être un sobriquet, tant elle étoit sèche & maigre; elle ne pensoit qu'à imaginer des fêtes, des bals & des mascarades; enfin tout ce que le luxe & la galanterie réunis ont inventé pour le divertissement des cours. L'on peut s'imaginer comment un aussi beau royaume étoit gouverné; aussi prenoit des provinces qui vouloit, pourvu qu'on laissât des forêts au roi, & des violons à la reine; tous ces événemens ne faisoient aucune impression sur leur esprit.

La reine Filigrane & le roi Giroflée n'avoient eu de leur mariage qu'une fille; elle promettoit dès l'enfance une si grande beauté, qu'à quatre ans Filigrane en devint essentiellement jalouse; & que prévoyant le tort qu'elle pourroit faire un jour à ses appas, elle résolut de la soustraire aux yeux de toute la cour. Pour exécuter ce dessein, elle inventa quelque prédiction, quelque pauvreté, qui, telle qu'elle fût, ne manqua pas d'être applaudie de tout ce qui l'environnoit; elle fit enclore sur les bords d'une rivière qui traversoit les jardins du palais, un assez grand terrain; elle y fit bâtir une petite maison dans



laquelle elle renferma la charmante Pimprenelle, (c'est le nom de la princesse.) On lui donnoit par un tour toutes les choses nécessaires à la vie, & une muette étoit chargée du soin de la servir. Un corps de garde placé à cinquante pas du tour avoit ordre, sous peine de la vie, de ne laisser approcher qui que ce fût de la maison, & cet ordre avoit été exécuté dans tout son entier pour la reine, elle ne parloit jamais qu'avec une fausse douleur des défauts qu'elle donnoit libéralement à la pauvre Pimprenelle. Elle avoit si souvent répété ces mauvais propos, qu'elle en avoit persuadé tout le monde, & que l'on ne s'en formoit d'autre idée que celle d'un monstre soustrait avec raison aux regards de la cour.

Cette cour étoit dans la situation que je viens de décrire, & la princesse pouvoit avoir quinze ans, lorsque le prince Romarin, âgé de dix-huit, plus beau que le jour, & un tant soit peu moins étourdi que son âge ne le comportoit, y parut attiré par le bruit des fêtes & des plaisirs dont Filigrane étoit sans cesse environnée : mais il est bon de savoir ce qu'étoit Romarin. Il étoit fils d'un roi & d'une reine, qui peut-être font le commencement d'un autre conte ; les bonnes gens moururent presque en même tems ; ils laissèrent leur royaume à l'air &

de leurs enfans, comme de raison ; pour Romarin, leur cadet, celui dont il s'agit, ils le laissèrent par testament à la fée Melinette, afin, je crois, de n'avoir pas leur conscience chargée de ne rien laisser à cet aimable enfant. Il est constant qu'ils firent en cela une action d'esprit ; car Melinette étoit aussi puissante que bonne. Elle éleva donc le petit prince avec tous les soins imaginables, elle lui apprit même quelques-uns des secrets de la féerie, & ne négligea rien des connoissances dont l'esprit d'un prince devoit être toujours orné ; mais elle avoit elle-même trop d'esprit, pour ne pas savoir que tout homme ne peut employer ses talens qu'autant qu'il est instruit de l'usage du monde, elle savoit encore que les meilleurs princes sont ceux qui ont été confondus avec les sujets. Toutes ces considérations engagèrent Melinette à faire voyager Romarin, & à le laisser, en un sens, maître d'une conduite à laquelle elle veilloit toujours invisiblement. A propos d'invisibilité, elle donna au prince, en le quittant, une bague qui pouvoit le rendre invisible en la mettant au doigt ; ces bagues-là sont fort communes, on en voit dans beaucoup d'autres contes. Je crois que voici toute l'exposition faite, & que le lecteur sait à peu près quels sont les gens à qui il va avoir à faire.

Romarin arriva donc à la cour de Filigrane , il fut l'objet de l'attention & de la coquetterie de toutes les dames. Il fut présenté au roi Giroflée , qui le reçut à merveille ; il fut encore mieux reçu de Filigrane & de toute sa cour , à laquelle il se livra avec cet air de galanterie & cette coquetterie de l'esprit que l'on ne peut avoir qu'avec la liberté du cœur. Après quelque tems d'un séjour qui ne produisit rien qui mérite attention , Romarin entendit parler de Pimprenelle ; mais comme les récits sont toujours excessifs , on la lui dépeignit d'une façon si hideuse , & en même-tems si singulière , qu'on excita en lui une curiosité qu'il ne déclara point , mais qu'il résolut de satisfaire. Il se souvint de sa bague. La petite vanité de se montrer avoit empêché jusqu'ici le prince de s'en servir. Il s'en souvint donc , il résolut d'en faire usage , pour juger par lui-même de ce qu'on lui avoit dit , & des effets qu'une solitude aussi complète auroit pu produire.

Il partit invisible , il traversa facilement la garde , & franchit le mur qui renfermoit la plus charmante créature du monde : il la voyoit , & il cherchoit encore le monstre qu'on lui avoit décrit , tant la prévention a d'empire sur notre esprit. Il s'apperçut enfin de son erreur , & la trouva belle comme la rose du matin , parce qu'elle

ornemens simples que la modestie & la coquetterie naturelles peuvent indiquer : sa parure ne dépendoit d'aucune mode , c'étoit la simple & la belle nature tout ensemble. Romarin fut si frappé de tout ce qu'il remarqua , que le trait de l'amour égala le coup de la foudre ; & quoique dans le fond il fût un peu petit-maître , & qu'il en eût la confiance , il n'osa cependant cesser d'être invisible , & se contenta d'admirer. Pimprenelle étoit assise sur le bord du ruisseau qui traversoit sa retraite , elle étoit occupée du soin de renouer les plus beaux & les plus longs cheveux que l'on puisse imaginer. Après cette attention personnelle , elle fut arroser quelques fleurs ; la compassion la porta ensuite à visiter un nid d'oiseaux pour soulager la mère dans ses besoins : car , en tout , les mouvemens de notre cœur se déploient , & les plus petites bagatelles nous en dévoilent les replis : la douceur & la bonté de Pimprenelle avoient séduit ce qui composoit son empire. Les oiseaux avoient eu seuls , jusqu'ici le pouvoir de l'admirer ; elle les avoit tous apprivoisés , ou plutôt séduits ; elle s'étoit donc formée une petite cour , peu brillante à la vérité ; mais cette cour avoit du moins auprès-d'elle le mérite de lui sacrifier une liberté connue. Au moindre signe , au moindre mot , ils arrivoient à elle pour exécuter tous ses or-

dres ; enfin , elle en étoit adorée. Romarin fut quelque tems témoin de ces douces occupations ; ensuite il la suivit dans son petit appartement : la propreté y régnoit , la lecture , un des plus grands délassemens qu'elle pût avoir , lui avoit été d'un grand secours. Romarin , enchanté de tout ce qui prouvoit un esprit qui répondoit à la beauté dont il étoit enchanté , persista dans son invisibilité. La timidité , qui naquit autrefois avec l'amour , est toujours une de ses compagnes inséparables : elle l'empêcha donc , non-seulement , de paroître aux yeux de la belle & simple Pimprenelle , mais elle le contraignit encore de retourner au palais , dans la crainte que son absence ne donnât du soupçon. Cette crainte est un sentiment que je suis bien éloigné de blâmer ; mais souvent elle a fait découvrir ce que l'on avoit le plus d'envie de tenir caché. Ce ne fut plus dès-lors ce Romarin , qui , n'ayant rien dans le cœur , faisoit avec esprit tout ce qui se présentoit d'agréable à dire ou à répondre ; ce fut un homme distrait & rêveur : on peut croire que , dans une cour aussi frivole que celle de Filigrane , on ne fut pas long-tems à s'appercevoir qu'il avoit une passion dans le cœur. On le plaisanta , & son embarras confirma ces soupçons , sans que l'on pût découvrir , quelque peine que l'on se donnât , l'heureux objet qui

avoit fait une si belle conquête. Le prince, occupé de la belle Pimprenelle, ne se repentit point de sa retenue, son cœur & son esprit approuvèrent, au contraire, la délicatesse qui l'avoit fait agir; ils applaudirent l'un & l'autre à une timidité qui naît autant du bon cœur que du véritable amour. Il passa les premiers jours à satisfaire aux moindres desirs de la beauté qu'il adoroit; l'innocence de son cœur, la droiture & la justesse de son esprit, achevèrent de le charmer; l'occupation d'une fleur, celle de l'affortiment d'une soie, le lien d'un panier de jonc, loin de le révolter, l'attachoient par les plus fortes chaînes; enfin, plus les desirs de Pimprenelle étoient simples, plus les sentimens de Romarin étoient redoublés. Après quelques jours d'un pareil examen, il conjura Melinette de l'entretenir par les songes les plus agréables. L'on peut croire qu'il lui demanda, & qu'il obtint d'en être le seul objet, & rien ne l'engageoit alors à ne pas laisser voir son aimable figure. Les idées agréables dont il remplissoit l'esprit, & peu-à-peu le cœur de la belle Pimprenelle, lui firent, en peu de jours, regarder le sommeil comme le souverain de tous les biens. Pimprenelle, insensiblement accoutumée par les songes, fut plus en état de recevoir les déclarations invisibles de Romarin, qui satisfit alors

à ses innocens desirs avec plus de hardiesse ; tantôt il faisoit arriver à elle la bagatelle dont elle étoit éloignée , & qu'elle désiroit : ces démarches lui causèrent au commencement des mouvemens de frayeur , dont la délicatelle de l'amant se désespéroit. Il lui fit entendre quelques soupirs ; ensuite il l'accoutuma à un son de voix , que la figure auroit bien embelli. La solitude fait faire du chemin en peu de tems. Pimprenelle vint à être sensible , quoiqu'elle ignorât encore & le nom de l'amour , & la figure de son amant. Tant de révolutions si singulières en elles-mêmes , auroient embarrassé des personnes plus expérimentées que notre jeune beauté. Romarin lisoit avec transport dans son cœur & dans son esprit , les effets de sa propre figure , quoiqu'elle ne la connût qu'en songe. Il remarquoit cependant en elle les troubles , le desir , les agitations , enfin , la tendre émotion que l'amour seul peut causer. Pimprenelle désiroit de voir celui dont la conversation & l'obéissante attention faisoient une impression aussi agréable que séduisante sur son esprit ; mais elle n'osoit avouer à celui qui l'entretenoit , l'impression que la figure , qu'elle avoit vue en songe , avoit faite sur son cœur ; elle craignoit sans cesse de les trouver séparés , & la curiosité , cette mère de tant de disgrâces , la tourmentoit souvent. Romarin ,



lui disoit-elle un jour , je crois que je vous aime. Vos attentions me charment , elles flattent , il est vrai , ma vanité , & votre esprit me féduit. Vous m'assurez que vous n'êtes point difforme , je le veux croire ; mais si vous n'êtes pas fait comme ce que j'imagine , je sens que je ne pourrai vous aimer. Il est un dieu , lui répondit Romarin , que tous les hommes servent , à la vérité , mais que je sers encore plus parfaitement que jamais on ne l'a servi. Ce dieu se nomme Amour , vous le savez , mes sentimens vous en ont donné l'idée ; mais cet Amour a pour fille une autre déesse , dont les attributs & les agrémens sont à l'infini ; elle se nomme la Délicatesse , & c'est elle qui m'empêche de me découvrir à vos yeux.

Mais cette déesse vous aime-t-elle , ajouta Pimprenelle ? Que deviendrai-je , si cela est ? Que d'avantages elle a sur moi ! Ces témoignages de vos sentimens redoublent encore les miens , reprit avec ardeur le charmant Romarin ; mais cette déesse ne doit vous causer aucune inquiétude , elle vous connoît ; bien loin de l'emporter sur vous , elle vous est soumise. Elle m'ordonne tout ce que je fais pour vous ; elle me reproche même de n'en pas faire encore assez. Mais elle vous défend de paroître à mes yeux , interrompit Pimprenelle , avec vivacité , & vous lui obéissez  
plutôt





Toutes ces ruses parurent foibles ;  
L'imprenelle insista , et la bague  
tomba de doigt .

plutôt qu'à moi. Satisfaites encore, pour quelque tems à mon invisibilité, lui dit alors le prince Romarin, croyez qu'elle me coûte infiniment; mais laissez-moi vous plaire avec certitude; laissez-moi vous convaincre, par la seule vivacité de mes sentimens, d'une passion qui ne veut pas employer sur votre cœur, les effets de la figure. Toutes ces raisons parurent foibles; Pimprenelle insista, & la bague tomba du doigt. Quelle joie pour la princesse, de voir que l'esprit & le caractère qu'elle aimoit, étoient réunis dans l'objet de tous ses songes! La fee Melinette étoit du tems passé; elle croyoit la convenance des caractères, & les épreuves des sentimens, nécessaires pour former ce terrible nœud de mariage. Elle s'aperçut donc avec plaisir des sentimens vifs & purs, qui naissoient dans le cœur de ces aimables enfans.

Pendant que nos jeunes amans, livrés à toute la vivacité de leurs cœurs, ne voyoient qu'eux sur la terre, & qu'ils ne pouvoient concevoir la plus foible idée du malheur, ils étoient au moment d'éprouver ces troubles & ces chagrins, qui, malgré l'austérité & le sérieux des philosophes, sont les plus sensibles de la vie. Pimprenelle étoit assise sur le bord de son petit ruisseau, dans la place que son amant avoit occupée; le murmure de l'eau, le mouvement de ses ondes,

entraînent, malgré eux, les amans à la rêverie; il n'est donc pas nécessaire de dire qu'elle pensoit à lui de toute son ame, quand, en traversant les airs dans une bouffée de vent, pleine de poussière & de paille, le génie Grumedan l'aperçut. Une taille de nymphe, ou plutôt de déesse, des yeux admirables d'un bleu foncé, que des paupières, d'un noir parfait, rendoient encore plus vifs, des cheveux qui descendoient plus bas que la ceinture, un teint charmant, une bouche, accompagnée de sourires & de graces, toutes ces beautés, dis-je, frappèrent le génie. Eh ! qui n'en eût été saisi d'admiration ! Il abat son vol tout auprès de Pimprenelle, il la regarde quelque tems, son cœur s'enflamme, & les desirs augmentent ; il ressentit quelques momens la honte de paroître en habit de chasse ; il eut quelqu'envie de demeurer invisible, mais une telle résolution pour un être qui ressent de l'amour, ne se peut soutenir que dans un cœur bien fait ; car enfin, quel chagrin de n'oser se montrer sous sa propre figure, quand on éprouve une passion fondée presque toute entière sur l'amour-propre & la bonne opinion que l'on a de soi ? L'orgueil de Grumedan prévalut donc ; il parut tout-à-coup aux yeux de Pimprenelle, qui fit un cri de frayeur & de surprise. L'une & l'autre étoient fondées, car il n'étoit pas beau ;

& sa grande taille rustique & grossière étoit l'image de son ame; de plus, il étoit borgne. L'on m'a fort assuré qu'il avoit perdu son œil droit, il y avoit près de neuf cents ans, dans un combat singulier contre un de ses cousins, à l'occasion de quelques bordages de terres; les fées & les génies accommodèrent l'affaire, les combattans étoient demeurés amis, & l'œil étoit demeuré perdu. Il étoit donc borgne, un peu bègue, les cheveux crépus, & les dents assez belles, mais longues. Malgré le cri de la princesse, qu'il n'attribua qu'à la surprise, il lui fit un compliment, très-long par lui même, & de plus allongé par sa difficulté naturelle de parler. Tel qu'il fut, il s'en applaudit, & Pimprenelle s'écria: ah! mon cher Romarin. Grumedan lui répondit avec autant de vivacité qu'il lui fut possible: vous en aarez, madame, cela n'est pas rare. Il est constant qu'elle eût alors découvert le secret de son cœur, si la bonne Melinette, toujours attentive à ce qui pouvoit intéresser son pupille, ne fût accourue. Elle se rendit invisible: &, prenant le son de la voix de Romarin, elle lui dit: nous sommes exposés au plus grand de tous les dangers; je ne fais alarmé que pour vous, ma chère Pimprenelle; déguisez vos sentimens, espérons en l'Amour, il ne nous abandonnera pas. Melinette eut le temps de dire tout

bas ces mots, qui laissèrent Pimprenelle dans un trouble & dans une agitation extrêmes, pendant que Grumedan, qui étoit le plus grand preneur de *pied de la lettre* que l'on ait jamais vu, conjura tous les romarins de la contrée de venir à ses ordres. Cette petite attention toucha peu l'objet aimé : elle le pria très-froidement de vouloir bien les renvoyer. Il le fit avec assez de peine ; & comme il étoit toujours content de tout ce qu'il produisoit, il voulut assez insolemment prendre la main de Pimprenelle, qu'il croyoit avoir mérité de reste, par l'aveu de l'amour qu'il venoit de déclarer, & par l'attention qu'il avoit témoignée. Pour-lors, Melinette parut avec toute la splendeur de la féerie. Arrête, Grumedan, arrête ! cette beauté est sous ma protection ; la moindre insolence te coûtera mille ans de captivité. Si tu peux obtenir le cœur de la belle Pimprenelle par les voies honnêtes & convenables, je ne m'oppose point à tes démarches ; mais, détrompes-toi, si tu te flattes de pouvoir mettre à exécution tes enlèvemens, & enfin tes démarches ordinaires. Cette déclaration fut un coup terrible pour Grumedan ; mais il n'y avoit point de remède à apporter ; il fallut donc tourner toutes ses idées du côté des attentions ; & quoiqu'il fût très-peu dans l'habitude d'en avoir, la beauté, qui l'avoit frappé, étoit



de celles auxquelles on ne peut se dispenser de tout sacrifier. Melinette, bien certaine de la fauve-garde qu'elle avoit établie, courut avertir Romarin de tout ce qui se passoit. Au premier mot de rival & de génie, son cœur s'enflamma ; & sans Melinette, il eût été sur le champ se livrer à toutes les folies d'une jeune tête ; heureusement elle fut le contenir. Elle lui représenta l'autorité du génie, & le danger auquel sa vivacité pouvoit même exposer l'objet de tous ses vœux ; elle lui promit que Grumedan n'entreprendroit rien qui pût lui déplaire, pourvu qu'il fût toujours invisible, quand il seroit auprès de Pinprenelle. Quand elle eut exigé sa parole, elle lui dit que Grumedan étoit le génie le plus rustre & le plus injuste que l'on eût jamais vu ; elle lui apprit encore que souvent il avoit été puni de ses injustices par le conseil souverain des fées & des génies ; que tantôt il avoit été enfermé dans un arbre, pour n'en sortir que quand l'arbre seroit abattu ou détruit par l'injure des tems ; que d'autres fois il avoit été mis sous une grosse pierre, au fond d'une rivière, sans pouvoir être délivré que par le dérangement de cette même pierre ; enfin, elle le mit au fait de cent punitions, dont le détail seroit trop long, & qui n'avoient jamais pu l'amener à cette douceur, si recommandable à un génie.

Grumedan, qui craignoit les menaces de Melinette, fut donc obligé de chercher à plaire, & d'imaginer des amusemens pour engager & séduire Pimprenelle; il ne douta point de la réussite.

Pendant que la fée contenoit Grumedan, elle avoit imposé au prince Romarin la dure nécessité de l'invisibilité; elle l'avoit averti que de cet article dépendoit sa conservation, mais elle l'avoit assuré, pour le consoler, qu'attendu la stupidité du génie, il pourroit avoir la consolation de voir & d'entretenir Pimprenelle à tous les momens. Ce fut à quoi l'un & l'autre ne manquèrent point; mais que fait une défense en amour? Elle empêche de jouir de ce qui nous est accordé, & notre cruelle imagination n'est plus occupée que de ce qui nous est défendu.

Grumedan & Romarin, celui-ci sous le nom de Melinette, à l'envi l'un de l'autre, donnoient à tous momens des divertissemens à l'objet de leur amour, & cherchoient à lui prouver tous les sentimens dont ils étoient animés.

Romarin se servit d'abord de ces oiseaux dont j'ai parlé, il leur fit à tous prononcer le nom de Pimprenelle, il le leur fit chanter dès le matin; & réglant avec soin les sons les plus heureux de leur gosier, tout l'air rétentissoit à-la-fois du nom de la plus rare beauté, & tous chantoient

l'amour discret & constant. Grumedan trouva que cette idée n'avoit rien de nouveau ; que les oiseaux avoient toujours chanté depuis que le monde étoit monde , & que les amans avoient tous entendu les hôtes des bois ne parler que de l'objet de leur amour. Il avoit lu quelques opéra nouveaux , pour le malheur de Pimprenelle ; & le peu de goût ou la présomption qu'il avoit , il l'avoit pris dans ces bons ouvrages ; il voulut donc faire éclore quelque chose qui fût absolument neuf ; car le nouveau dans le genre des amusemens a des charmes inconcevables ; tel qu'il soit , quand on peut dire , cela n'a pas encore paru , tout est dit , & la chose doit être admirable. Il imagina fort agréablement de former un concert qui n'eût jamais été entendu , & qui lui fit à lui un plaisir infini. Ce fut la réunion de dix mille grenouilles que son grand pouvoir rassembla. Il leur inspira le peu qu'il imaginoit de l'harmonie , & ce qu'il croyoit savoir du goût du chant. Ce bruit affreux , ce croassement mille fois répété , lui causèrent un contentement que je ne puis décrire. Il ne pouvoit cacher la satisfaction qu'il éprouvoit ; & tantôt sur le choix des concertans , tantôt sur le tour nouveau des paroles ; mais toujours d'un ton importun , il répéta mille fois son propre éloge. Les paroles , dont il faisoit

tant de cas , lui avoient fait suer sang & eau pour venir à bout de les produire , elles étoient cependant toutes des plus triviales ; les voici à-peu-près , & telles qu'on me les a redites.

Adorable Pimprenelle ,  
 Toujours plus belle ,  
 Ah ! que vous allumez de feux  
 Dans mon cœur amoureux.

Un gros génie tel que Grumedan ne fait point donner de bornes à son amour propre , ni mettre une fin à ce dont il est flatté. Le concert fut donc aussi long qu'un opera italien l'est ordinairement , c'est-à-dire , qu'il dura près de cinq grandes heures , sans qu'il y eût la moindre variété dans les paroles. Pimprenelle , comme on peut croire , seroit morte d'ennui , & du concert & de la longueur des répétitions , si Romarin n'eût été présent. Il l'entretenoit avec ardeur pendant le tems que Grumedan étoit occupé à faire essouffler ses grenouilles , auxquelles il ne donna pas le moindre relâche ; l'on m'a fort assuré même , qu'il périt un grand nombre des concertans.

Romarin , pour amuser la princesse , se servit heureusement de la petite rivière dont j'ai parlé. Il fit paroître (à la vérité en petit , ) toute la flotte de Cléopâtre , précisément telle & tout aussi

magnifique que l'histoire nous la dépeint. Tous les vaisseaux avec leurs voiles de pourpre se découvrirent de loin, en faisant toutes les manœuvres de l'ancienne navigation. Sur le plus beau & le plus riche de ses bâtimens, Cléopâtre se distinguoit par sa beauté ainsi que par sa magnificence; quand elle fut vis-à-vis de l'endroit où Pimprenelle étoit assise, tous les vaisseaux se mirent en ligne; & cette reine si fière débarqua, & vint présenter à la princesse cette superbe perle, dont il est tant parlé dans l'histoire, en lui disant: vous êtes plus belle que je ne le fus jamais; que mon exemple vous serve à faire un meilleur usage de votre beauté. Pour-lors elle se rembarqua, & toute sa petite flotte, dont l'aspect étoit charmant, poursuivit sa route, & fut apperçue jusqu'à l'extrémité du petit jardin de la princesse. Grumedan étoit présent à ce petit divertissement: je ne trouve rien de joli, dit-il, à toutes ces petites figures, ce sont des marionnettes; voilà bien des façons pour donner une perle; que ne dites-vous, madame que vous les aimez? Aussi-tôt il tira de sa poche un grand sifflet, & l'on vit à l'instant même l'eau de la petite rivière se grossir, & devenir toute bouillie; dans un moment il parut plus de cent mille hautes à écailles, qui s'envoloient devant Pimprenelle, & dégorgèrent toutes à ses pieds,

qui plus , qui moins de perles , mais toutes admirables. Voilà des perles , cela , s'écria Grumédan , il est réel qu'il y en eut assez pour habiller tout le jardin. Romarin , le lendemain , construisit tout-à-coup , pendant la promenade de la princesse , & lorsqu'elle y pensoit le moins , un cabinet de verdure simplement mêlé de fleurs , qui composoient le chiffre de Pimprenelle : par respect plus que par la crainte du génie il n'osa pas y joindre le sien ; des sièges de mousse & de gazon , des sources qui couloient dans les angles , & qui formoient un ornement naturel , sans être asservis à une symétrie exacte , & dont le murmure & la fraîcheur étoient charmans , rendoient ce séjour délicieux. Le repas fut champêtre , mais les fruits les plus rares & le plus agréablement arrangés , en faisoient le principal ornement. Quelques musettes invisibles chantoient l'amour , & ne se faisoient entendre qu'à propos. Romarin lisoit si bien dans le cœur de Pimprenelle , qu'à la moindre apparence de longueur toute la musique cessoit. Un rossignol des favoris de la princesse , & qui réellement avoit la plus belle voix du monde , vola sur le fruit , & chanta des brunettes & des chansons à danser. Eh ! qui t'en a tant appris , mon cher Rigdi , lui dit Pimprenelle ? L'oiseau bien instruit , lui répondit tout simplement , c'est l'A-

mour. Grumedan eut de l'humeur pendant cette fête, il la trouva platte ; il déclara que les musettes ne faisoient pas assez de bruit ; il critiqua les oiseaux. Quoi , je verrai toujours des oiseaux ! De plus, dit-il , qu'est-ce qu'une collation sans vaisselle & sans buffet ? Effectivement , il en donna une le lendemain dans un autre coin du jardin. Il avoit bâti pendant la nuit un cabinet d'or massif. Les chiffres de la princesse & du génie n'étoient point oubliés , car le dedans & le dehors en étoient également semés. Il avoit encore eu plus de soins de ne pas oublier les buffets ; il y en avoit en effet deux si prodigieusement chargés de richesses & de choses inutiles , que l'œil ne les pouvoit regarder. Le repas fut composé de viandes chaudes , servies fort pesamment ; tout étoit de la vieille cuisine. Grumedan mangea comme un diable , quoique Pimprenelle ne prit goût à rien. Au fruit , dans lequel il n'y avoit de remarquable que des assiettes volantes de diamans brillans ; il dit : pour des chanteurs & de la musique , vous n'en aurez point , je n'aime le bruit que quand je le fais ; mais vos beautés n'en feront pas pour cela moins célébrées. Pour lors , avec un foaïre campagnard , il chanta les belles paroles qu'il avoient faites pour le concert des grenouilles :



du moins il fit pour cette fois grace de l'accompagnement. Romarin dans l'envie de varier les amusemens de Pimprenelle , ( il est vrai que c'étoit la première & la seule de ses intentions , la seconde pouvoit bien avoir pour objet les ridicules dont Grumedan favoit toujours se saisir, quand on lui présentoit une nouvelle idée , ) Romarin , donc imagina de donner une fête pendant la nuit , & quoi qu'en eût dit Grumedan , il se servit encore des oiseaux , mais il employa tous ceux du pays , tant les grands que les petits ; il les chargea de lampions diversement coloriés , & suivant les ordres qu'il leur donna , ils partirent à-la-fois , & lorsqu'on y pensoit le moins , & se réunissant dans l'air , ils formèrent , en planant , un temple où tous les ordres se distinguoient à merveille , de plus , on y lisoit sans peine , dans le fronton : à *la divine Pimprenelle*. Quand ce temple eût été suffisamment , remarqué , tous les oiseaux se divisèrent sans ordre dans le ciel , qu'ils remplirent d'une quantité infinie de lumières très-agréables à l'œil. Ils revinrent ensuite , suivant les ordres qu'ils en avoient reçus , à différens points de réunion , & formèrent un bouquet , où toutes les fleurs étoient faciles à distinguer , soit par la précision du trait , soit enfin , par les couleurs ,

dont les lampions étoient chargés. Pendant le tems que le bouquet parut, d'autres oifeaux, qui ne pouvoient être apperçus, parce qu'ils n'étoient chargés d'aucune lumière, répandoient dans l'air les eaux distillées des fleurs qui se desfinoient à l'œil, ce qui produisit une pluie délicate, non-seulement pour le séjour de Pimprenelle, mais encore pour toute la ville, attirée par un spectacle aussi nouveau de tout point.

Grumedan étoit spectateur de cette fête, il l'avoit assez méprisée. Une jambe croisée sur l'autre, le nez en l'air dans un fauteuil, il ne put s'empêcher de dire : oh ! pour des effets de feu, si vous en voulez, belle Pimprenelle, vous n'avez qu'à parler, vous en verrez demain de ma façon.

Ce demain produisit une assemblée de toutes les exhalaïsons, que l'on appelle communément des feux folets ; il leur fit faire l'exercice dans une grande plaine, que Pimprenelle voyoit de ses fenêtres, après que Grumedan eut bien dit cent fois : cela est joli, ma princesse, n'est-ce pas ? Tout-à-coup il fit sortir de terre un volcan, qui jeta feu & flamme, & qui répandit des torrens de feu dans la plaine : il orna cet agréable & galant spectacle de quelques secouilles de tremblement de terre. Le gros rire qui lui sortit, de la frayeur de tout le peuple, ne se put

exprimer; il n'est pas possible non plus de répéter toutes les sottises qu'il dit à ce sujet. Mais enfin, continua-t il, la fête d'hier n'a pas été terminée. Tous les feux de l'hôtel-de-ville sont couronnés par un bal, n'est-ce pas? donc Melinette n'a rien entendu au divertissement qu'elle vous a donné. A ces mots, il fit paroître le nombre de feux folets, nécessaire pour éclairer le jardin de la princesse, & Grumedan, enchanté de son imagination, fit commencer un bal, formé par tous les ifs du jardin. Il dura, pour son propre plaisir, fort long-tems, même après le départ de Pimprenelle, qui s'étoit retirée tout aussi-tôt que, suivant les conseils de Melinette, il lui avoit été possible & honnête de le faire.

Voilà quels étoient à-peu-près les amusemens que l'on donnoit à Pimprenelle; la pauvre princesse se désoloit de l'importunité de Grumedan, & du chagrin de ne pas voir le beau Romarin, qui de son côté, séchoit sur pied de la contrainte où le réduisoit le plus gros des génies. Personne, enfin, n'étoit content, car Grumedan, tout sot & tout grossier qu'il étoit, étant amoureux, voyant bien qu'il importunoit; il sentoit encore qu'il ne faisoit aucun progrès dans le cœur de Pimprenelle, & ce même amour ne lui laissoit point ignorer

que tout ce qu'il voyoit étoit bien vif & bien attentif pour n'être que les marques d'amitié d'une fée auffi fage que Melinette. Il devint donc jaloux, un peu tard à la vérité, mais, enfin, il le devint. La Jaloufie, cette barbare déeffe, ne se nourrit que de fentiment, l'esprit ne lui est point néceffaire; de plus elle refsemble à l'amour, pour trouver les moyens d'arriver à fon but. Ceux qui ont reçu le plus d'esprit en naiffant, font fouvent ceux qui font la dupe des paneaux les plus groffiers. Grumedan, pour s'éclaircir des foupçons dont il étoit frappé, prétexta un départ pour des affaires de conféquence. Il parut affligé d'être obligé de fe féparer de Pimprenelle: enfin, il fit des adieux qui furent très-bien reçus. Quand on le crut bien éloigné, Romarin fut obligé de céder à la douce violence que lui fit la princesse de cesser d'être invisible. A peine s'enivroient-ils du plaisir de fe revoir & de celui de s'aimer, que Grumedan fortit tout-à-coup d'une platte-bande du jardin qu'il entr'ouvrit. La vue de Romarin autorifa fa jaloufie, & fit naître fa fureur. Quelle fatisfaction pour un homme brutal, que de voir fa haine & fon humeur fondées! J'ai vu quelques maris outrés de leur découverte, éprouver cependant une forte de plaisir d'avoir eu raifon. Grumedan leva fa main avec fureur, & donna un coup,

dont il eût affoimé Romarin. Pimprenelle ne douta point que son dessein n'eût été exécuté, & tomba évanouie. Pour le prince, il ne put échapper au triste sort qui le menaçoit, que par les soins de Melinette, qui fut habilement le soustraire aux fureurs de Grumedan, & qui le transporta dans son palais des nues. Les soins du génie rappellèrent Pimprenelle à la vie, quoiqu'avec bien de la peine; mais que la connoissance, qui lui revint, fut douloureuse & pour l'un & pour l'autre! Pimprenelle ne voyant point Romarin, après s'être accusée elle-même du comble de malheurs qu'elle éprouvoit, ne déguisa rien au génie de la haine qu'elle lui portoit, & de l'amour qu'elle ressentoit pour son cher Romarin. Mille fois elle eût attenté sur ses jours; mais le génie étoit trop attentif à tous ses mouvemens, pour qu'il lui fût possible de rien entreprendre sur sa vie.

Mon cher Romarin, s'écrioit douloureusement Pimprenelle, vous n'êtes plus, & mon trop d'amour a causé votre malheur. J'ai voulu vous voir, il vous en a coûté la vie, &, pour comble de maux, on me force à vous survivre; Grumedan se glorifie de votre mort, & je ne puis, hélas! douter de mon malheur! si vous voyiez le jour, vous ne me le laisseriez pas ignorer, mon désespoir vous perceroit le cœur;

vous,

vous, que j'ai vu mille fois peiné, pour le mal le plus léger que je ressentois. Votre délicatesse, votre parfait amour, vous permettroient-ils de m'abandonner au plus horrible des génies ? L'absence de Melinette me prouve encore plus mon malheur ; elle m'abandonne, elle qui ne m'aimoit que par rapport à vous, je suis pour elle un objet odieux. Que je vous pardonne bien, divine fée, de me détester ! je me déteste moi-même ; & , pour me punir plus long-tems, vous ne voulez pas me donner la mort. Ces propos étoient ceux que Pimprenelle répétoit sans cesse, & la présence de Grumedan en rendoit la vivacité plus éloquente. Il a pu paroître jusqu'ici dans cette véritable histoire, que Grumedan étoit aussi grossier & aussi amoureux qu'il lui étoit possible de l'être ; par conséquent, la brutalité tenoit dans son cœur la place, que la délicatesse occupoit dans le cœur de Romarin. Le génie souffroit au commencement des reproches, avec une sorte d'impatience ; mais enfin il s'y accoutuma, & forma le projet le plus digne de son caractère. Vous faites mon malheur, petite Pimprenelle, je suis déterminé à faire le vôtre, n'en doutez point ; vous aimerez, ou vous n'aimerez pas votre collaquet de Romarin, mais vous serez ma femme : soyez, le plus, certaine que vous ne mourrez pas.

malheureuse Pimprenelle , n'ayant qu'un évanouissement à opposer. à ces paroles , perdit connoissance. Le génie prolongea la durée de cet évanouissement jusqu'à son retour. Il sortit de la retraite de Pimprenelle , & voulut faire une entrée dans le palais de Giroflée , digne du cas qu'il faisoit de lui-même. Tout lourd qu'il étoit , il s'appesantit encore , & monta sur un char fait en espèce de charette ; les roues étoient pleines & massives , & les brancards étoient gros comme les plus gros chênes ; mais , à la vérité , toute la machine étoit d'or. Il commanda quarante-huit bœufs d'Auvergne , les plus grands & les plus forts que ce pays ait jamais produit. Ils paroïssent suffire à peine pour le tirer , & le char , tout massif qu'il étoit , sembloit succomber sous son poids. Il étoit appuyé sur une massue , & tenoit sur ses genoux , avec une sorte de négligence , un des plus grands lions de l'Afrique , comme bien des hommes à Paris ont coutume de tenir de petits chiens dans leur carosse , pour leur tenir compagnie. Cet équipage parut à la porte de la ville , & prit le chemin du palais , environ sur les sept heures du matin ; Giroflée étoit déjà botté pour aller à la chasse ; pour Filigrane , il s'en falloit bien qu'elle fût éveillée ; à peine étoit-elle dans son premier sommeil ; & qui que ce soit à la cour , & le roi ,



moins que tout autre, n'auroit osé la réveiller. Le roi se crut obligé d'attendre la visite, & se débotta avec une peine extrême. La ville étoit grande, ainsi la marche fut longue, d'autant plus que l'affluence du peuple la retardoit à chaque pas. Quand les quarante-huit bœufs eurent pris leur tournant dans la grande cour du palais, Grumedan cria d'une voix, déjà rauque naturellement, & dont il redoubloit encore le son : où est-il donc ce roi, que je lui parle, qu'on appelle sa femme. Giroflée ne perdit pas un mot de ces paroles, elles lui parurent un peu rudes ; mais ayant consulté son piqueur favori, qui, dans le fond, étoit assez bon diable ; il prit le parti de descendre de son appartement, & de venir lui-même voir ce qu'on lui vouloit. Quand il fut auprès de la voiture : touchez-là, lui dit Grumedan, en lui tendant la main ; touchez-là, Giroflée, mon ami, me connoissez-vous ? non, dit le roi, d'une voix assez embarrassée. Je suis, dit-il, le génie Grumedan, je viens pour faire votre fortune ; montons là-haut, je vous parlerai. Pour-lors, il mit pied à terre, il ordonna aux bœufs de retourner à leurs affaires ; ils se détachèrent d'eux-mêmes ; &, plus légers que des cerfs, ils s'enfurent si promptement, qu'en un instant on les perdit de vue ; pour lors, il donna un coup de la main

sur son char , qui se convertit en un monceau de petite monnoie d'or qui a eu bien long-tems cours dans le royaume , & dont on en voit encore quelques-unes dans les cabinets des curieux. Je donne cela , dit-il , pour boire à vos valets. Bref , il ne garda de son équipage , que le lion dont j'ai parlé. Les cris de tous ceux qui s'étouffoient pour avoir des pièces d'or , éveillérent la reine ; elle sonna pour faire tirer sur ceux qui lui portoient aussi peu de respect : mais quand on lui eut dit qu'il y avoit un monsieur qui demandoit à lui parler , elle crut que tout le monde avoit perdu l'esprit , d'autant plus qu'on lui parloit tout-à-la-fois , de bœufs , d'or , de massue , de grand homme , de lion ; enfin , toutes les femmes vouloient conter chacune une particularité de ce qu'elles n'avoient point vu , & de ce qu'on leur avoit confusément conté. Pendant ce tems , le roi entretenoit le génie , & trouvoit sa conversation fort à son gré. Girofiée avoit inutilement demandé au génie ce qui pouvoit l'attirer à sa cour , mais il lui avoit toujours répondu qu'il ne le lui vouloit dire qu'en présence de la reine. On étoit donc venu plusieurs fois la prier de passer chez le roi , mais on ne pouvoit la déterminer à paroître ; eile n'avoit point dormi , elle avoit la migraine. Comment oser se montrer , elle étoit faite comme un chien

fou. Toutes ces minauderies ne touchèrent point le géant; il dit toujours qu'il étoit nécessaire qu'il l'entretînt; mais comme il avoit envie de lui plaire, il pria quelques courtisans, qui étoient debout dans la chambre, de lui porter sa massue, en la priant de vouloir bien la fentir, ce qui étoit, disoit-il, un remède éprouvé & souverain pour guérir la plus forte migraine. Ils furent obligés de la porter à quatre. Les choses extraordinaires trouvent grace quelquefois auprès des dames. Filigrane, avec un air à la fois de mépris & de complaisance, se fit approcher la massue; elle la fentit, & sa migraine fut dissipée sur le champ. L'on est en doute de savoir si ce fut précisément l'odeur de ce bois qui opéra ce miracle, ou bien s'il le faut attribuer à la vue d'un grand nombre de parures qui tombèrent de la massue, au moment que Filigrane s'en approcha: quoi qu'il en soit, un prodige aussi agréable déterminâ la reine: elle passa promptement son manteau royal par-dessus une robe à peigner, elle coiffa son vieux diadème de diamans de Larat par-dessus son bonnet de nuit; elle mit promptement une tasse de rouge sur chacune de ses joues, c'est-à-dire, depuis la paupière jusqu'au plus bas du visage, &, dans cet équipage, se cachant encore le nez avec un grand éventail, à cause du grand jour, elle e-

riva dans la salle du trône, en tenant toutes fortes de mauvais petits propos. Le génie fut au-devant d'elle, plus poliment qu'à lui n'appartenoit. Il se plaça au milieu du roi & de la reine ; toute la cour se retira par respect, & le génie leur dit alors : je m'appelle Grumedan, & je suis de la meilleure & de la plus ancienne maison des génies ; mon pouvoir est mille fois au-dessus de ma force ; cependant, un si grand nombre d'avantages que je réunis en moi, ont succombé, & n'ont pu résister aux charmes de Pimprenelle, votre fille, je l'aime éperdûment ; je fais bien qu'elle ne m'aime point, mais je ne puis vivre sans elle. Un certain freluquet de Romarin, que vous avez connu, a su lui plaire, je crois qu'il ne fera plus un obstacle à mes desirs, vu la façon dont je l'ai traité, il y a quelques jours. C'est le fils cadet d'un petit roi, qui n'a pas seulement une mine de cuivre dans ses états. Quoi qu'il en soit, j'en ai purgé le monde. Vous croyez que, si je le voulois absolument, je n'ai pas besoin de votre consentement pour épouser votre fille ; mais il est nécessaire que je l'obtienne, à cause d'une certaine bégueule de Melinette, qui protégeoit le petit Romarin, & que j'ai quelque raison de ménager. Filigrane & Girollée redoutoient également un gendre aussi terrible que celui qui se propos-

soit; cependant, avec un air assez embarrassé, ils dirent au génie, que son alliance leur faisoit beaucoup d'honneur; mais qu'ils seroient bien-aisés de le connoître un peu davantage, afin que leurs sujets n'eussent point de reproches à leur faire, de marier à un génie qu'ils ne connoissoient point, l'héritière présomptive de la couronne. Grumedan leur répondit à cela: je veux bien vous accorder quelques jours pour faire connoissance avec moi; mais j'ai démêlé dans votre esprit, que la crainte de perdre votre royaume, vous inquiétoit plus que ce que vous m'avez allégué; allez, foyez tranquilles, je vous en donnerai soixante autres, si vous les aimez. En attendant, je vais envoyer chercher votre fille, afin que vous la déterminiez vous-mêmes à me donner la main. A ces mots, il tira de sa poche le grand fillet dont il s'étoit servi pour appeller les huîtres (c'étoit son instrument favori); au bruit qu'il fit, son grand lion, qui l'attendoit tranquillement à la porte de la rue, arriva à ses pieds. Il ne craignoit pas qu'on le lui volât; car il avoit un colier à ses armes, sur lequel son nom étoit écrit: ce qui, joint à de petits grelots, rendoit sa parure complète. Mirtil, lui dit-il, allez chercher la princesse, amenez-la bien doucement ici tout-à l'heure. A ces mots, Mirtil, d'une course légère, tra-

bientôt à l'extrémité des jardins. Il se fit jour à travers des troupes qui gardoient la retraite de la princesse. D'un coup de queue, il enfonça la porte ; & chargeant la princesse, toujours évanouie sur son dos, qu'il rendit canapé tout autant qu'il pût, & tenant les habits dans sa gueule, il revint en moins d'un demi-quart d'heure dans la chambre du trône, où Grumedan, Giroflée & Filigrane avoient une conversation dans le fond assez triviale. Ce fut un spectacle assez singulier, que celui de voir arriver cette malheureuse princesse, qui rendoit ainsi sa première visite à ses parens. Grumedan lui fit alors sentir le bout de sa massue ; à peine eut elle ouvert ses beaux yeux, qu'en appercevant Grumedan, elle fit un cri de douleur, & seroit infailliblement retombée dans l'état dont elle sortoit, sans le secours du flacon de Grumedan, c'est-à-dire, celui de sa massue. Les cris & les pleurs de Pimprenelle continuèrent, malgré les inconnus dont elle se voyoit environnée ; car les grandes douleurs ne ménagent qui que ce soit au monde. Filigrane, malgré la douleur dont la princesse, sa fille, étoit accablée, fut outrée de l'excessive beauté dont elle lui parut à elle-même : avec un faux air d'amitié & d'intérêt, qui n'est que trop commun dans le monde, elle proposa de l'emmener dans son appartement,

& de la faire mettre au lit pour la laisser reposer, promettant de plus de lui parler de l'affaire dont Grumedan venoit de les entretenir; mais c'étoit bien plutôt pour se rendre maîtresse de sa personne, & pour l'empêcher d'être admirée de toute la cour; elle lui mit un grand mouchoir sur le visage, la prit par-dessous le bras, & la conduisit elle-même dans son appartement; elle fit tendre un lit-de-camp dans sa garde-robe, & ne voulut pas que personne la servît; & sous prétexte de la laisser reposer, elle empêcha tout le monde de la voir. Pour le roi, il adressa la parole au génie, & lui dit: nous n'avons plus rien à faire ici aujourd'hui, voulez vous que nous allions à la chasse? mon équipage est prêt, & j'ai connoissance d'un des plus gros sangliers; le génie accepta la proposition; l'on équipa pour son usage, tout au plus vite, les plus grands chevaux de carosse de la petite écurie, & nos gens partirent ensemble. Laissons-les chasser, prendre ou ne pas prendre, & revenons au beau Romarin.

Le lecteur se souvint de l'obligation réelle qu'il eut à la bonne Melinette, quand le génie le surprit avec Pimprenelle. Elle ne l'eut pas plutôt soustrait à la fureur du génie, que le mettant sur son char, elle le conduisit dans son palais des nues, comme je l'ai déjà dit, mais



on ignore quel étoit ce château. C'étoit une espèce de retraite qu'elle avoit fait bâtir, & qu'elle préféroit souvent à l'habitation de la terre. Là, elle n'étoit détournée par aucun bruit, elle y travailloit, elle s'y reposoit, elle y faisoit enfin tout ce que bon lui sembloit : le palais étoit superbe, & comme il étoit situé sur les nues les plus élevées, le soleil, dont les rayons n'éroient jamais obscurcis, y brilloit sans cesse dans toute sa pureté. Ce fut donc là que Melinette conduisit Romarin. Il ne fut sensible, comme on peut le croire, à aucune des beautés, non plus qu'à la singularité du palais. Quoi, disoit-il sans cesse à Melinette, quoi, vous m'aimez, & je ne verrai plus Pimprenelle ! Quoi, vous me conservez la vie, & vous abandonnez une si rare beauté à toutes les fureurs de Grumedan ! Rassurez-vous, mon cher Romarin, lui dit alors la bonne Melinette, tout étendu que peut être le pouvoir des fées, il est, vous le savez, borné par quelques décrets du destin. Croyez que tout ce que je pourrai faire pour vous, certainement, je le mettrai en exécution. Je vous laisse ici le maître, rien ne peut vous y manquer ; mes papillons & les hirondelles, mes favorites, ont ordre de n'obéir qu'à vous. Adieu, je vous quitte, que mon amitié vous fasse espérer. Romarin ne trouva point que Melinette lui eût

parlé d'un ton assez positif ; il ne trouva dans les mots de consolation qu'elle lui avoient dits , que tout ce qu'il falloit pour s'affliger ; car la tristesse & le chagrin ont bien de l'art pour se nourrir. Il s'abandonna donc à toutes les idées les plus funestes. D'abord que la fée l'eut quitté , il ne douta point qu'il ne fût séparé pour jamais de tout ce qu'il adoroit ; & ne pouvant survivre à sa douleur , il se précipita mille fois , mais en vain , des fenêtres les plus hautes du palais ; il s'élança du haut de toutes les terrasses. Les nues avoient ordre de veiller à sa conservation , elles n'eurent garde d'être sans attention. Romarin , bien convaincu qu'il ne lui étoit pas possible d'attenter à sa vie , donna cent fois les épithètes de cruelle & de barbare à Melinette ; & trouvant la clarté du soleil trop brillante pour la triste situation de son cœur , il abandonna les appartemens les plus agréables & les plus magnifiques : ce qui se voit rarement dans les grands palais ornés & meublés avec le plus de goût ; il dédaigna , dis-je , ces superbes lambris , & choisit pour son habitation une des caves du palais , dans laquelle , à la vérité , l'obscurité n'étoit point répandue ; mais ce n'étoit assurément pas la faute , si le jour le suivoit. La clarté que l'on y voyoit , & l'air que l'on y respiroit , imitoient les brouillards épais

de l'hiver ; je n'en puis donner une plus juste idée , & ce fut là qu'il gémissoit à son gré , qu'il nommoit Pimprenelle , & qu'il appeloit sans cesse la mort à son secours. Un jour que , plus affligé que jamais , il pensoit à sa triste destinée en se rappelant les beautés & l'esprit de Pimprenelle , & qu'il se retraçoit le souvenir de son bonheur passé , il entendit chanter une voix qui ne lui étoit pas inconnue. Le son de cette voix le frappa , moins encore cependant que les paroles & que le nom de Pimprenelle ; c'étoit , en effet , un des couplets qu'il avoit faits pour son adorable maîtresse : il sortit avec ardeur de sa sombre retraite. Au même instant le fidèle & charmant Rigdi parut à lui. La joie de Romarin ne se peut concevoir. Le fidèle rossignol lui apprit qu'une hirondelle de palais qu'il habitoit avoit prié devant lui une de ses cousines de faire une commission pour elle ; qu'il avoit entendu dans leur conversation que Melinette avoit doublé le service de son palais pour la garde du prince Romarin ; qu'il avoit donc appris le lieu de sa demeure ; qu'il avoit espéré d'en instruire Pimprenelle , & apporter ce soulagement à ses peines ; mais que , dans ce même moment , elle étoit évanouie , & qu'elle avoit été plus de vingt-quatre heures sans connoissance. Il apprit alors au prince tout

ce qui s'étoit passé depuis son départ , & tout ce qu'on a déjà lu. Fondant en larmes à cet endroit de son récit , il lui conta que , toute évanouie qu'elle étoit , un grand lion l'étoit venu enlever ; qu'il n'avoit pu savoir ce qu'elle étoit devenue , & qu'il avoit pris le parti de venir pleurer , s'affliger & mourir auprès de son cher maître. L'arrivée de Rigli avoit été d'abord un des grands contentemens que Romarin pût avoir , les nouvelles qu'il apporta mirent le comble à ses malheurs. Ses desirs de mourir redoublèrent ; mais la douce conversation de cet aimable oiseau étoit du moins une consolation pour ce malheureux amant. Voilà quel étoit au juste l'état de l'habitant du palais des nues.

Il me semble que nous avons laissé Grumedan & le roi Giroflée allant à la chasse de compagnie , ils y furent , en effet , le roi fort joliment monté , & le génie trotant sur un grand cheval de carosse , la chasse commença. Grumedan lâcha son grand lion Mirtil , & dans le même instant , le sanglier fut terrassé & mis en pièces. Le roi avoit beau crier : vous ne chassez pas dans les règles. Qu'importe , dit-il Grumedan , pourvu que je le prenne. Les piqueurs levoient les épaules à de tels discours d'agir & de parler , & le roi leur répondit quand

Grumedan ne les regardoit pas ) , & leur faisoit signe qu'il falloit pardonner quelque chose à un homme qui n'étoit pas encore au fait , & qui n'étoit qu'à sa première chasse. Ils revinrent au palais , ils soupèrent comme font d'ordinaire tous les chasseurs , sans parler d'autre chose que de grandes bêtes , de chiens , de piqueurs , de chevaux , &c. Le génie proposa pour le lendemain une chasse à l'ogre : il lui fut aisé d'en faire sentir l'utilité ; & la nouveauté du divertissement piqua le goût de tous les chasseurs.

Malgré l'exaëtitude de ceux qui m'ont donné des mémoires , & le soin que j'ai eu d'en rassembler , je suis obligé d'avouer que le détail de cette jolie partie n'est pas venu jusqu'à moi ; je fais seulement qu'il y eut un page de l'équipage qui fut mangé , & que l'ogre qui fut couru , ne seroit pas demeuré en si beau chemin , si Grumedan ne l'eût assommé d'un coup de sa massue.

Après une aussi belle chasse que le fut celle-ci , le génie , de retour au palais , fut voir la reine pour la prier de se déterminer promptement , & d'engager Pimprenelle à suivre ses volontés. Il trouva Filigrane fort adoucie en sa faveur ; l'ennui de voir sa fille aussi belle qu'elle étoit , avoit considérablement avancé le mariage. Ils en donnèrent les paroles à cette dernière entrevue ,

& les articles secrets furent que le royaume appartien droit à Giroflée & à elle, pendant tout le cours de leur vie, & que Pimprenelle ne paroîtroit jamais dans aucun endroit où elle se trouveroit. Grumedan consentit à tout ; pour achever de le contenter, on fixa le jour des nœces au surlendemain ; & pour donner quelque certitude à l'engagement que l'on prenoit, on ne trouva point de parti plus doux que celui de donner à la pauvre princesse le choix de l'époux, ou celui d'une coupe empoisonnée qui seroit sur l'autel dressé pour le mariage. Cette nouvelle n'effraya point Pimprenelle. Quelques gens de la cour qui s'imaginent toujours que l'on ne peut se déterminer à la mort, attribuèrent la gaieté avec laquelle elle reçut cette nouvelle, à la platte joie des filles quand on les marie.

Grumedan, pour témoigner le contentement qu'il éprouvoit, sachant que Filigrane aimoit les fêtes, résolut de lui en donner une, à elle & à toute la cour, il prit jour pour le lendemain, veille de ses nœces ; on ignoroit absolument quel seroit le divertissement, car le génie n'avoit consulté personne ; il n'avoit pas voulu que sa production pût être soupçonnée, par le plus léger avis. On arriva dans la salle des spectacles au moment qu'il en donna la permission, quand on fut placé, & que la toile fut levée.

on vit avec une sorte de surprise , le théâtre fermé par de gros barreaux de fer , qui laissoient cependant assez d'espace pour distinguer & pour voir le jeu des acteurs. Quel fut l'étonnement de toute l'assemblée , quand on vit paroître de grands ours qui , marchant sur les pieds de derrière , vinrent réciter une pastorale avec des habillemens & des parures tels qu'on les voit à l'opéra. On peut juger que le dessus , qui chantoit les premiers rôles de bergères , étoit une terrible basse taille. Tout étoit complet , quant aux nombres , & les chœurs étoient assurément bien remplis. Le premier acte fut exécuté assez tranquillement de la part des acteurs ; mais pour les spectateurs , il est réel , qu'ils ne savoient où se mettre. Le ballet qui suivit l'acte , fut même assez agréable , car il fut exécuté par de grands singes très-savans & très-adroits. La suite ne fut pas tout-à-fait aussi bien représentée. Il y avoit dans la parole une scène de rivalité , les ours prirent la chose au personnel , & le combat à mort commença dès ce moment. Il fut d'autant plus terrible , que les chœurs prirent parti , & que presque tous les musiciens périrent ; pour lors on fit un grand cas des grilles dont on s'étoit moqué en arrivant.

Il n'y a rien de si commun dans le monde que de voir des gens , qui non-seulement font  
des



des sottises , mais encore qui les soutiennent après les avoir faites sans en vouloir démordre. Grumedan étoit de ce nombre ; il soutint toujours que c'étoit par une réflexion aussi fine que judicieuse , qu'il avoit choisi des ours pour représenter son divertissement. Si j'avois connu , disoit-il , un animal aussi propre au théâtre , puisqu'il marche sur les pieds de derrière , & plus méchant que l'ours , je l'aurois certainement préféré. Eh bien , dit-il , ils se sont pris de querelle , cela est naturel , & ce n'est pas ma faute ! Toutes ces pauvretés & plusieurs autres , que par pitié pour le lecteur je passe sous silence , furent écoutées ; elles furent même applaudies , parce que le génie au lieu de fruits & de glaces , avoit fait servir à toute la cour des bassins immenses de grandes pièces d'or , & des corbeilles remplies de diamans ; & l'on m'a fort assuré qu'il ne retourna rien aux offices.

Le lendemain de cette belle fête , jour destiné pour le mariage , Pimprenelle fut conduite dans la salle du trône ; elle marchoit au milieu de Giroflée & de Filigrane , qui se pinçoit très-inutilement les lèvres à dessein de se les rendre rouges , & qui grimacoit tout de son mieux , outrée des applaudissemens que la princesse s'attiroit. Quand ils furent arrivés au milieu de la salle ,

Grumedan parut avec une perruque à toupet, une bourse énorme, un plus grand nœud de cravate, vêtu d'une pluie d'argent, & tout farci de couleur de roses, tel enfin, ou à peu près, que nous voyons que les étrangers s'habillent à leur arrivée à Paris, moitié sur leur goût, moitié sur la perfide parole de leurs tailleurs. Il étoit triomphant, & ne pouvoit s'imaginer que l'on pût préférer la mort à lui. Ce fut cependant ce qui lui arriva, car après l'alternative proposée, Pimprenelle, saisissant la coupe avec avidité, & levant ses beaux yeux au ciel, s'écria d'une voix qui tira les larmes des yeux de tous les spectateurs : ô mon cher Romarin, que je m'estime heureuse de perdre une vie que je ne puis passer avec vous ! Au moment qu'elle avaloit la trop fatale coupe, les fenêtres du palais s'ouvrirent, & Melinette parut éblouissante de gloire, montée sur le nuage le plus brillant du ciel ; Romarin, beau comme le jour, lui servoit d'écuyer. Toute la cour demeura surprise, & même un peu éblouie : Pimprenelle aperçut son amant, laissa tomber la coupe, & courut à lui. Grumedan voulut se mettre en défense d'abord qu'il vit paroître Melinette ; mais la fée passant du côté de son mauvais œil (car on doit se souvenir qu'il étoit borgne, quoique son serment favori fût celui de dire toujours :

*par mes yeux* ) ; la fée, dis-je , le prenant par un de ses sourcils , qu'il avoit très-bien fournis , l'éleva au milieu de la salle , & le fit gambiller quelque-tems pour marquer sa supériorité ; pour lors elle le toucha de sa baguette , & l'enferma pour mille ans dans la boule d'un chandelier de cristal. Reçois le prix , lui dit - elle , & de ta férocité , & du mépris que tu as fait de moi. Pour lors elle maria nos amans , auxquels elle donna avec raison le royaume à gouverner ; car Giroflée & Filigrane , à parler vrai , ne gouvernoient presque plus. La générosité des nouveaux mariés , qui ne vouloient point accepter le royaume , ne put résister aux ordres de Melinette ; on donna au roi & à la reine , tout ce qui pouvoit convenir à leurs goûts. Pimprenelle & Romarin déclarèrent le fidèle Rigdi , leur premier ministre. Ils furent adorés de leurs sujets ; ils eurent des enfans très-aimables ; l'on dit qu'ils s'aimèrent toujours , & qu'ils furent parfaitement heureux du côté des sentimens : je le veux croire.



---

# LES DON S,

C O N T E.

---

**L**A fée des Fleurs habitoit un palais, & tenoit une cour au milieu des fontaines & des jardins. Trianon & Marly ne sont que d'informes copies de ce délicieux séjour. Les lieux que nous avons ornés & choisis, peignent ordinairement notre caractère : ainsi, tout l'agrément de la nature, rassemblé dans cette aimable retraite, donnoit une idée de tous ceux de cette aimable fée. Les charmes de sa société ne se peuvent exprimer ; mais les qualités de son cœur les égaloient pour le moins ; non-seulement elle secouroit les malheureux, mais elle se plaçoit à aller au-devant de leurs besoins, & leur laissoit ignorer à qui ils en étoient redevables. Il lui suffisoit d'obliger. Sa cour étoit composée de jeunes princes & de jeunes princesses (car elle aimoit beaucoup les enfans.) Elle les élevoit depuis leur tendre jeunesse, ou bien elle les faisoit venir auprès d'elle ; à treize ans pour un sexe, à seize pour l'autre.

Elle les douoit ordinairement du don qu'ils desiroient obtenir ; c'étoit ainsi que la fée des Fleurs composoit sa cour, & vivoit dans les véritables délices du cœur & de l'esprit. Bien différente en ce point des autres fées, qui n'ont pas toujours connu le plaisir d'obliger, le seul qui puisse faire supporter l'autorité quand on est sage.

Sans entrer dans le détail de toutes les belles éducations qu'elle avoit faites, je ne parlerai que de Silvie, qu'elle aimoit autant qu'elle méritoit de l'être. Son enfance étoit naïve, son caractère étoit vif, mais il étoit docile : ces présens de la nature firent naître & nourrir son amitié pour cet aimable enfant. Quand Silvie fut parvenue à l'âge auquel la fée distribuoit ses dons, elle voulut lui faire connoître, par elle-même, & sans l'avertir de son dessein, plusieurs des princesses qu'elle avoit douées, afin qu'elle pût décider plus sagement du choix qu'elle avoit à faire. Je veux, lui dit-elle, ma chère Silvie, que vous alliez passer quelque tems avec des princesses que j'ai douées de différens dons. Elles vous recevront bien, n'ayez aucune inquiétude : tout ce que vous avez à faire, c'est de me rendre compte à votre retour de l'impression que leur caractère aura faite sur vous. Silvie promit à la bonne fée d'exécuter ses ordres, & de bien obéir.

à la gouvernante qu'elle lui donna, & la quitta avec beaucoup de regrets. Elle fut deux mois absente; au bout de ce tems, la fée lui renvoya le même équipage de papillons, qui l'avoit conduite hors de sa cour, & Silvie retrouva la bonne fée des Fleurs avec un contentement infini; elle répondit à toutes les questions qu'elle lui fit, & la remercia de toutes les bontés dont elle avoit été accablée à sa considération. La fée lui ayant demandé un détail plus exact de son voyage, voici quelle fut à-peu-près la réponse de Silvie.

Vous m'avez envoyée, madame, à la cour d'Iris; j'ai appris par d'autres femmes que c'est vous qui l'avez douée de la beauté; elle se loue à tous momens de vos bontés, mais jamais elle n'en a fait le détail; il faut lui pardonner, on n'aime point à devoir sa beauté à personne, du moins on n'en fait point l'aveu. J'ai remarqué que cette beauté que vous lui avez donnée, & qui m'a paru éblouissante, lui ôtoit absolument l'usage de son esprit; qu'en se montrant, & en se laissant voir, elle croyoit avoir tout fait. Quelque tems après mon arrivée à sa cour, il lui est survenu une maladie; la crainte que sa beauté n'en fût dérangée, a rendu son mal peut-être plus considérable qu'il ne l'eût été: elle a

résisté aux attaques de la maladie la plus violente ; mais son retour à la vie m'a paru le comble du malheur, puisqu'en effet, cette beauté dont elle étoit si contente, s'est évanouie, au point de ne pouvoir se souffrir elle-même. Elle est enfin dans un si grand désespoir, que vous m'en voyez toute attendrie, & que je vous conjure d'avoir pitié d'elle. Je lui ai promis de vous représenter son malheur ; il est d'autant plus grand, ajouta-t-elle, que j'ai eu le tems de l'entretenir, & que j'ai remarqué que les propos que la beauté qui étoit en elle, rendoit supportables, & quelquefois même agréables, ne peuvent plus se soutenir. Ils ne vont point enfin avec la laideur ; elle le sent, elle en convient elle-même ; & son esprit, qu'elle n'a jamais occupé jusqu'ici, est continuellement agité de sa douleur, sans pouvoir être capable d'aucune autre chose. Jugez donc, grande fée, continua l'aimable Silvie, si quelqu'un dans la nature a plus besoin d'éprouver vos bontés que la malheureuse Iris. Je suis contente de vos réflexions, lui répondit la fée, mais je ne puis la secourir ; mon pouvoir est borné, & je ne puis douer qu'une fois.

Après quelque tems de séjour dans le délicieux palais de la fée, elle voulut que la jeune Silvie



la quittât, & le voulut pour les mêmes motifs : les mêmes chagrins furent témoignés & ressentis ; mais d'abord que les papillons furent attelés, la jeune Silvie fut transportée avec sa gouvernante dans un autre royaume, c'étoit celui qu'habitoit la princesse Daphné ; Silvie trouva le moyen de donner un billet au premier papillon qu'elle rencontra, pour le porter à la fée, ce qu'il fit en effet. Par ce billet, elle la conjuroit de ne la pas laisser plus long-tems absente ; il n'y avoit cependant pas encore quinze jours qu'elle étoit partie du palais des Fleurs ; la fée lui accorda sa demande, & la fit revenir : Silvie, pour satisfaire à son devoir, & pour soulager son cœur, s'écria : ah ! madame, où m'avez-vous envoyée cette fois-ci ? chez une de celles qui m'ont demandé le don de l'éloquence, lui répondit la fée. Que l'éloquence sied mal à une femme, reprit Silvie, avec vivacité ; il est vrai que la princesse Daphné parle en beaux termes, que ses mots sont justes & qu'ils sont bien choisis, mais elle ne déparle point ; elle commence toujours par charmer, & finit par ennuyer ; elle aime, plus que tout, l'assemblée de son conseil ; car il lui fournit mille occasions pour parler, que rien ne peut interrompre ; aussi préfère-t-elle ce devoir de la royauté à tous les

autres ; mais ce qu'il y a de plus étonnant , c'est qu'au sortir du conseil, elle n'en est que plus fraîche pour toutes les conversations qui se présentent. La fée des Fleurs vit bien que Silvie étoit suffisamment dégoûtée de l'éloquence ; elle lui donna le tems de se remettre de la fatigue qu'elle venoit d'éprouver ; & malgré toutes les instances qu'elle pût faire pour ne plus voyager , la jeune Silvie fut obligée d'obéir encore une fois. La même voiture la conduisit chez Silvanire ; elle habita plus de trois mois la cour de cette princesse. Quand la fée imagina son retour nécessaire , elle l'en avertit , & Silvie revint auprès d'elle , avec le contentement qui nous rapproche de ceux pour lesquels nous avons une véritable & tendre amitié.

La fée , curieuse à son ordinaire , voulut examiner les impressions que Silvie avoit reçues d'une princesse aussi aimable que Silvanire , & qu'elle avoit douée du don de plaire : voici quelle fut la réponse de sa jeune élève.

Il m'a paru dans les commencemens de mon absence , que Silvanire étoit la princesse de la terre la plus heureuse , ornée par vos bontés de ce beau don de plaire , parée de l'éclat de la jeunesse , quelle mortelle , disois-je , peut être plus heureuse sur la terre ? mille amans em-

pressés autour d'elle préviennent à chaque instant les plus foibles desirs ; les fêtes , la galanterie , les sacrifices de toute la terre , enfin tout ce qui peut flatter l'amour-propre lui est sans cesse offert. J'ai commencé par être persuadée que j'obtiendrois de vos bontés un pareil don. Quoi ! vous ne comptez pas me le demander , reprit la fée ? Non , madame , en vérité , ajouta Silvie , & voici les raisons qui m'en empêchent. Séduite donc au commencement par les apparences de la situation de Silvanire , j'ai trouvé à tous ces amans l'espèce la plus agréable de l'humanité ; il m'a paru que l'autorité que Silvanire avoit sur eux , étoit le comble de la félicité ; mais , après avoir fait une plus grande connoissance avec la princesse , j'ai vu que son bonheur n'étoit point réel , que son cœur n'étoit pas satisfait , & que les dissipations de l'amour-propre n'étoient pas suffisantes pour occuper son cœur ; j'ai compris que Silvanire abusoit du don de plaire , & que ce qu'elle pratiquoit étoit la coquetterie , pour laquelle vous m'avez inspiré tant d'horreur ; non contente des découvertes que j'ai faites par l'examen de Silvanire , j'ai suivi les impressions que ses procédés avoient faites sur ceux qui lui étoient le plus vivement attachés ; j'ai vu que peu-à-peu leur flamme se

rallentissoit, que les bontés, les attentions, les agaceries qu'elle étoit obligée de faire pour entretenir leur passion, ne faisoient plus sur eux aucune impression; qu'ils cessôient d'en être flattés, & qu'en remarquant que toutes ces choses étoient générales, ils étoient honteux d'en avoir été les dupes, & que souvent le mépris étoit leur dernier sentiment.

Je suis contente de vos réflexions, lui dit la fée des Fleurs, jouissez du repos de mes jardins & des charmes réels de la vie que l'on mène ici. Silvie reçut ces ordres avec satisfaction, mais tout ce qu'elle avoit vu & qui ne l'avoit pas contentée, l'embarrassoit extrêmement, car elle ne pouvoit se déterminer sur la demande qu'elle avoit à faire.

Au bout d'un certain tems, la fée voulut encore qu'elle s'éloignât, & la docilité de Silvie fut obligée d'y souscrire; même départ, même voiture, mêmes adieux, mêmes regrets, semblable retour & semblables plaisirs de la part de Silvie en retrouvant l'aimable fée. Pareilles questions de sa part, auxquelles voici la réponse de Silvie.

J'ai été reçue, comme vous l'aurez été vous-même par Aglaé, chez laquelle vous m'avez envoyée. Elle a mis en usage cette vivacité dont

vous l'avez douée. Tout ce que le brillant de l'esprit & celui de l'imagination peuvent avoir de séduisant , Aglaé me l'a montré presqu'en un moment : cette envie de me plaire étoit fondée sur l'obligation qu'elle vous conserve : mon amour-propre en a cependant pris une partie pour lui. J'ai été éblouie , je l'avoue , de la façon enjouée avec laquelle elle fait occuper toute sa cour , & ce don de vos bontés m'a paru éviter tous les inconvéniens des autres , dont vous avez voulu que j'aie jugé par moi-même. Pendant huit jours je n'ai pas imaginé que je pusse desirer autre chose , & cet agrément ma paru un des plus essentiels pour la société : cependant , un plus long examen d'un tel caractère m'engage à ne vous le point demander. Et quelles raisons avez-vous pour exclure ce don de ceux que je peux vous accorder , lui demanda la fée ? J'ai remarqué , lui répondit Silvie , que cette extrême vivacité a , pour la société, les mêmes défauts que la coquetterie a pour le sentiment ; c'est-à-dire , que ni l'un ni l'autre ne peuvent donner une satisfaction pleine & entière ; de plus je me suis accoutumée peu-à-peu à cette vivacité , elle a cessé de me surprendre , ensuite elle m'a dégoutée , parce que j'ai remarqué que souvent ,

pour l'entretenir , on disoit des choses trop à la légère , qui par conséquent devenoient dangereuses , & je me suis enfin apperçue que cette même vivacité avoit souvent besoin du secours de l'intrigue pour se soutenir , & plus souvent encore de celui des tracasseries ; & qu'enfin la vivacité employoit tout , sans admettre aucune distinction. La fée ne contredit point aux sages réflexions de Silvie , elle leur donna des éloges , & s'applaudit elle-même de la bonne éducation qu'elle lui avoit donnée.

Mais quand le tems de la douer fut venu , & que la fée eut convoqué , pour assister à cette solennité , toute la jeune assemblée , au milieu de laquelle elle aimoit à se trouver , Silvie lui demanda un *esprit pressieux* , & l'obtint.

Ce caractère est divin ; il conduit ordinairement à la tendresse & à tous les agrémens de la vie dans tous les âges.

Ce ne fut point par amour-propre , comme mille autres , que Silvie ne demanda point la beauté , indépendamment de l'exemple d'Iris , qui l'en avoit dégoutée , elle réunissoit la gentillesse à la beauté ; elle étoit faite de façon que lorsque ses attraits étoient dérangés par quelque incommodité ou par quelque chagrin , ce que l'on pouvoit dire de plus fort , en parlant

de son changement , se réduisoit à dire : Silvie est bien belle aujourd'hui , j'en suis inquiet ; & quand au contraire la joie & la bonne fanté regnoient en elle , les graces & la gentillesse produisoient le plus joli de tous les visages.

Silvie jouit donc pleinement du don de la fée , & de la sagesse du souhait qu'elle a formé.

*Fin du Tome huitième.*



---

# T A B L E

Du Tome huitième.

<b>C</b> ONTES ORIENTAUX. <i>Seconde Partie.</i> Pag. 5	
<i>Histoire de Nourgehan &amp; de Damaké, ou des quatre Talismans.</i>	7
<i>Histoire de Jahia &amp; de Meimouné.</i>	53
<i>Histoire d'un Derviche.</i>	68
<i>Histoire du Marchand de Bagdad.</i>	72
<i>Histoire de la Corbeille.</i>	100
<i>Histoire de Gulsoum &amp; du roi des Génies.</i>	155
<i>Histoire du Porte-faix.</i>	175
<i>Histoire du voleur de Seistan.</i>	184
FÉERIES NOUVELLES. <i>Première Partie.</i>	201
<i>Le Prince Courtebotte &amp; la Princesse Zibeline.</i>	203
<i>Rosanie.</i>	275
<i>Le Prince Muguet &amp; la Princesse Zaza.</i>	289
<i>Tourlou &amp; Rirette.</i>	325
<i>La Princesse Pimprenelle &amp; le Prince Romarin.</i>	343
<i>Les Dons.</i>	388

Fin de la Table.

---

## A V I S

*Pour placer les Figures des Tomes VII & VIII  
des Œuvres du Comte de Caylus.*

**A**PHRANOR ET BELLANIRE. Vous avez-là une amie , qui me paroît étrangement babillarde.  
Tome VII, page 100.

**C**ONTES ORIENTAUX. *Histoire du Derviche Abounadar.* Tu peux entrer , mon cher Abdalla , songes qu'il ne tient qu'à toi de me rendre un grand service. *Ibid.* pag. 431.

**I**dem. *Histoire de Nourgehan & de Damaké.* L'empereur , surpris de voir arriver son visir d'une façon si ridicule , voulut savoir ce qui s'étoit passé.  
Tom. VIII. pag. 14.

**F**ÉERIES NOUVELLES. *La Princesse Pimprenelle & le Prince Romarin.* Toutes ces raisons parurent foibles ; Pimprenelle insista , & la bague tomba du doigt. *Ibid.* pag. 353.



UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES

THE UNIVERSITY LIBRARY

This book is DUE on the last date stamped below

REC

3 10 39

9 20 63

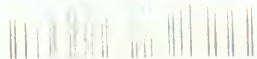
8 1 - 1963

RECEIVED  
LD 441  
MAY 21 11 45 AM  
4-9 9-10

UNIVERSITY OF CALIFORNIA AT LOS ANGELES

Form L-5  
2 m-1. 11/1/52

UNIVERSITY OF CALIFORNIA  
LOS ANGELES  
LIBRARY



L 006 376 54 0



A 001 426 649



